LA TABLE RONDE

MARS 1955

SOMMAIRE

Lettres de captivité (1940-1941), par LÉON BLUM....... 11
En une seule vigne, poèmes de JEAN-CLAUDE RENARD, présentés par ALAIN BOSQUET.......................... 19
Vacances, par JACQUES CHARDONNE.................. 25
Grande loge d'Angleterre et Obédiences françaises, par JOSEPH BERTELOOT............................. 28
Léonora ou les dangers de la vertu (II), par MARCEL JOUHANDEAU.. 43
Huysmans et le « Huysmanisme », par ANDRÉ THÉRIVE. 62
Poèmes, par LUC BÉRIMONT........................... 73
Les manuscrits de la Mer Morte, par DANIEL-ROPS...... 76

★

L'énergie atomique, option dramatique, par JULES MOCH. 91
« Greenhouse », première expérience thermonucléaire, par JAMES SHEPLEY et CLAY BLAIR junior........... 98
Quelques problèmes de physique nucléaire, par GEORGES BALETTE... 104
Le cas Oppenheimer, par BILLY AGUETTANT........... 110
De l'apprenti-sorcier à la bombe H, par CHARLES-NOEL MARTIN.. 114
L'attitude anglo-américaine devant l'énergie thermonucléaire, par ANNIE BRIERRE......................... 118
La terreur de la guerre atomique, par PAUL MOUSSET... 123
Le chrétien et la fin des temps, par A. HAMMAN......... 126

ACTUALITÉS

Lettre à René de Obaldia, par JEAN CASSOU............ 132
Les amitiés de Charles du Bos, par GABRIEL MARCEL... 134
« La Flûte enchantée » à l'Opéra, par CLAUDE ROSTAND. 136

AGENDA DE LA TABLE RONDE

Romans : MAURICE BOISSAIS, *Le goût du péché*, par PIERRE DE BOISDEFFRE................................ 155
CAMARA LAYE, *Le regard du Roi*, par J. P. FOUCHER... 147
DAPHNÉ DU MAURIER, *Mary-Anne*, par M. C. BLANCHET. 157
ROBERT POULET, *Handji*, par H. PERROCHON........ 166
ROGER RIFFARD, *La grande descente*, par CH. MOULIN.. 162
RAYMOND DUMAY, *Ma route de Provence*, par JEAN FOLLAIN.. 149

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Essais : RENÉ DUMESNIL, *Richard Wagner* par JEAN ROY 176
CLAIRE GIRARD, *Lettres*, par CAMARA LAYE......... 148
VICTOR HUGO, *Journal 1830-1848*, par JOSÉ CABANIS.. 143
SUZANNE LILAR, *Journal de l'analogiste*, par YANETTE DELÉTANG-TARDIF........................ 164
JEAN MALAURIE, *Les derniers Rois de Thulé*, par SIMONE JACQUEMARD........................ 155
PAUL MORAND, *L'eau sous les ponts*, par JACQUES DE RICAUMONT.......................... 140
PRINCESSE MARIE PARIBATRA, *Le romantisme contemporain*, par M. JACQUES-BENOIST..................... 173
JEAN-PAUL SARTRE, *D'une Chine à l'autre*, par HUBERT JUIN.................................. 169
Poésies : RENÉ DAUMAL, *Poésie noire, poésie blanche*, par HENRI RODE............................ 154
JACQUES DURON, *Poèmes retrouvés*, par YANETTE DELÉTANG-TARDIF........................ 141
NORGE, *La langue verte*, par ROLAND PIERRE....... 174
Spiritualité : MAÎTRE ECKART, *Telle était sœur Katrei*, par GÉRARD MOURGUE...................... 172
RAPHAEL-LOUIS OESCHSLIN, *Louis de Grenade*, par J. C. CARRIÈRE.......................... 166
Histoire : CONTRE-AMIRAL BELOT, *La marine française pendant la guerre*, par JEAN FOLLAIN................. 150
JACQUES BENOIST-MÉCHIN, *Mustapha Kemal*, par SERGE DUMARTIN.................... 160
ANDRÉ CASTELOT, *La tragédie de Varennes*, par J. C. CARRIÈRE.......................... 149
GÉNÉRAL GUDERIAN, *Souvenirs d'un soldat*, par SERGE DUMARTIN........................... 164
AMIRAL HORTHY, *Mémoires*, par S. DUMARTIN........ 151
ANDRÉ VARAGNAC, *De la préhistoire au monde moderne*, par GEORGES BÉNÉZÉ.................... 158
Arts : LOUIS HAUTECŒUR, *Louis David*, par PAUL MARS. 159
Théâtre : MONTHERLANT, *Port-Royal*, par CHRISTIAN CAPRIER.......................... 144
ARTHUR MILLER, *Les Sorcières de Salem*, par GUY DUMUR. 163
ALBERT VIDALIE, *Les mystères de Paris*, par GUY DUMUR. 167
La saison théâtrale à Londres, par ANNIE BRIERRE 167
Faits divers : Rencontre avec Jean Rostand, par LUC BÉRIMONT............................ 152
Les lettres et la petite histoire, par B. LEBRESSAN.... 153
En marge de l'exposition Julia Bartet à la Comédie Française, par GEORGES LE ROY.................. 170

★

Le journal d'un écrivain : Saint-Just, par EMMANUEL BERL............................ 177
Journal de JEAN GUITTON : Sur l'amour humain. 183

Lettres de captivité

L'an dernier, après s'être réunis pour commémorer le cinquième anniversaire de sa mort, les amis de Léon Blum, en collaboration avec les éditions Albin Michel, entreprenaient la publication de toute l'œuvre écrite de l'ancien président du Conseil. Le premier volume, précédé d'une préface de Vincent Auriol, groupait des textes de jeunesse. A côté d'un écrit définitif comme les Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann, *— épuisé alors en librairie — on y trouvait, recueillis pour la première fois, des textes critiques sur la littérature et le théâtre, les feuilletons* En lisant *de la* Revue Blanche, *et aussi des comptes rendus de congrès politiques, des discours — ensemble d'écrits dont l'actualité pourrait être encore goûtée. Il y a, en effet, chez Léon Blum — en* critique littéraire *tout d'abord — une sincérité et un sens des vraies valeurs qui lui ont permis, dès 1900, de signaler l'importance d'écrivains comme Jules Renard ou André Gide, en sorte que, grâce à lui, mille pressentiments utiles sur la littérature du XX[e] siècle sont nés dans le foyer de la* Revue Blanche ; — en politique *ensuite — un sens large des règles intelligibles de la vie des sociétés et un respect de l'homme qui sortent l'œuvre de Léon Blum de l'opinion particulière de l'auteur et assurent à ses idées, malgré les suites d'accidents obscurs qui déconcertent l'histoire des hommes, un mouvement naturel dont on sait qu'il n'est pas près de s'arrêter.*

Le deuxième volume de l'œuvre complète de Léon Blum (1) *continuera de former la suite de ces mémoires d'un écrivain, d'un homme politique et d'un sociologue. Nous donnons ici un fragment des lettres de captivité.*

Arrêté en septembre 1940, Léon Blum est interné à Chazeron, puis à Bourassol ; en attendant ce qui sera le procès de Riom, il écrit des lettres à ses amis Marx Dormoy et Vincent Auriol.

I

[SUR TALLEYRAND] *

A Marx Dormoy.

Chazeron, samedi 5 octobre 1940.

Mon cher Marx,

RENÉE (2) me dit que vous désirez savoir ce que je pense de Talleyrand. C'est bien simple. L'espèce de gloire qu'il a su se créer auprès de ses contemporains, et même auprès de la posté-

(1) à paraître en mai 1955 aux éditions Albin-Michel.
(2) Mme Robert Blum, belle-fille de Léon Blum.
* Ces sous-titres ne figurent pas dans l'édition des *Œuvres complètes* de Léon Blum (N. D. L. R.)

rité, me paraît une des plus étonnantes mystifications de l'histoire. Il avait beaucoup d'esprit (moins qu'on ne l'a dit), beaucoup de talent d'écrivain (plus qu'on ne l'a dit) : dans le premier volume de ses *Mémoires* il y a des pages d'un goût et d'un tour exquis. Sa séduction d'homme était certainement très grande ; rien de plus curieux à cet égard que les *Mémoires* de Mme de Rémusat ; cette femme d'une vertu parfaite a peine à se défendre contre le charme d'un personnage dont la perversité lui répugne, l'attire et l'apitoie tout à la fois. Au fond, c'est un roué du temps de la Régence, ou un personnage des *Liaisons dangereuses*. Mais cela c'est l'homme. Quant au diplomate et à l'homme d'État, on ne peut que le mépriser. Personne n'a jamais poussé plus loin le cynisme, l'hypocrisie, l'avidité. La corruption l'a conduit jusqu'à la trahison au sens précis et fort du terme. Il n'a jamais eu en vue que sa sécurité, son intérêt, son ambition. Pas une grande pensée patriotique, pas une grande vue : il a seulement couvert ses palinodies et ses fourberies de grands principes et de grandes formules. Même au congrès de Vienne en 1814-1815 où ses panégyristes lui attribuent un rôle si grandiose, il a trahi — et trahi pour de l'argent ou pour des vues de succès personnel ou par pure vanité — l'intérêt évident de la France.

Vous trouverez certainement les deux livres d'Henri Houssaye, « 1814 » et « 1815 », qui sont d'ailleurs des chefs-d'œuvre. Lisez-les et vous serez, je crois, convaincu. Il y a de Napoléon sur lui, un mot sublime auquel on ne peut rien ajouter : « C'est de la m... dans un bas de soie... »

Je vous embrasse.

L. B.

Vous rappelez-vous aussi quelques phrases des *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand que j'ai reproduites il y a quelques mois dans un article du *Populaire?* Il s'agissait de l'impudence de certains mensonges, qui font douter, en les entendant, si l'on rêve ou si l'on veille... et leur auteur a reçu le pouvoir de changer la réalité.

C'est de Talleyrand que Chateaubriand parlait ainsi.

De la m... dans un bas de soie ! Nous en avons vu dans des bas de laine...

Fouché fait horreur et dégoût. Mais Fouché, lui, avait des parties de grand homme.

II
[INCERTITUDES]

A Vincent Auriol.

Chazeron, vendredi 25 octobre 1940.

Cher Vincent,

Votre lettre, cette fois, n'a pas été plus ailée que la mienne. Je l'ai reçue cependant il y a quatre ou cinq jours, et je suis

contraint de confesser ma faute. Mon excuse est que, pendant cet intervalle, je suis passé au rang d'inculpé actif, si j'ose dire, et que ma pensée a pris, bon gré, mal gré, un autre tour. A ce propos, il faut que je vous demande un service. Vous aviez fait, il y a quelques mois (vers le moment où Lussy avait rédigé une note au nom du groupe) une petite étude résumée des crédits extraordinaires demandés par notre gouvernement. L'avez-vous sous la main? Pouvez-vous la reconstituer de mémoire? Si oui, envoyez-la-moi. Si non, ne vous mettez pas martel en tête, car je pourrai certainement en faire retrouver les éléments. J'avoue d'ailleurs que ce travail rétrospectif me paraît assez pesant en présence des événements immédiats. Je ne parle pas seulement du Proche-Orient (1), où votre prévision se réalise avec exactitude — mais sans qu'il y ait, je crois, à la base, un nouvel accord avec l'U. R. S. S., de plus en plus méfiante. Je pense aussi et surtout, à l'Occident. Laval a visiblement surmonté toutes les résistances intérieures (2). Y a-t-il un accord de principe? Y a-t-il déjà des clauses arrêtées, comme semble le faire prévoir la presse étrangère, par exemple l'éditorial du *Journal de Genève* daté d'hier et que j'ai lu ce matin : « Transfert de colonies pouvant rendre plus difficile la situation de l'Angleterre en Afrique et dans le Proche-Orient, cession à l'Espagne d'une partie du Maroc fermant une des extrémités de la Méditerranée, occupation de la Syrie. » *Le Journal de Genève* s'exprime sur un ton dubitatif, mais il pose des questions comme on le fait quand on veut préparer l'opinion à la réponse. J'avoue que mon esprit se contracte, s'obture devant de telles idées. J'attends anxieusement les événements... du fond de ma chambre solitaire.

III
[L'HISTOIRE RECOMMENCÉE]

A Marx Dormoy.

Chazeron, vendredi 25 octobre 1940.

Mon cher Marx,

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit mais, depuis ma dernière lettre, j'ai été promu au grade d'inculpé (3), et cette qualité nouvelle, sans me troubler, m'a un peu occupé, distrait, dévié. D'autre part, depuis une semaine je suis ou j'attends les événements avec une profonde anxiété. Je vais bien d'ailleurs, l'amaigrissement qui vous préoccupait et qui est sensible — j'en

(1) Au début du mois, la Wehrmacht a occupé la Roumanie. L'Italie a massé ses troupes à la frontière grecque ; l'agression contre la Grèce sera déclenchée le 28 octobre.

(2) Entrevue Hitler - Ribbentrop - Laval le 22 octobre. Entrevue Hitler - Pétain à Montoire le 24. On prévoit l'établissement d'une « collaboration », notamment en Afrique.

(3) 8 octobre 1940.

juge à mes habits — ne s'est pas accentué davantage. André (1) qui est venu samedi dernier, et qui ne m'avait pas vu depuis tout près d'un mois, m'a trouvé en état très satisfaisant. Je compte bien le revoir après-demain, bien que la route soit longue d'Antibes à Riom.

J'ai eu par Renée qui revenait de voir Jeanne (2) de bonnes nouvelles. Je l'ai vue lundi et j'ai vu Janot (3) hier. L'une et l'autre sont en bonne condition.

Dans une des vieilles collections de la *Revue des Deux Mondes* qui sont en ce moment ma lecture favorite, je suis tombé sur un bon article du comte d'Haussonville : « *Talleyrand au Congrès de Vienne.* » Beaucoup de documents ont été publiés depuis que cet article a paru (1862). Mais sa lecture m'a confirmé derechef dans l'opinion que je vous avais exprimée. Talleyrand à Vienne a « trahi les devoirs de sa charge... » par vanité, par complaisance pour les partis pris ou les préjugés de Louis XVIII, c'est-à-dire par ambition — et aussi ce qu'on ne savait pas encore avec certitude au temps d'Haussonville, par vénalité.

Cet article m'a d'ailleurs ému. Il montre une fois de plus combien l'histoire est soumise à la loi du « retour éternel ». Après l'effondrement militaire de Napoléon, en 1814, la France vaincue, occupée, mutilée ne pense d'abord qu'au soulagement de la Paix. Les conditions de la paix comptent peu pour elle ; elle jouit trop de la Paix elle-même ; elle est soulagée, elle veut recouvrer une vie normale ; aucun sacrifice ne lui coûte pour rentrer, comme dit Haussonville « dans les bonnes grâces du vainqueur ». Est-ce curieux? La réaction d'ailleurs est vite venue. Un an plus tard c'est le retour de l'île d'Elbe, et pendant quinze ans, les Bourbons ont vainement essayé comme lady Macbeth, d'effacer la tache que la protection du vainqueur avait imprimée sur eux.

Je vous embrasse bien affectueusement.

IV
[LE PROCÈS DE RIOM]

A Vincent Auriol.

Chazeron, samedi 9 novembre 1940.

Cher Vincent,

Merci pour votre grande, bonne et tendre lettre. J'y trouve pour l'instant tout ce qu'il me faut et vos chiffres sont aussi précis que probants. Quant au fond des choses, ne vous ai-je pas écrit que, même en présence du fait accompli, je ne parvenais pas à comprendre? Et je dois vous avouer que, depuis une quinzaine de jours, je comprends encore moins. L'objectif seul est

(1) André Blumel.
(2) Jeanne Dormoy, sœur de Marx Dormoy.
(3) Mme Léon Blum.

clair : rejeter sur la politique que nous avons pratiquée au pouvoir, et qui nous était imposée non seulement par les circonstances de fait, mais par la volonté du suffrage universel encore souverain, une part de la responsabilité de la défaite.

La procédure n'est pas tout à fait ce que vous supposez. Toutes les pièces du dossier qui peuvent me concerner me sont communiquées. C'est une communication personnelle, dont le bénéfice ne s'étend pas aux avocats, lesquels n'ont pas accès au dossier et n'assistent pas aux interrogatoires. On ne me délivre pas de copie des pièces, mais je puis les étudier à loisir (le loisir n'est pas ce qui me manque), en prendre des extraits, en faire des analyses, etc... Ce travail m'a occupé depuis quinze jours, ce qui est un bien, mais m'a distrait de mon travail personnel (1), lequel commençait à prendre tournure.

Le rôle des avocats, dans cet état de la procédure, est donc assez singulier. Ils ne savent rien du dossier que par leur client. Ils peuvent à peine lui servir de conseil. En fait, je n'en ai désigné un, jusqu'à nouvel ordre qu'en vue de faire rechercher des documents de divers ordres.

Je ne puis, d'ici, dépouiller *l'Officiel*, les collections de journaux ou les imprimés parlementaires. J'ai choisi pour ce travail un de nos camarades très dévoués du Palais, que j'avais revu plusieurs fois à Toulouse où il était mobilisé en dernier lieu et qui s'appelle Spanien. Il est extrêmement intelligent. Il habite naturellement Clermont, ce qui rend ses déplacements commodes, soit vers moi, soit vers Vichy où sont les sources d'information principales. Quant à la défense proprement dite, à la barre, je n'ai pas encore pris de parti et j'hésite beaucoup.

Je ne vous dis rien de l'élection de Washington (2). J'ai envoyé à Roosevelt une dépêche (par l'entremise de l'ambassade) qui j'espère, aura franchi les barbelés. J'ai écrit à Bullitt par la même voie. Je lui ai dit : « Décidément, l'humanité de Washington et de Jaurès n'est pas morte... »

Là-dessus, je vous embrasse très tendrement tous les deux.

V

[LA LIME SOURDE DU PRISONNIER]

A Vincent Auriol.

Bourassol, lundi 9 décembre 1940.

Cher Vincent,

J'ai reçu votre lettre datée du 26 novembre ainsi que les deux « coupures » qui y étaient jointes et qui sont vraiment admirables.

(1) La rédaction de ses Mémoires.

(1) Le 5 novembre, à une très forte majorité, Roosevelt a été réélu président des États-Unis. Malgré le ton réservé de sa campagne électorale, son succès est interprété comme un nouvel engagement de l'Amérique dans le conflit.

Merci. Si vous en trouvez encore de cet acabit en fouillant dans vos sacs à malices, n'hésitez pas à m'en faire la charité.

Le verdict Viénot m'a soulagé en un sens, mais tout de même atterré. Il n'a pas commis d'autre crime que de participer à notre gouvernement. Huit ans de prison, avec sursis. Cela me rappelle la seconde condamnation de Dreyfus, celle de Rennes. Il y a des moments où je tolère mal l'idée de cette haine qui, pour m'atteindre plus sûrement, vise mes compagnons les plus proches, ceux que j'ai le plus aimés.

Mais j'ai tort de me laisser aller ainsi... Je peux vous donner des nouvelles fraîches des deux Viénot. Ils sont en bon état tous les deux. Saviez-vous que ce pauvre petit Mendès-France, est aussi à la prison militaire de Clermont?

N'ayez pas le souci de ma santé. Mon transfert de Chazeron à Bourassol et les complications de toute sorte qu'entraîne mon nouvel état de « détenu » (ma condition *morale* dépend de la Cour suprême, et ma condition *matérielle* de l'administration pénitentiaire, ce qui fait que la moindre affaire passe lentement et craintivement par tous les degrés de la hiérarchie) ont empêché jusqu'ici aux examens prescrits par le consultant : numération globulaire et recherche de l'urée. Notez qu'il y a maintenant près d'un mois que cela pend. Mais je suis moi-même assez bon juge de ma santé et je vous certifie qu'elle ne doit pas vous inspirer d'inquiétudes. Somme toute, je travaille, lis, pense, mange, et dors à peu près à mon ordinaire et le « nerf » ne me manquera pas.

Embrassez pour moi votre Michèle, mon cher Vincent. Je vous embrasse de tout cœur.

VI
[ATTENTES]

A Marx Dormoy.

Bourassol, le mardi 21 janvier 1941.

Mon cher Marx,

Je croyais fermement avoir répondu à la lettre qui contenait les citations de Gambetta. Je le crois encore. Mais je n'ose l'affirmer absolument, ne tenant pas un compte exact — ce que je vais faire à l'avenir — des lettres que j'écris et de celles que je reçois. S'il y en a d'interceptées, je veux au moins le savoir.

J'ai reçu depuis lors la lettre que vous m'avez écrite la veille de votre départ de Pellevoisin. Le délai habituel de transmission, déjà respectable, a été encore allongé par votre déménagement, dont les lettres (de Michèle (1) et de Germaine (2) à Renée) puis une visite toute récente (de la même Germaine) m'ont permis d'apprendre et de goûter tous les détails. Je sais combien ce voyage précipité a été pénible, mais il me semble qu'il a dû plutôt

(1) Mme Vincent Auriol.
(2) Mme Jules Moch.

faire diversion dans votre existence et je me réjouis à la pensée que votre nouvelle cellule est plus spacieuse et plus vivable que l'ancienne. Chaque fois que j'évoque votre existence dans la cage Touring — Club de Pellevoisin, ou, si vous préférez, dans la cellule, cette image me fait courir un petit frisson.

Je sais que Renée vous a écrit il y a très peu de jours et je ne donne pas d'autres nouvelles de moi. Je ne vous parle pas davantage des affaires publiques qui me tiennent, comme vous, en suspens et en émoi. Je ne vous dis rien non plus de mon procès qui viendra, je ne sais quand ni comment, que j'attendrais plutôt avec impatience s'il ne s'agissait que de moi, car je commence à en avoir assez de toutes ces sornettes, mais que, dans l'intérêt du pays, je verrai s'ouvrir avec peine et même avec humiliation dans une telle conjoncture. Mais ce que je tiens à vous dire avant d'achever, mon bien cher ami, c'est que vous vous faites de moi une idée supérieure à ce que je suis. Je n'y mets pas de fausse modestie, croyez-le bien : je sais à peu près exactement ce que je vaux, mais votre amitié me grandit. Il m'est agréable et doux d'ailleurs qu'il en soit ainsi et, n'eussé-je fait qu'inspirer à un homme tel que vous une lettre comme celle que vous m'avez écrite, je me croirais payé de bien des peines et consolé de bien des déceptions.

Embrassez Jeanne pour moi quand vous la verrez ou quand vous lui écrirez.

Votre ami.

VIII
[LE ZÈLE ABSURDE DE LA PRISON]

A Vincent Auriol.

Bourassol, jeudi 13 février 1941.

Bien cher Vincent,

Pardonnez-moi d'être demeuré si longtemps sans vous écrire. La vérité est que je traverse, non pas du tout, une crise de cafard — soyez totalement rassuré à cet égard — mais une crise d'ennui ou de quelque chose qui ressemble à l'ennui.

Somme toute, le travail personnel que j'avais entrepris a été freiné depuis deux mois, c'est-à-dire au moment où la communication du dossier a commencé. Depuis deux mois, je suis périodiquement submergé par une avalanche de copies de toutes sortes : dépositions, rapports demandés par la Cour ou à elle fournis, documents annexes, etc... J'ai essayé de mener de front le dépouillement critique de ce dossier formidable avec mon travail personnel. Autrefois, ce dédoublement n'eût été qu'un jeu pour moi. Mais il faut croire qu'avec l'âge mes muscles cérébraux ont perdu un peu de leur élasticité. Je me suis donc absorbé dans le dossier et je l'ai fait d'abord avec un intérêt véritable. Intérêt « objectif », si je puis dire, intérêt de l'historien qui étudie les archives sur des événements qui émeuvent sa raison et sa sensibilité, intérêt

de l'avocat qui prépare une affaire importante. J'ai préparé ce dossier comme si je devais le plaider pour un ami. Mais voilà déjà des semaines que cet intérêt est épuisé. Au fond, mon travail est achevé. Non pas qu'il ne me reste un gros effort matériel pour le jour incertain où le procès viendrait à l'audience. Mais tout est arrêté dans mon esprit. Les éléments de la démonstration, à la fois positive et négative, que je dois administrer, sont réunis : je les ai trouvés ou, pour mieux dire, je les ai dénichés pour la plupart, plus ou moins apparents ou plus ou moins cachés, dans l'instruction elle-même. Ce qu'il pouvait y avoir d'actif et, par conséquent, d'attachant, dans cette étude, est donc achevé. Et pourtant, je ne suis pas débarrassé, délivré de cet ordre de pensées. Les communications de pièces continuent, sans rien apporter qui ravive l'intérêt, mais en ramenant mon esprit, par de nouveaux détails, sur les mêmes réflexions. Ajoutez à cela l'acte constitutionnel nº 7, les questions de tout ordre qu'il a posées, qu'il pose encore, et qui, à mon avis, restent encore entièrement ouvertes. Bref, un travail aujourd'hui défloré, devenu presque fastidieux et qui, cependant, continue à encombrer suffisamment ma vie pour faire obstruction à la remise en train d'un travail différent : voilà, je crois bien, l'explication de ce que j'appelais mon ennui et aussi de ma paresse. Ajoutez encore l'effet un peu énervant à la longue de ce qu'il y a d'indéterminé et d'imprévisible dans ma condition.

Je me suis servi très utilement, au moment où je travaillais avec entrain, des documents que nous avions établis dans le groupe, et dont quelques-uns, vous vous en souvenez, sont votre œuvre. J'en attends d'autres qu'André Le Troquer doit me rapporter de Paris ou qui me viendront par d'autres camarades.

Je vous embrasse bien, bien tendrement, Michèle et vous.

LÉON BLUM.

EN UNE SEULE VIGNE

JEAN-CLAUDE RENARD ou LE RESPECT N'EST PAS QU'OBÉISSANCE

JEAN-CLAUDE RENARD est le premier à reconnaître ses limites : à aucun moment il ne désire que sa révolte puisse prendre la forme d'un défi lancé au Créateur. Il admet que Dieu le réduise à un état qu'il ne lui appartient de modifier que selon ses moyens de créature soumise, c'est-à-dire lucide, obéissante malgré sa rage, libre, mais non point libre de se passer de créateur, ni de s'en choisir un autre. Sa poésie est un art du respect : le verbe demeure un moyen, il réinvente peu, il sanctionne, il sert, il traduit, il ne se risque pas dans la zone troublante des mystères inexplorés. Sa poésie n'est pourtant pas qu'une *mise en vers* de sentiments chrétiens, qui sont ceux d'un Péguy ou d'un Claudel, bien que le premier ne soit pas toujours étranger au ton qu'adopte Jean-Claude Renard. Pour tout dire, il y a chez ce poète une innocence, un don de la foi, une lumière de mysticité réelle qui font que son orthodoxie, agaçante à première vue, prend peu à peu l'aspect d'une révélation répétée, profonde, irrévocable. La redécouverte du réel par la foi, tel est le propre de ce poète au souffle généreux. L'apprentissage du respect sans obéissance aveugle, telle est la marque de sa dignité de poète, indéniable d'un bout à l'autre de son œuvre.

Les *Cantiques pour des pays perdus* (Éd. Robert Laffont, 1947) restituent à une mémoire poétique inquiète et assoiffée de mythes régénérateurs, la vie idéale d'un Paradis tellurique où les parts du verbe, du chaos et des choses ne sont pas encore déterminées. On retrouve dans ces poèmes le charme originel et la fraîcheur planétaire qui caractérisent les livres de Supervielle et, à la fois, une volonté d'organisation, une quête d'historicité qui n'appartiennent qu'à Patrice de La Tour du Pin :

Il y vivait des couples calmes
Que les étrangers ont noyés,
des arbres plus doux que des femmes
et des secrets qu'ils ont tués...

. . . . .

arbres qu'on a lavés pour y crucifier
avec la volupté d'égaliser les êtres
d'innocenter le mal et d'inculper le bien
pour oublier le cri des paradis perdus...

Sans doute, la pitié de l'homme pour l'homme, la prière, la colère, la supplication viennent-elles souvent interrompre ces moments de poésie. Interrompre? Non, Jean-Claude Renard hésite encore entre l'abandon à une poésie toute de parfums et de surprises, et l'*entrée en action* d'une poésie plus dure, plus volontaire, plus véhémente ; quel sera son choix : l'ordre

contemplatif ou la règle inflexible? Cette hésitation, cette *richesse d'hésitation* constitue la partie la plus émouvante de son œuvre :

Nous appartiendrons à la nuit,
nous entrerons dans la misère
des étrangers et de la terre
avant de revoir le pays,
le pays aux noces troublantes
qui nous sauvera de l'enfer,
qui sera blanc comme la mer
et doux et frais comme des plantes,
le pays où sont les pardons,
le pays où sont les enfances,
ailleurs, ailleurs, dans le silence,
dans la paix des jeunes saisons...
. . . . .
Je suis entré dans un pays
Où la chair n'a plus de remords,
Où la chair ne craint plus la nuit,
Dans un pays chargé de sorts.

Dans *Métamorphose du monde* (Éd. Points et Contrepoints, 1951), Jean-Claude Renard tend les chaînes qu'il s'impose jusqu'à une vibration extrême, jusqu'au point de rupture, mais il s'interdit le grand saut. Cette marche au bord du précipice (d'autres diraient : de la délivrance) n'est ni sans vertige ni sans douleur :

Je suis séparé de mon cœur,
je suis séparé des oiseaux,
je suis sans corps intérieur,
je suis sans arbres dans mes os,
je suis comme un homme sans hommes.
. . . . .
Je meurs ici de n'être dans la mort
que le malheur de celui que je suis,
mourant ailleurs de n'être que le corps
de celui-là que je suis dans l'esprit.

Ce que Jean-Claude Renard considère, avec quelque condescendance, comme un intermède, est peut-être la tentative la plus sérieuse qu'il ait faite pour cerner le sortilège, libre et grimaçant, du verbe qui se nourrit de ses propres inventions intempestives. On trouve dans *Fable* (Éd. Pierre Seghers, 1952) de ces raccourcis qui ne souffrent d'aucun apprêt, d'aucun dogme, d'aucun parti pris : ce sont de pures étincelles de poésie, échappées à un esprit qui se laisse aller au charme de la création gratuite :

Nommant ce qui n'est pas
vous faites ce qui est!
Si l'eau vous semble là,
parlez : elle est orvet,
ou arbre, ou roche, ou lune
au gré de la vertu,
— mais d'eau il n'y a plus!
La Parole opportune
a la force du feu...
. . . . .
C'est la nuit que le feu change d'arbre et d'enfants.
Il fait fondre la mer. Il charme le rocher.
Il rend les lits pareils à des prés transparents.
C'est la nuit que les toits se mettent à marcher.

. . . . .
Méduses sous la mer sont éclats d'astres roses.
Étoiles sous la terre ont enchanté le sang.
Le sang s'est souvenu de ses métamorphoses.
Et les poulpes dans l'air sont les soleils du sang.

On aimerait que Jean-Claude Renard, entre ses poèmes véhéments et austères, prenne quelquefois de ces « vacances » de *poésie sans appui;* il a suffisamment le sens du merveilleux pour rapporter de chaque plongeon en son être inanalysable une pêche abondante ; les monstres de l'inconscient peuvent être, sous sa plume, des monstres adorables. Il est normal, toutefois, qu'après ces « divertissements », Jean-Claude Renard soit revenu à son thème favori, celui de la créature humaine en proie à ce démon : comprendre, se comprendre, s'accepter, se subir. Cette lutte est chez lui grave et essentielle, plus grave que jamais dans le recueil qu'il vient de publier : « Père, voici que l'homme » (Éd. du Seuil). Il sait qu' « aucune certitude n'habite son cœur » ; il admet qu'il « ne se nourrit plus que d'angoisse et d'absence alors que tout entier il est fait pour la joie ». C'est à une fière confrontation avec Dieu que vise en fin de compte sa poésie, non point en un combat douteux, mais dans le déchirement splendide qui élève l'homme :

O Père, faites-moi comme un fruit au pressoir
pour que vidé de moi je reçoive de Dieu
la force de pouvoir ce dont j'ai le pouvoir
et de lever vers vous ma figure de feu!
. . . . .
Père, qui donnez seul à l'homme qui a faim
la force d'être fort de la plus haute force,
la force d'être fort de la force des saints
et nourri d'une joie que la sagesse exauce,
faites qu'entre ma nuit et la source du jour
rien ne demeure plus et qu'il n'y ait plus rien
que le plus haut amour formé de votre amour
et même plus vers vous le geste de mes mains
et que dans cette chair où mûrit votre image
et jusque dans l'esprit et dans la transparence
il ne me reste rien, Père, que le courage
de devenir pour vous l'espace du silence...

Parmi les poètes qui n'ont pas permis à leur poésie — la décision est ici volontaire et lucide — de réinventer le monde ni d'explorer autre chose que les gouffres du *donné*, Jean-Claude Renard se distingue par un souffle puissant, une haute idée de son métier, une exploitation heureuse de ses limites. La tension surprenante à laquelle il soumet celles-ci finira bien par les faire éclater.

ALAIN BOSQUET

EN UNE SEULE VIGNE

Qu'aurais-je à espérer d'un amour solitaire,
Père, quand je n'ai rien
si chaque être ne mêle à mon sang son mystère
et son amour au mien,

et s'il faut que tout croisse et fructifie ensemble
dans votre Corps vivant
et que tout dans le temps s'y lie et s'y rassemble
comme au-delà du temps,

et que pourrais-je ici attendre de moi seul
si même mon attente
était pure, et mon cœur et ma bouche et cet œil
que la nuit désincante,

quand dans tout l'univers, — tirés des hautes eaux
d'une unique genèse
par un unique Esprit qui fit lever leurs os
même dans d'autres glaises,

tous les corps peu à peu fondés et travaillés
par la même Parole
pour les mêmes raisins, même en d'autres étés
et sous d'autres symboles,

et composés du Nom proféré sur l'abîme
par le Verbe de Dieu
pour que tout sang charnel soit lié aux racines
d'un sang mystérieux,

du sang spirituel qui couvrait tout en un
dans l'arbre intérieur
pour couvrir au dehors, d'un unique parfum,
le temps de chaque fleur,

le chant des corps issus, sous le souffle divin
et les lois de leurs jours,
du long mûrissement des limons anciens
pour mûrir à leur tour,

et recevoir de vous la sève d'or vivant
que vous leur destiniez
afin que chaque cep s'accomplisse vraiment
selon l'éternité,

changèrent dans la nuit de force et d'espérance
avec l'amour brûlé
en quittant les pays de votre transparence
pour un autre secret,

et quand partout ces corps liés par l'eau profonde
comme en un Homme unique
qui portait devant vous la mesure des mondes
soumis à sa musique,

après avoir laissé les grands anges perdus
qui engendrèrent l'Ombre
en s'écartant de Dieu, les charger de refus,
d'absence et de décombres,

livrèrent à la Mort, en d'antiques saisons
pareilles au silence,
les fruits nés de la vie qui leur donnait le nom
de votre ressemblance,

et firent par leur mort tout mourir avec eux
dans le monde obscurci
et s'écarter du sens natal et fabuleux
qui eût tout accompli,

pour qu'il ne reste plus du peuple originel
que la chair foudroyée
d'un Homme sans enfance et recouvert de gel
par la mer éclatée,

soumis partout au poids de la première mort
par les mêmes ténèbres
et par elles livré, même dans d'autres corps,
au même sang funèbre,

descellé, dispersé, chassé du même amour,
même en d'autres espaces,
et ne pouvant renaître aux sources de vos jours
que par la même grâce,

que par l'unique Esprit d'un seul et même Père,
même sous d'autres signes,
donné en un seul Fils pour le même mystère
et pour la même vigne,

n'être en tous lieux rouvert et de nouveau promis
au même unique été
que par le même Christ, même s'il n'est qu'ici
mort et ressuscité,

et si le Sang vivant qu'il a versé sur terre
peut seul rensemencer
et rassembler pour vous les autres champs solaires
qui attendent leur blé,

et même si pour eux, en des jours inconnus,
le feu même du Dieu
qui n'a qu'un seul amour pour le même salut
est venu parmi eux,

puisqu'il n'y a qu'un Christ et que le Christ est seul
partout dans l'Univers
à pouvoir libérer du même obscur linceul
chaque âme et chaque chair,

et à être vraiment mort et ressuscité,
même d'un seul tombeau,
comme au centre absolu du Cosmos tout entier
qu'il couvre de ses eaux,

pour que tous les soleils soient ensemble par lui
saisis dans le même or
et, délivrés du sang de millions de nuits,
transformés en son Corps?

JEAN-CLAUDE RENARD.

Vacances

A Bordeaux, pendant l'été 1914, il y avait du monde. Le gouvernement et son escorte s'étaient installés dans la ville. Bordeaux, si ouvert au soleil et à la pluie et qui semble trop spacieux pour ses habitants, contenait difficilement tant de Parisiens.

Un matin lumineux et chaud, venant de la campagne en tramway, je me dirigeais vers la préfecture. Dans la foule qui recouvrait les trottoirs, j'aperçus le vieux Rosny, toujours pâle, la barbiche très noire, le chapeau de feutre noir. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit en agitant les bras; il me quitta tout de suite, et je ne l'ai plus jamais revu. Il suivait le gouvernement dans ses déplacements. En ce premier exode, on attendait de l'État un secours, au moins un conseil, une information, quand on avait encore un ami parmi les derniers représentants de la puissance.

Comme je sortais de la préfecture, je rencontrai Pierre Mille qui ne parut pas étonné de me voir, et je l'invitai à déjeuner à la campagne, chez mes beaux-parents de l'époque.

Pierre Mille a beaucoup écrit, comme Henri Duvernois. Pendant vingt ans, chaque semaine, il a donné une chronique au Temps; *un conte au* Journal, *le dimanche. A présent je confonds les contes de Pierre Mille et ceux de Duvernois : des milliers. Tout cela est oublié; et pourtant, Pierre Mille, Duvernois, ils en savaient des choses, ils en avaient des idées, et une jolie façon de dire tout cela.*

Pour se rendre à la propriété où j'emmenais Pierre Mille, on prenait dans un faubourg un tramway cahotant, ouvert de tous côtés, et dont les rideaux flottaient au vent; la route était bordée de maisons basses. La veille, comme je rentrais la nuit par ce tramway, j'étais assis auprès d'un homme qui occupait l'extrémité de la banquette. Bientôt, je m'aperçus que mon voisin avait disparu. Il venait d'être happé par un camion chargé de planches. Je n'ai jamais vu plus discret effacement d'un homme.

Je fis asseoir Pierre Mille en face de moi, au milieu de la banquette, et je lui dis que nous serions arrivés dans une demi heure.

Vue de la route, la propriété des mes beaux-parents (ils ne devaient plus la conserver longtemps) toute entourée de murs, avait l'air d'une réserve de beaux arbres qui ne seraient pas chez eux dans cette campagne assez maigre, avec des carrés de vignes des bouquets de pins traversés par le soleil.

Quand cette propriété a été vendue, je fus le dernier à y demeurer encore, afin de boire le vin trop vieux pour être transporté. On se lasse vite des vins trop parfaits (un point ou l'exquis se décompose). Il faut en tout un reste de verdeur.

Les négociants qui avaient leur maison de ville Pavé des Chartrons ou quai des Chartrons, possédaient aux environs de Bordeaux une propriété dans ce genre, ou un château, toujours assez modeste, et ses vignobles, qu'ils allaient perdre bientôt, avec leur fortune, pour la plupart.

Cet été-là, on ne soupçonnait pas encore le proche avenir; on ne pensait à rien. Il y avait relâche. Les hommes étaient déchargés de toute responsabilité, les chefs de maisons, plus silencieux encore que de coutume. On ne savait plus que faire.

Ces temps m'ont laissé un souvenir de vacances. Les jeunes gens, presque tous dans la cavalerie, étaient partis comme en voyage, les enfants accourus chez les grands-parents. Des hommes restaient, qui se croyaient dispensés de la guerre par leur âge ou par la grâce d'un conseil de révision. Clemenceau allait s'occuper d'eux. J'étais de ceux-là pour quelques mois encore.

Je vois cette table de famille, ces repas (que les enfants quittaient vite pour aller ramasser du bois dans le parc, en vue des grandes privations), cette salle à manger dallée de marbre blanc et noir et sa desserte sombre. J'avais déjà figure d'un original, parce que je me renfrognais quand on racontait d'étranges histoires sur la barbarie allemande. Je me demande d'où venait cette protestation. Peut-être du sentiment qu'il ne faut jamais parler de ceux que nous n'aimons pas, ni les juger surtout.

A cette table, ce jour-là, Pierre Mille était à mes côtés, je suppose. Je n'ai plus aucun souvenir de ce déjeuner. Pierre Mille est effacé, disparu comme mon voisin au bout de la banquette du tramway: il est tombé dans un oubli absolu, dont aucun effort de la mémoire ne pourrait le tirer; pourtant, de cette journée, une image m'est restée bien distincte, : nous sommes assis sur un banc dans le parc, une table de fer devant nous; sur la table, des tasses de café, une bouteille de cognac. Pierre Mille verse du cognac dans son verre (soif d'ancien colonial) un sourire dans les plis de son visage crispé. Bredouillant, la voix un peu rauque, arrachant les mots de sa gorge, il dit : « Les Français aimaient la République parce qu'elle leur f... la paix. »

Et puis, je ne vois plus rien. Un jour, on m'a dit :

Pierre Mille a pris un rhumatisme en se baignant dans une rivière de l'Ariège; et on m'a dit : Pierre Mille est mort.

Pierre Mille avait parlé de cette République « qui nous f... la paix », qui ne se mêlait pas de nos affaires, qui ne réclamait que de menus impôts, comme d'un régime défunt. Quand une guerre commence mal, on enterre tout de suite la République.

Elle s'est bien rétablie, à deux reprises; et chaque fois, pour s'occuper mieux des Français. Elle n'a pas fini de s'occuper de nous.

Après l'été de 1914, nous étions encore en vacances; mais j'allais entrer comme infirmier dans un hôpital d'où je sortirais malade, un vague roman d'amour en tête. François Mauriac ira dans les Balkans.

J'ai vu souvent Mauriac en cette fin d'année 1914, dans sa chambre, près du feu. Nous étions jeunes encore tous les deux; lui, déjà un écrivain. Il a toujours été un écrivain. Il connaissait son avenir, qui ne l'a jamais étonné.

On annonça l'arrivée à l'hôpital du premier blessé; un blessé léger, qui était resté couché dans un fossé, un jour et une nuit, entre les lignes ennemies. Mauriac courut le questionner et revint déçu; le soldat n'avait rien à raconter, il n'avait rien vu. Je dis à Mauriac : « C'est un paysan, ce n'est pas un écrivain, il n'a pas besoin de souvenirs. »

Souvenirs! Étranges parcelles de l'existence révolue, qui subsistent au hasard, quand le reste s'est englouti dans cette espèce de mort qui est en nous.

J'ai assez de souvenirs pour savoir que dans l'été de 1914 nous n'avons rien compris à ce qui se passait sous nos yeux, comme en d'autres temps semblables, et dans tout l'intervalle.

Beaucoup plus tard, on racontera notre histoire qui commence en 1914. Ceux de mon âge, et même de plus jeunes, ne la connaîtront pas. Ils vont mourir trop tôt pour s'instruire. On meurt toujours dans la nuit et l'innocence.

JACQUES CHARDONNE.

Grande Loge d'Angleterre
et
Obédiences Françaises

Pour bien comprendre l'article qui va suivre, il est indispensable de rappeler qu'il existe en France, juxtaposées les unes aux autres, trois obédiences maçonniques :

Le Grand-Orient de France : rue Cadet.
La Grande Loge : rue de Puteaux. (1)
La Grande Loge Nationale Française : boulevard Bineau à Neuilly.

Seule cette dernière obédience est régulière, officiellement reconnue par la Grande Loge d'Angleterrre, la quasi-totalité des Loges américaines et les Loges scandinaves.

Depuis longtemps déjà, les francs-maçons des deux obédiences dissidentes cherchent à rentrer en relations officielles avec les maçons anglais, notamment avec la Grande Loge d'Angleterre, tant le prestige de cette dernière s'est maintenu très haut dans l'opinion mondiale.

L'espoir d'une reconnaissance de cette Grande Loge maintient encore un certain tonus vital dans nos deux obédiences, en retenant chez elles leurs vieux membres désillusionnés et en incitant à entrer chez elles un certain nombre de jeunes gens soucieux d'arriver rapidement au sommet de certaines carrières.

Or, jusqu'ici, aucune tentative n'a réussi.

Au temps où M. Groussier était encore président *(Très Illustre Grand Maître)* du Grand-Orient, en fin de Convent, des maçons impatients lui ayant brutalement posé cette question : *Quand donc réussirez-vous à obtenir gain de cause?* M. Groussier répondit, avec non moins d'impatience : *Que voulez-vous que je fasse? Quand je leur écris, ils ne me répondent même pas.*

Le 28 août 1938, comme lassée et exaspérée par ces demandes réitérées, la Grande Loge Unie d'Angleterre fit publier par son Grand Maître, le duc de Connaught, oncle du roi Georges VI, une déclaration officielle, qui constituait une dernière et énergique fin de non-recevoir.

Après avoir rappelé les principes essentiels de l'Ordre : foi en

(1) Nous ne citons pas le Droit Humain, car étant mixte, cette obédience ne peut plus être considérée comme Maçonnique.

Dieu appelé le Grand Architecte de l'Univers, croyance en la Bible, considérée comme sa volonté révélée, abstention de la politique, respect de la liberté de conscience, de l'ordre social établi et du souverain national, le Grand Maître ajoutait : *La Grande Loge est informée qu'il existe des organismes qui prétendent relever de la Maçonnerie et en prennent le nom et qui n'adhèrent pas à ses principes. Tant qu'ils maintiendront cette attitude, la Grande Loge refusera absolument d'avoir des relations avec eux et de les* considérer comme maçonniques. (C'est nous qui soulignons).

Ce manifeste portait au Grand-Orient un coup beaucoup plus rude que ceux qui l'avaient précédé. Surtout, il rendait publique, et donc plus humiliante encore, une excommunication que les profanes et la plupart des maçons ignoraient ou avaient oubliée. Situation grave pour les dirigeants du G.·. O.·. si soucieux de faire passer leur obédience pour la première du monde.

Au Convent de septembre 1938, n'y tenant plus, certains FF.·. interpellèrent le président du Conseil de l'Ordre, le T.·. Ill.·. F.·. Groussier, en l'adjurant de redoubler d'efforts pour arriver à l'union tant désirée. Persuadés de leur valeur, pleins de suffisance, ils exprimèrent leur mécontentement avec la classique audace de ceux qui ne doutent de rien. Le F.·. Corneloup s'écriait alors en des termes fort peu académiques : *La Grande Loge d'Angleterre n'est nullement fondée à prétendre qu'elle est la gardienne et la conservatrice du pur maçonnisme. Elle ne peut imposer sa volonté que parce que beaucoup des FF.·. anglo-saxons ne sont pas éclairés. En lisant les déclarations de la Grande Loge d'Angleterre, on ne peut s'empêcher d'éprouver qu'elle s'ingénie à rechercher tout ce qui peut diviser les Francs-Maçons* (1).

Pressé d'agir, d'intervenir et surtout de réussir, le président du Conseil de l'Ordre fut alors réduit à faire ces pénibles aveux : *Vous voulez le rapprochement des Maçonneries? J'affirme que le procédé que vous voulez employer nous en éloignerait au lieu de nous en rapprocher. — Comment voulez-vous que nous réunissions sous l'initiative et l'égide du Grand-Orient de France des Maçonneries qui refusent de nous reconnaître la qualité de Maçons* (2). — *Prenez garde. Cela n'a pas toujours servi au Grand Orient de se croire supérieur à d'autres puissances maçonniques. N'oubliez pas que dans beaucoup d'autres pays, on reproche aux Maçons d'être à la remorque du Grand-Orient de France, et que cela gêne parfois nos rapports avec les puissances maçonniques de ces pays qui sont le plus près de nous* (3).

(1) Compte rendu, p. 51.
(2) Compte rendu, p. 270.
(3) Compte rendu, p. 274 (*).

(*) En 1921, un certain nombre de maçons, désireux d'unir malgré tout par un habile truchement les Maçonneries latines et anglo-saxonnes, eurent l'idée de créer l' « Association maçonnique internationale ». L'institution fut d'abord accueillie avec faveur, et un temps vint où 32 puissances, groupant environ 120 000 membres, lui donnèrent leur adhésion. Mais depuis la guerre, un mouvement de méfiance se produisit, notamment à la suite du discours

Ainsi, non contente de renier le Grand-Orient, la Grande Loge d'Angleterre regardait d'un mauvais œil les Maçonneries étrangères qui osaient prendre contact avec lui. C'est dire combien le F.·. Groussier avait raison d'insister : *Vous vous écartez du but poursuivi en voulant vous adresser directement à ceux qui ne veulent pas nous connaître* (1).

Aujourd'hui encore, les démarches françaises n'ont pas avancé d'un pas, semble-t-il. Pourtant, le F.·. Marius Lepage, directeur du *Symbolisme*, a multiplié ses efforts pour réussir : il est allé à Londres à l'occasion du couronnement de la jeune reine Elizabeth II, il en a profité pour rencontrer des Maçons anglais. Il a même fait un long voyage aux États-Unis, tout cela en vain ! En fin de compte, lui aussi s'est impatienté, il a adressé à un prétendu Frère d'Outre-Manche de hautaines leçons : *Abandonnez votre superbe maçonnique... Accordez-nous* l'habeas corpus, *au moins comportez-vous en gentlemen et surtout ne restez pas dans l'ignorance à peu près totale de ce que sont les maçons français.* Ces paroles n'ont pas porté et l'espoir d'être reconnu par la Grande Loge d'Angleterre demeure pour l'instant une utopie.

Cependant, quand, avec des formes plus polies, on demande aux maçons anglais : *Quelles sont les raisons de votre silence obstiné?* ils répondent : *Tant que les obédiences latines n'auront pas modifié leurs statuts, elles n'auront rien à espérer, car nous ne reconnaîtrons jamais une organisation qui rejette les principes essentiels de la Maçonnerie, notamment la Foi en Dieu et en sa Loi révélée, surtout quand nous disposons d'une obédience régulière, la Grande Loge nationale française affiliée à la nôtre, officiellement reconnue par elle.*

Pour des Français, le Grand-Orient et la Grande Loge peuvent présenter de nombreux avantages matériels : ceux procurés d'ordinaire par les clubs et les diverses associations d'entraide, pour nous qui leur refusons même le titre de Francs-Maçons, nous préférons les ignorer.

Si M. Lepage argue de ce fait pour nous reprocher notre *superbe maçonnique*, il est libre ; mais, de notre côté, nous restons libres de ne pas vouloir discuter avec lui. Et, s'il insiste en rappelant que *la Grande Loge d'Angleterre a longtemps entretenu des relations fraternelles et amicales avec un corps maçonnique qui ne se souciait guère des landmarks* — et l'on sait qu'il s'agit du corps

(1) Compte rendu, p. 269.

prononcé par le duc de Devonshire, interdisant à toutes les Loges et même à toutes les obédiences dépendant de la Grande Loge d'Angleterre d'entretenir des relations avec les Maçons mécréants. Cette décision ayant été acceptée par les obédiences hollandaises, suisses et autres... portait à l'A. M. I. un coup fatal.

Alors, sous prétexte que « cette Association était *dépassée par les événements* », en réalité parce que ses tendances extrémistes avaient provoqué des démissions trop nombreuses et par-là avaient réduit outre mesure le nombre des cotisations nécessaires au trésor de sa chancellerie, les chefs de l'A. M. I. estimèrent qu'il fallait procéder à sa dissolution. Ce qui fut fait à la quasi-unanimité, lors du Convent tenu à Paris les 28 et 29 avril 1950.

français, — nous lui répondrons à notre tour : rien de plus vrai, mais, si, depuis nous sommes devenus plus exigeants, c'est que les circonstances se sont considérablement modifiées. Naguère, l'Angleterre trouvait son intérêt à noyauter les loges françaises ; aujourd'hui, il n'en va plus du tout de même.

★

Pendant longtemps, les Francs-Maçons prétendaient que leur Ordre était régi par des limites (landmarks) revêtues du triple caractère d'antiquité, d'universalité et d'irrévocabilité qu'aucun d'eux ne pouvait franchir sans commettre un sacrilège. Ces limites étaient devenues des dogmes qu'il était interdit de modifier et même de discuter. Les écrivains et les autorités maçonniques les invoquaient à tout propos et ce, avec une telle assurance que l'on croyait à l'existence d'un code de lois positives et de doctrines fondamentales sur lesquelles tous les Maçons du globe se trouvaient unanimement d'accord.

A l'instar des lois des Mèdes et des Perses, ces traditions restaient inaltérables et sacrées. Les enfreindre équivalait à un crime aussi odieux que le pouvait être aux yeux des Juifs, le déplacement des bornes délimitant leurs champs. Aussi, cite-t-on souvent à leur propos, certains versets de l'Ancien Testament (*Deutéronome* XIX, 14). *Hélas!* écrivait le F∴ Daruty, *il y a près d'un siècle déjà, pour peu qu'on veuille se familiariser avec ces landmarks, on ne tarde pas à s'apercevoir que de toutes les conventions qui régissent l'Ordre, aucune n'est moins déterminée, aucune n'est plus fictive.*

C'est que les Francs-Maçons ne s'accordent même plus sur le sens de leur commune tradition. A l'origine, en France, la tradition était regardée comme essentiellement catholique, voire sacerdotale. L'Église, par le truchement des monastères, avait assumé pendant près de dix siècles, la direction des guildes et des divers groupements d'artisans. Les loges se formaient autour des monastères, notamment autour de ceux qui appartenaient aux moines bénédictins (1).

Puis, quand la Franc-Maçonnerie devint *jacobite*, elle resta à tout le moins chrétienne (2). L'Ordre des *Chrétiens Bienfaisants de la Cité Sainte* n'incitait-il pas ses membres à *devenir des membres fervents de leurs religions respectives?*

Quand, en 1732, Anderson publia ses premières Constitutions qui allaient rendre la Maçonnerie nettement protestante, les maçons des deux pays s'y rallièrent tout d'abord. Mais très vite, les trouvant trop vagues et susceptibles de conduire à l'athéisme, les Maçons anglais exigèrent une seconde édition en attendant d'autres éditions plus précises encore.

Bref, depuis la fin du XVIII^{e} siècle, la maçonnerie anglaise

(1) « Les Francs-Maçons devant l'Histoire », J. BERTELOOT, *Origine et diversité*, p. 13.

(2) *Loco citato*, *La Franc-Maçonnerie écossaise*, p. 57.

continua à imposer à ses membres la croyance au Grand Architecte, — en spécifiant bien qu'il s'agissait de Dieu mentionné dans le *Livre Sacré* — puis la croyance en l'immortalité de l'âme et, enfin, sur l'autel *(la table du Vénérable)* la présence de la Bible ouverte à l'évangile de saint Jean, faible souvenir de l'esprit chrétien.

A partir de ce moment, cette maçonnerie devenait une sorte de tiers-ordre de l'Église anglicane, et, en conservant dans ses loges de nombreux princes ecclésiastiques et laïques, ducs et pairs, évêques et archevêques, elle méritait d'être regardée comme l'épine dorsale de tout l'Empire britannique. Telle est l'histoire du traditionalisme maçonnique en Angleterre.

Tout autre est le traditionalisme des maçons latins. Prenant à la lettre les premières constitutions d'Anderson, ils s'efforcèrent de les interpréter dans un sens toujours plus libéral, en réalité, dans un sens toujours moins religieux et ils finirent par se rendre incompréhensibles aux maçons anglais.

C'est ainsi que les maçons français notamment ont finalement fait de la *tradition* une référence à un système de pensée, à un concept, dont la caractéristique est de ravaler la religion dans les plans inférieurs, aussi l'idée d'une prééminence donnée à l'Église les fait-elle frémir. Ils ne voient dans cette dernière qu'un grossier anthropomorphisme de Dieu. Sans doute n'en ont-ils jamais scruté les fondements patrologiques. Sans doute aussi, n'ont-ils jamais observé les sculptures médiévales des *opératifs*. Pour eux les dogmes de l'Église sont d'illusoires barrières, des signes d'incompréhension dont il convient de s'affranchir comme il convient de se libérer de ses obligations religieuses, tout juste bonnes pour simples croyants.

Quelle raison donner à ce parti pris? Pour le comprendre, il faut prendre conscience d'un fait, c'est que ces maçons partent d'un même postulat de pensée : *l'adogmatisme.* Loin de servir à une justification métaphysique propre à sauvegarder l'absolue transcendance de Dieu — comme le croient les naïfs — cet adogmatisme érige en Principe l'*Absence de Principe,* c'est-à-dire l'athéisme.

Il y a plus de dix ans déjà, pour répondre à l'un des plus fermes défenseurs du libéralisme absolu, qu'on appelait déjà le *laïcisme,* nous exposions dans un article intitulé : *Comment on athéise un peuple,* la trame de cette athéisation. Sous couvert de laïcisme, cette mystique se poursuivait en France depuis Jules Ferry. Et elle s'aggravait sans cesse, selon la progression suivante. Du christianisme au déisme — du déisme à la neutralité sympathique — de la neutralité sympathique à la neutralité hostile — de la neutralité hostile à la laïcité — de la laïcité à l'athéisme. Et tel est en effet l'aboutissement de cette mystique tant prônée successivement par les libéraux, par les radicaux, aujourd'hui par les socialistes et surtout par les communistes.

Sans cesse soutenue, dirigée et transportée par le parti *toujours plus à gauche* et par la Franc-Maçonnerie qui toujours glissait dans le même sens, cette mystique laïque s'exprimait dans cet

aveu du F.·. Marcel Sembat : *l'École sans Dieu est l'École contre Dieu, nous n'y pouvons rien, c'est la force des choses* — ou, encore dans cet autre aveu, plus trouble encore, sorti des lèvres du F.·. de Lanessan, ancien ministre : *Nous devons écraser l'infâme, mais l'infâme, c'est Dieu.*

★

L'anarchie dans l'interprétation du mot tradition, devait fatalement entraîner celle de tous les autres mots du langage maçonnique.

Prenons d'abord le plus important de tous, *le Grand Architecte de l'Univers.* A l'origine, c'était une façon symbolique d'exprimer le seul vrai Dieu, la première personne de la sainte Trinité, l'auteur et l'ordonnateur du monde par référence à l'Art des *Maçons Opératifs.*

En 1877, le président du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient, le pasteur protestant Desmons, crut devoir supprimer la formule *A la gloire du Grand Architecte.* Cette suppression causa un tel scandale que les Frères s'ingénièrent à lui donner d'autres significations permettant de la rétablir si le besoin s'en faisait un jour sentir. Pendant longtemps, disaient-ils, on s'est contenté de lui donner le sens communément admis par tous les chrétiens, puis par ceux qui croyaient en un Dieu créateur du monde. Désormais, il suffit de lui faire signifier simplement le *Principe constructif de la Vie Universelle qu'exaltent d'autre part les ressortissants de confessions non chrétiennes* (1).

Autre interprétation plus restrictive encore : *Croire au Grand Architecte convient à l'enfant encore incapable de penser par lui-même et de se faire une représentation mentale qui lui soit propre.* Quant au maçon éclairé, évolué, qui comprend bien l'Art, *il lui est bien permis de ne point partager les vues enfantines du croyant qui se fait un Dieu à son image* (2).

Alors, comme il arrive à chaque grande crise sociale de la foi traditionnelle, nos maçons en viennent à remplacer Dieu par un démiurge, puis par la nature ou les forces de la nature et enfin par la reine de la nature qu'est l'humanité.

Quelle sera donc en définitive, la nouvelle signification du *Grand Architecte?...* Celle qu'on voudra. Qui oserait le nier? Aujourd'hui, *pour l'immense majorité des Francs-Maçons irréguliers,* le Grand Architecte n'est pas Dieu. Au dire de l'un d'eux (F.·. Cartier dans *Lumières et Ténèbres*) *: il est Pan, Osiris, Isis, le dieu nature, le dieu humanité, l'homme idéal, ce par quoi tout existe, l'Être suprême de Robespierre, le dieu des bonnes gens, le dieu de Béranger. Il peut être tout cela, mais il n'est pas le Dieu du chrétien. Ce n'est pas Dieu que nous glorifions à l'ouverture de nos travaux* (3).

Le F.·. Maurice Cock le déclare sans retour : *Le Grand Architecte de l'Univers, c'est aussi bien Archimède qui disait : « Donnez-*

(1) Possibilité, p. 5.
(2) B. Nac : Le Symbolisme, avril 1935.
(3) Le Symbolisme, octobre 1937.

moi un point d'appui et je soulèverai la terre », que Daubenton qui appliqua la connaissance de l'anatomie comparée à la détermination des corps fossiles. « Le Grand Architecte de l'Univers, c'est le Maçon qui cherche à connaître les lois du levier pour soulever la terre. » En définitive, ce qu'on demande à celui qui veut devenir Maçon, *ce n'est pas de savoir s'il croit à un horloger qui a mis en marche la mécanique du Cosmos, mais s'il croit à l'existence de cette machine, s'il croit qu'il existe des lois physiques qui en règlent la marche, s'il croit qu'il lui est possible de les apercevoir à travers les formes variées de leurs manifestations et surtout s'il manifeste, s'il révèle sa volonté, comme l'architecte, de les utiliser universellement pour le bien des hommes* (1).

Ainsi, le maçon mis en face des merveilles découvertes dans la nature cesse de se demander *qui* les y a placées pour s'en tenir désormais aux simples *utilisations qu'il en peut faire.* En d'autres termes, il oublie le Créateur pour ne plus voir que l'organisateur ; puis, après avoir affirmé que ce dernier seul mérite considération, il finit par croire que le véritable organisateur, le véritable architecte c'est lui. Que fait, en effet, l'architecte? *L'architecte utilise les notions très variées qu'il peut avoir de toutes les sciences qui ont avec l'architecture un rapport quelconque (histoire, littérature, mathématique, géométrie, mécanique, perspective, physique, dessin, peinture, sculpture), pour composer, pour reproduire, pour enfanter avec son génie* humain, *une construction nouvelle* (2).

Cette conclusion, une fois tirée et affirmée, nos maçons, l'air offensé, lancent ces impérieuses interrogations : des hommes qui défendent de telles conceptions méritent-ils d'être traités *d'athées stupides?* Non : *Parce que je refuse de personnifier la Cause Première ou d'autres abstractions, suis-je un impie?... Pour ne pas être un athée stupide, est-il indispensable de croire en Dieu selon les exigences du dogmatisme religieux* (3)*?...*

Dès lors, ce que l'on a négligé jadis, pourquoi ne pas le faire aujourd'hui? Puisque, grâce à l'expédient du symbolisme, on peut dire qu'il n'y a plus d'athées, pourquoi ne pas reprendre la formule du *Grand Architecte de l'Univers,* quitte à laisser chacun libre de l'interpréter comme bon lui semble ! Il suffit de *conserver les syllabes magiques en laissant planer le mystère sur leur interprétation. Qu'importe si pour beaucoup la lettre ne reflète plus l'esprit!* Respectons le vocabulaire de ceux qui continuent *à croire comme nos aïeux. Si leur foi aujourd'hui n'est plus pour nous que cendre, gardons précieusement cette cendre dans l'urne de notre souvenir et laissons debout la statue des dieux qui sont leurs prières pétrifiées* (4).

De fait, une même perversion s'est produite dans le sens de tous les termes maçonniques pris en particulier. Ici, le F∴ Lepage

(1) Revue M∴ de Bruxelles, — citée dans le Bulletin de la Grande Loge de France, 15 janvier 1939.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid,* avril 1935. B. Nac.

(4) Le Symbolisme, octobre 1937, p. 234.

triomphe, car, il peut maintenant donner un sens symbolique, soi-disant ésotérique, à tous les mots qu'il emploie. Pour lui, la Bible est *non un livre religieux*, mais simplement *un symbole*, un ustensile aussi indispensable que le maillet du vénérable... un meuble analogue au fauteuil présidentiel... *Le Grand Architecte*, une *image* commode un cliché passe-partout, n'engageant à rien ; n'exigeant rien, ni la foi, ni la conversion de l'individu — disons-le tout de suite — un truc pour obtenir la reconnaissance anglaise — les termes du rituel, des mots, encore des mots...

Bref, tout passe sous couleur de symbole, mais chacun sait que, chez les maçons dont il s'agit, à force de parler de *symbole*, ce mot-là lui-même, se vide de sa valeur intrinsèque et finit par prendre l'allure d'une pure complaisance verbale. Quand on en arrive à prôner une religion athée — deux mots qui jurent d'être ensemble — on est bien proche d'adorer *baphomet*, d'adopter les rites les plus extravagants de la sorcellerie et d'approuver les célébrations sacrilèges des messes noires. Aussi, combien vraie cette constatation du F.·. Marius Lepage : *Il est certain que peu d'Anglais parviendront à réaliser la profonde vérité métaphysique de la démarche spirituelle de ces Français dont nous connaissons tant d'exemples qui sont à la fois athées et religieux* (1).

Et combien plus vraie encore cette autre constatation : *J'ai maintenant la conviction profonde que pas un Anglais sur mille ne peut valablement parler de la maçonnerie française.* Écrire *pas un Anglais sur dix mille* eût été encore plus près de la vérité. Autour des loges règne maintenant un langage aussi anarchique que celui qui régnait au temps de la tour de Babel.

Dès lors, se réunir pour en parler, à quoi bon? puisqu'on aboutirait au même résultat, mieux vaut rester chacun chez soi.

Après avoir examiné les exigences de la Grande Loge d'Angleterre, l'auteur d'une brochure traitant des *Possibilités de réconciliation* l'achève par ces mots : *Il n'est pas interdit d'espérer que des prétentions plus « modestes » puissent se faire jour.*

« *Plus modestes* », termes très insuffisants pour exprimer les humiliantes concessions que les Maçons anglais devraient consentir pour se mettre au niveau inférieur où les Maçons français sont eux-mêmes tombés. Étrange fraternité que celle qui doit se réaliser dans le nivellement par en bas, dans une communauté d'erreurs et de misères intellectuelles, morales et sociales.

Entre les deux Maçonneries rivales, il existe à peu près sur tous les terrains des divergences profondes.

Loin d'abandonner leur croyance en Dieu, les Maçons anglais ne cessent de la proclamer. Dans toutes les circonstances solennelles de la vie nationale, leurs grands chefs se font un devoir d'adresser des prières à un *Grand Architecte* bien déterminé, à un Dieu personnel, transcendant qui n'a rien de panthéistique ni d'anthropomorphique, donc rien qui ressemble à une divinisation de la nature ou de l'homme comme le veulent les Maçons français.

C'est dire que les diverses conceptions du Grand Architecte

(1) P. 19.

proposées par les Maçons français ne sauraient leur donner satisfaction. Le F.·. Albert Lantoine lui-même l'avouait, il y a longtemps déjà : *Les Loges qui tiennent à ces conceptions se trompent en croyant satisfaire aux exigences de la Grande Loge d'Angleterre... Quand la Grande Loge de France croit fournir en faveur de sa reconnaissance par la Grande Loge d'Angleterre, un argument décisif de son respect de la tradition en disant qu'elle a conservé dans son ritualisme « le Symbole » du Grand Architecte de l'Univers et qu'elle s'étonne du « non possumus » qui lui est opposé, elle prouve qu'elle ne comprend pas la mentalité des Maçons d'Outre-Manche. Pour eux, le Grand Architecte n'est pas un symbole; tout symbole a comme origine une vérité, et, il est, lui, cette vérité d'où procède tout le symbolisme maçonnique. Si vous lui retirez cette vertu primordiale, le reste ne tient pas.*

Et c'est précisément pour sauvegarder cette vérité, nous devrions dire ce premier grand principe de la Franc-Maçonnerie que *les ateliers anglais ne se contentent pas de constater la formule sacrée sur le diplôme d'un frère visiteur étranger*, mais *s'enquièrent avant de lui ouvrir la porte de leur Temple de sa croyance en Dieu* (1). Ce qu'on dit ici de la *Grande Loge*, s'applique *a fortiori* au *Grand Orient.*

Eh oui ! pour les Maçons anglais, le *Grand Architecte* n'est pas une palinodie, il n'est pas davantage une croyance aveugle ; il est beaucoup plus qu'un mot, qu'un symbole, il est une vérité philosophique, mieux que cela, il est une réalité vivante et personnelle, pour la plupart même, il est le Dieu vivant de la Bible. S'ils tiennent à garder le mot « *Dieu* », c'est parce qu'il représente une doctrine de vie, une morale et une conception de l'homme nettement spiritualistes donnant à la vie des individus et des sociétés, le sens le plus élevé, l'explication la plus rationnelle, le but le plus noble et les moyens les plus propres à l'atteindre. Plus spécialement, s'ils tiennent à rester fidèles à Dieu, c'est parce que cette fidélité constitue la meilleure garantie de leurs libertés.

Et nous voici au fond du fond de la campagne menée autour du Grand Architecte de l'Univers. *Le rejet de Dieu aboutit logiquement à l'écrasement de l'homme. On perd l'homme en le détachant de Dieu, on sauve l'homme en le rattachant à Dieu* (2).

Le conflit en question aura-t-il un jour sa solution? La Grande Loge d'Angleterre consentira-t-elle à se montrer moins exigeante. en ce qui concerne le symbole du *Grand Architecte?* Le Grand-Orient de France se décidera-t-il à le réintégrer dans ses statuts? Pour nous, croyants *profanes*, nous le souhaitons.

Le mot appelle la chose que le sens commun lui fait signifier. Pourvu que ceux qui l'admettent ne soient pas sytématiquement athées matérialistes à la manière des communistes marxistes, la réintégration du Symbole marquerait un véritable progrès. Quelles que soient les significations que les agnostiques voudraient lui donner, rien n'empêcherait les autres d'y retrouver Dieu, voire le Dieu de la Bible.

(1) Le Symbolisme, octobre 1937, p. 24.
(2) Mgr Théas.

Hélas ! sous l'influence de la Russie communiste, tout, en France, semble s'orienter dans le sens contraire.

Et pourquoi faut-il que la belle terre classique des entreprises *généreuses* retarde sur les autres? Comment se fait-il que des hommes fiers de leur double titre de Français et de républicain s'obstinent à vivre dans l'illusion de se croire avancés, alors qu'ils se conduisent en véritables réactionnaires?

Toutefois, un fait nouveau vient de se produire qui mérite analyse et réflexion.

La G.·. L .·. Unie d'Angleterre qui, jusqu'ici, s'était refusée à reconnaître la qualité maçonnique aux obédiences françaises de la G.·. L.·. et du G.·. O.·., aurait admis la création d'une sorte de Loge hybride, antichambre d'une future Grande Loge Unie de France, groupant la G. L. N. F. et les membres postulants de la G.·. L.·. et du G.·. O .·. L'événement en soi est considérable ! Il faut en tout cas lui prêter une attention soutenue, comme au début de toutes choses d'ailleurs, ce début eût-il un caractère volontairement modeste et anodin.

En l'occurrence, il s'agirait d'un *monstre* maçonnique, tant au point de vue de la légalité et de la jurisprudence obédentielle qu'au point de vue de l'Histoire de l'Ordre... et c'est bien ce qui stupéfie les maçons chevronnés.

Quel esprit étrangement compliqué a bien pu présider à l'élaboration d'une Loge *Régulière*, composée en partie par des *Maçons Irréguliers* travaillant en dérogation avec les coutumes de la *Maçonnerie Régulière*, sans pourtant être reconnus comme *Maçons Réguliers* par l'obédience qui dirigent précisément les *Maçons Réguliers* précités ! ! ! C'est véritablement un chef-d'œuvre de confusion, sans précédent, croyons-nous, dans l'histoire de la Maçonnerie continentale.

On pourrait en sourire, s'il ne se posait tout de suite cette grave question : que veut-on?... Que signifie l'apparition d'une cellule maçonnique artificielle et hétérogène insérée entre les différentes obédiences françaises?

Si l'on interroge les maçons de la G.·. L.·., la réponse est claire. Depuis des années, ces Maçons supplient la G.·. L.·. Unie de Londres, Doyenne des Maçonneries spéculatives, de leur accorder une *levée d'excommunication* qui fera d'eux des Maçons reconnus par le monde anglo-saxon et notamment par les Maçonneries américaines. Qu'on ne s'y trompe pas, les proclamations véhémentes, ou les avis condescendants des Maçons du G.·. O.·. trahissent un même désir. Mais la Maçonnerie anglo-saxonne ne peut *de jure* reconnaître qu'une seule obédience par pays, c'est chose faite, la reconnaissance ayant été accordée voici déjà quelques lustres à la G.·. L.·. N.·. F.·. boulevard Bineau à Neuilly à laquelle appartiennent, paraît-il, nombre de Loges anglaises et américaines et nombre d'Anglo-Saxons.

Les dirigeants de la G.·. L.·. ont donc pensé qu'il convenait d'abord de faire amende honorable de façon spectaculaire, d'où la reprise de la Bible sur l'autel. Puis, ayant donné ce gage de bonne volonté, ils ont engagé des pourparlers avec fin de consti-

tution d'une Loge mixte. Bien entendu, pour cela, ils ont dû, d'abord, admettre les exigences des Loges régulières : croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, etc... Mais qu'importe ! Il s'agit là d'un engagement du bout des lèvres, ne reposant sur aucune garantie religieuse, et il n'y a aucune illusion à se faire quant à la valeur de ces proclamations solennelles... Nous sommes maintenant fixés sur la pensée réelle des maçons *latins*. Certains d'entre eux affirment même sans l'ombre d'une gêne, qu'on aurait fait valoir à Londres l'avantage sous-jacent à l'unification des obédiences françaises sur le plan de l'influence politique britannique. Nous ne savons si cette incroyable proposition a véritablement été faite, encore que cela ne nous surprendrait guère, mais enfin elle a bien pu être *lancée* dans les conversations sans être formulée ouvertement.

Cependant nous ne saurions prendre trop au sérieux ce dernier motif, car, véritablement, il n'apparaît pas comme un argument de poids. L'influence anglaise n'a peut-être pas besoin pour s'exercer, des services d'une maçonnerie latine suffisamment compromise aux yeux des Français.

Alors? Peut-être l'attitude de la G.·. L.·. Unie d'Angleterre pourrait-elle s'expliquer, si du moins il est bien exact qu'une Loge mixte ait été autorisée par elle, par le désir de mettre fin à une situation paradoxale : le fait que le *Suprême Conseil* français des *hauts grades écossais*, seul reconnu comme tel par les Suprêmes Conseils des maçonneries anglo-saxonnes, soit *souché* sur une Grande Loge Irrégulière.

Pourtant, s'il en est ainsi, on peut penser que la G.·. L.·. Unie d'Angleterre manque vraiment d'imagination ou bien alors qu'elle fait preuve, contrairement à ses principes et à sa réputation, d'une dangereuse imprudence... Il se pourrait donc que la nouvelle annoncée à grand renfort de trompes soit bientôt suivie d'un silence décevant...

Car il est trop évident que la brusque volte-face de Maçons latins, devenus comme par enchantement défenseurs de la Bible et de la Foi, doit cacher quelque chose de subtil... Nos contes populaires sont pleins de sagesse qui nous rappellent les ruses du loup plongeant sa patte dans la farine pour se faire ouvrir la porte... ils ont gardé le souvenir de l'avertissement évangélique. C'est qu'en effet le loup excelle en l'art du déguisement pour pénétrer dans la bergerie.

Que la Maçonnerie anglo-saxonne prenne garde, car il en va de ses destinées. Il est des échanges mortels, et on ne peut admettre en soi ce qui contient un germe de dégénérescence sans risque de périr soi-même.

On peut être persuadé que les maçons latins non-pratiquants d'une confession chrétienne et admis dans les Loges *régulières* auront tôt fait par leur remuant activisme, par leur manie de la spéculation et du discours, par le noyautage à l'extérieur des Loges de gagner à leur cause les quelques Français de la G.·. L.·. N.·. F.·. facilement séduits par le verbiage prestigieux de leurs nouveaux frères. Ainsi, la Maçonnerie régulière, sera pro-

gressivement gagnée aux sophismes philosophiques et sombrera elle aussi inconsciemment dans l'agnosticisme de fait, dans le reniement intérieur des principes devenus lettre morte. L'athéisme de toutes les obédiences sera atteint de la sorte.

Que de raisons de crainte pour les maçons anglais soucieux de préserver leur foi chrétienne et leurs institutions monarchiques ! Et nous pensons à ceux qui s'interrogent et ne sont pas naïfs : quel crédit accorder au Grand Maître de la G.·. L.·. M. Doignon qui naguère était communiste?

Oublie-t-on cette lettre adressée par le Conseil Fédéral de la Grande Loge de France au Vénérable d'une Loge qui lui avait transmis des vœux en faveur de la libération du F.·. communiste André Marty, condamné et emprisonné pour l'affaire dite des Marins de la mer Noire?

Paris, le 20 juillet 1923

T.·. C.·. F.·.,

Le Conseil Fédéral a pris connaissance des trois vœux que vous lui avez adressés...

En son temps, la G.·. L.·. a protesté contre les atteintes à la liberté de pensée, de parole, à la liberté individuelle et s'est élevée contre les menées royalistes. Elle continuera sa besogne de défense démocratique.

Veuillez, etc...

Le Grand Secrétaire,
Signé : LOUIS DOIGNON.

Depuis, le F.·. Louis Doignon est devenu Grand Maître de la Grande Loge de France.·.

Sans doute, objectera-t-on qu'il s'agit là du passé, et que l'erreur est humaine. Oui, mais il n'empêche que l'Obédience dont il a la direction maintient des rapports cordiaux avec le G.·. O.·., utilise avec ce dernier la propagande radiophonique, échange avec lui les *garants d'amitié*, participe avec lui aux grandes fêtes de la Maçonnerie, organise en Province des *tenues communes*, et quand on sait à quel point le Grand-Orient de France est pénétré par l'influence communisante et progressiste, on peut bien subodorer dans les tentatives de rapprochement effectuées, sous le couvert d'une loge hybride une manœuvre des milieux politiques, athées et marxistes de la Maçonnerie française.

Les Anglais moins idéologues et plus réalistes que les Français connaissent ce qui s'est passé en France vers la fin de l'ancien régime. A cette époque, une grande partie de la haute aristocratie était entrée dans les Loges et, sous prétexte de fraternité, flirtait avec la bourgeoisie, naïvement, sans même soupçonner les idées révolutionnaires que celle-ci nourrissait.

Les principes d'égalité alors célébrés dans les loges permettaient aux seigneurs de frayer avec la bourgeoisie sans trop déroger et surtout sans trop se compromettre. Dans ces clubs secrets, l'aristocratie du sang pouvait se rencontrer et se concerter tout à loisir avec l'aristocratie de l'intelligence qui par ses lumières l'aiderait à se libérer intellectuellement du joug chrétien.

On sait comment cette idylle devait finir quelques années après. Le roi et la reine mouraient sur l'échafaud. Le Grand Maître de la Franc-Maçonnerie, le duc d'Orléans lui-même était guillotiné.

Certes les mœurs ont changé, les aristocrates et les bourgeois ne seront plus guillotinés. Les communistes évitent de verser le sang, ils craignent cette semence de martyrs qui entretient une mystique favorable aux victimes, celle d'un culte sur les autels ou des manifestations aux divers murs des fédérés. Ils préfèrent condamner à l'exil les aristocrates et les bourgeois. Tel fut le sort du roi Carol de Roumanie et du prince Nicolas, réfugiés à Paris. Même sort fut réservé à M. Pangal, Grand Maître de l'ancienne Franc-Maçonnerie roumaine, contraint, lui aussi, de se réfugier dans notre capitale.

Même procédé en matière de religion. D'abord on se contentera de persécuter les catholiques, mais toujours sans verser de sang. On se contentera d'interner leurs cardinaux et leurs évêques dans des couvents ou dans leur propre palais épiscopal ; au contraire, tout d'abord on favorisera les cultes protestants et orthodoxes, pour rassurer les croyances populaires, enfin, on fera peu à peu disparaître celles-ci en favorisant d'autres croyances plus proches du matérialisme athée.

Le récit de ce qui s'est passé en Roumanie pour la Maçonnerie se trouve aujourd'hui détaillé dans le numéro 8 des Lettres « M » (juin 1954). On apprend ainsi qu'après avoir éliminé, par tous les moyens, les influences anticommunistes à la tête du gouvernement, grâce à un *progressiste* bourgeois, M. Groza, les agents russes obtinrent de cinq vénérables gagnés à leurs idées, l'envoi d'une lettre à tous les ateliers, préconisant :

— *la modification des règlements existants pour donner un large développement à l'Ordre*
— *l'étude des possibilités de conjuguer l'idéal maçonnique et l'idéal marxiste*
— *la prééminence à donner au nombre par rapport à la qualité*
— *la recherche des « initiables », au besoin, en allant les chercher chez eux*
— *une procédure d'initiation accélérée* (!).

Grâce à ce *coup de pouce*, grâce à ce triomphe du quantitatif sur le qualitatif dans le recrutement, grâce aussi, au système de vote, les crypto-communistes envahirent la Maçonnerie roumaine, placèrent à la tête de l'Obédience les signataires de la lettre précitée, ainsi, la Maçonnerie devint-elle une officine du gouvernement. Celui-ci l'utilisa au mieux de ses intérêts pour sa propagande avec les pays étrangers et pour détruire à l'intérieur de la Roumanie toute velléité de liberté individuelle.

Dernière conclusion : à la fin de l'année 1948, l'Ordre maçonnique n'intéressant plus le gouvernement, ses acolytes qui détenaient les leviers de commande de l'Obédience décidèrent la fermeture pure et simple des ateliers !

Toutes ces leçons ne sont pas perdues pour les Anglais et on comprend leur prudence.

D'aucuns ne prétendent-ils pas, à l'heure où nous écrivons ces lignes, que la création de la Loge « Hybride », tant souhaitée par la Grande Loge de France, aurait été remise *sine die?* Ce qui n'est pas pour nous surprendre.

★

La Grande Loge d'Angleterre a toujours eu le souci de maintenir chez tous ses membres une très nette spiritualité religieuse et l'opinion anglaise, contrairement à l'opinion française, n'a jamais cessé de soutenir le gouvernement de Sa Majesté dans sa façon libérale de concevoir le problème de l'École. Persuadée que *le destin du pays repose sur l'éducation du peuple*, elle prend des mesures pratiques et nuancées et, dans un pays divisé sur ses croyances, elle écarte la laïcité de ses écoles et refuse d'imposer aux autres établissements la neutralité scolaire.

Dans sa pensée, cette solution de facilité affaiblirait l'armature religieuse, et, conséquemment, la cohésion morale de l'Empire. *Il y a*, dit un Bill de 1943, *un désir très général, et non seulement chez les représentants des Églises, de voir donner à l'éducation religieuse une place mieux définie dans la vie et l'activité des écoles. Ce désir marque la volonté de favoriser une renaissance des valeurs personnelles et spirituelles de notre société et de notre tradition nationale. L'Église, la famille, les communautés locales et les professeurs ont tous leur rôle à jouer dans l'éducation religieuse de l'enfant.*

L'Angleterre, a-t-elle eu tort de se montrer aussi libérale? Jugeons-en par une comparaison très simple, mais combien pénible pour nous : durant la dernière législature, l'École anglaise n'avait fourni aucun parlementaire communiste, l'École française, au contraire, nous en avait fourni 115.

Mais, l'heure est venue où les radicaux se trouvent pris à leur propre piège. Après avoir semé le vent, il était fatal qu'ils récoltassent la tempête. Effrayés par ce qui se passe dans les écoles, nombre d'entre eux commencent à réfléchir. Mis dans la situation de l'*apprenti sorcier*, ils constatent, impuissants, les ravages faits dans l'âme du peuple français par leur longue campagne anticléricale et prolaïque.

En France, un vigoureux redressement reste-t-il encore possible? Nous le croyons. Même si les divers partis républicains ou démocrates différaient sur certains points en matière politique ou économique, leurs parlementaires devraient avoir assez de courage et de grandeur d'âme pour s'entendre dès que se pose un problème moral et cela, par pitié pour l'avenir de leur jeunesse. Sur ce point, tous les vrais chrétiens catholiques et protestants semblent maintenant bien près de se mettre d'accord.

Jadis les Loges anglaises croyaient n'avoir à combattre qu'un seul ennemi : le catholicisme. Aujourd'hui, les circonstances se sont modifiées, car cette maçonnerie comme le catholicisme, se trouve en présence du même ennemi : le communisme. Pour l'Angleterre et l'Amérique, ce dernier est autrement dangereux ; car ces deux pays, comme la France, appartiennent à la religion chrétienne. Ils ont donc intérêt à se rapprocher pour se défendre

contre leur ennemi commun, essentiellement antichrétien, le matérialisme athée.

Comme l'écrivait tout récemment la revue américaine Time : *La Réforme était une révolte dirigée contre l'Église seulement, tandis que la crise actuelle est essentiellement une révolte contre Dieu. Elle revêt de nombreux aspects. Son aboutissement est le marxisme, tandis que les symptômes qui l'accompagnent comportent de nombreux maux de la société moderne : manque de certitude morale, trop forte dose de matérialisme, adoration de l'État, négation de toutes les choses spirituelles.*

Cette situation représente une menace, non seulement pour l'Église catholique, mais pour tous les idéaux chrétiens. En dépit du fossé qui les sépare, les protestants et les catholiques ont découvert qu'ils peuvent être des alliés dans la défense de communes valeurs contre l'ennemi commun.

Tel et le sens de l'évolution actuelle des esprits chez la plupart des Anglo-Saxons. Or, cette évolution reste incomprise par l'immense majorité des Maçons français, toujours obstinés dans un anticléricalisme, voire dans un antichristianisme désuet qui est pourtant devenu un immense danger public pour toute l'Europe.

Rappelons les faits qui se sont produits dans le sens contraire en Angleterre, notamment les visites au pape Pie XII du roi et de la reine d'Angleterre, celle de la princesse Elizabeth avant qu'elle ait été proclamée reine.

Rappelons également que, de son côté, le président Eisenhower consentit récemment à assister à une messe pontificale catholique célébrée par S. Ex. Mgr Patrick O'Boyle, archevêque de Washington, dans l'église Saint-Matthieu, à l'occasion de l'ouverture de l'année jubilaire. C'était la première fois dans l'histoire des États-Unis, qu'un président assistait personnellement à un tel office.

Quant à nous, nous restons persuadés que l'Église catholique en particulier, n'a rien perdu de son efficacité bienfaisante pour tout ce qui concerne le bon moral de la France, y compris celle d'outre-mer où travaillent ses nombreux missionnaires. Et, nous resterons d'accord avec le président Eisenhower pour reconnaître que si elle revenait au Christ, *la France redeviendrait le premier pays d'Europe.* Il y a quelques jours à peine, parlant du Président des États-Unis, M. Arthur Fontaine reconnaissait dans *le Monde* (7 et 8 février 1955) que les Américains sont quasi unanimes à reconnaître que Ike, « ce grand homme tout simple », « aborde tous les problèmes en vrai chrétien sans tricher avec les hommes ni avec sa conscience. »

Naguère la Maçonnerie française comptait une trentaine d'États américains ayant adhéré à ses principes, actuellement trois seulement de ces États lui restent fidèles, les autres, particulièrement composés de Noirs du fait de la ségrégation raciale, ont préféré se rallier aux principes de la Maçonnerie anglaise.

J. Berteloot - S. J.

LÉONORA

OU

LES DANGERS DE LA VERTU

Comédie dramatique en 2 parties
neuf tableaux et un épilogue

LÉONORA, mère de Mariette et Ludovic.

SÉRAPHINI, fiancé, puis mari de Mariette.

LANUGÉNÈRE, mari de Léonora.

MARIETTE, fille de Léonora.

LUDOVIC, fils de Léonora et frère de Mariette

CYMODOCÉE, sœur de Germaine.

GERMAINE, amie de Léonora.

MAURICET, ami de Léonora et de Lanugénère.

LIN, compagnon de Mauricet.

DEUXIÈME PARTIE (1)

LA FAUTE DE LÉONORA

PREMIER TABLEAU

Chez les Séraphini.

MARIETTE, BÉNIGNE TUDOR

MARIETTE

Si, mon cher Benigne, le malheur qui m'afflige était de ceux qui frappent tous les jours le commun des hommes, vous ne seriez pas venu sur ma prière jusqu'à moi, je ne vous aurais jamais donné signe de vie et quand vous saurez ce qui m'arrive, si l'horreur de la situation où je me trouve ne nous préservait pas de toute légèreté, vous et moi, nous serions dignes du dernier mépris.

Vous avez rencontré ma mère autrefois. C'est une femme admirable qui nous a bien élevés, Ludovic et moi, tout en créant l'une des maisons de Paris les plus en vue, dont elle assure la prospérité depuis vingt ans.

Bien supérieure à mon père, je gage qu'elle a été une épouse et

(1) Analyse de la *première partie :* Léonora Lanugénère, mère de Mariette a décidé de donner sa fille en mariage à Séraphini, parce que cette union flatte la tendresse qu'elle porte à son futur gendre, en écartant le risque de voir en lui autre chose qu'un second fils. Quelques mois plus tard, malgré le mariage de Séraphini et de Mariette, Léonora ne retrouve pas la tranquillité, tandis que sa fille — consciente de sa faiblesse — se détache d'un mari qui lui a été imposé par la domination maternelle pour se tourner vers un ami d'enfance, Benigne Tudor.

une mère parfaites jusqu'au jour où est entré, dans sa vie, il y a deux ans à peu près, un garçon qui tout de suite a pris sur elle un empire incompréhensible. Je dis incompréhensible, parce qu'en dehors de sa jeunesse, de quelque lecture et d'une certaine distinction physique, il n'a aucune de ces qualités qui justifieraient pareille domination.

Est-ce pour se garder de lui, de toute faiblesse avec lui, c'est de lui que ma mère a voulu faire, qu'elle a fait mon mari. Sans la moindre inclination de ma part, sans répugnance non plus, j'ai souscrit. Depuis ma plus tendre enfance, la beauté, l'intelligence, l'autorité de ma mère, me fascinaient. Aujourd'hui seulement je comprends à quel point ce n'est que par complaisance pour elle, par faiblesse devant elle que j'ai accepté d'être la femme d'un homme que je n'aimais pas et que ma mère aime. L'ascendant qu'elle avait sur moi l'a fait me substituer à elle, sans qu'elle trouvât aucune résistance de ma part.

Devenue la femme de Séraphini, j'ai espéré le conquérir. Plus jeune et plus instruite que lui, j'en avais apparemment les moyens mais chaque fois que je faisais quelque avance pour le séduire, je le trouvais distrait, comme occupé ailleurs déjà de quelqu'un de plus fort que moi, et dont la présence en lui interceptait son attention.

Aux aguets, je fus peu à peu alertée par des indices imperceptibles qui dirigèrent mon enquête. Séraphini rentrait régulièrement tard. Or, j'appris bientôt de mon père que de son côté ma mère n'était jamais de retour à la maison avant neuf heures, dix heures du soir, pour dîner. Je décidai de surveiller mon mari, de le suivre et je ne tardai pas à le voir porter ses pas vers la rue de la Paix où je me postai, voilée. Trois fois, il me frôla sans me reconnaître. Enfin, à l'heure de la sortie des ateliers, ma mère parut et les voilà partis bras dessus, bras dessous. A pied, ils gagnent boulevard Malesherbes, l'appartement où vous êtes venu souvent autrefois nous voir.

Attends, me dis-je, et tu monteras les surprendre. Père en voyage, ou bien quand je sonnerais, ils ne se dérangeraient pas et je pourrais tout supposer ; ou bien l'un ou l'autre viendra m'ouvrir et j'apprendrai à quel degré d'intimité ils en sont venus. Dans quel costume allais-je les trouver? Le trouble qu'ils manifesteraient à me voir, je le savourais d'avance avec délice. J'imaginais mon mari, se dissimulant derrière la porte en pyjama. Eh bien ! non, je le trouvai en veston, mais détail comique ! par-dessus il avait ceint un tablier de cuisine. Dans la salle à manger sur un plateau d'argent, auprès d'un seul couvert fumait une escalope grillée, accompagnée d'une omelette aux fines herbes. Entre deux verres une bouteille de champagne dans un seau à glace penchait la tête. Pas gêné du tout, mon mari m'invitait à entrer :

— J'ajoute un troisième verre? Tu vois, mon petit, Petite mère prend son repas seule. Je réserve tout mon appétit pour dîner avec toi, à la maison. C'est une bonne idée que tu as eue de venir m'attendre.

De loin, par une porte entrouverte, j'apercevais ma mère, déjà

couchée dans un élégant déshabillé de satin rose, attendant que son gendre la servît.

Avec un naturel déconcertant, sur un ton de feint reproche, à son tour elle m'accueillait, disant :

— Ah ! ce n'est pas toi certes, ni ton frère qui auriez de ces attentions, de ces délicatesses, de ces dévouements et je suis bien contente que tu puisses de tes yeux constater de quoi Nini est capable pour me permettre de tenir debout jusqu'au bout de mes forces. Mais, n'est-ce pas? Nini, on ne peut pas demander de savoir ce que c'est à des gens qui ne sont pas dans le commerce.

Bénigne, surtout, n'allez pas croire, si je vous ai demandé de m'entendre, que ce soit dans une intention de vengeance, de représailles. Non, mais votre sympathie, votre amitié, pouvaient seules m'aider à supporter maintenant ma vie. A qui me confier en effet? A Ludovic? à mon père? Impossible. De mon chagrin je veux qu'ils ignorent tout... J'étouffais. Alors, j'ai songé à vous, j'ai pensé que ces notes marginales, vous les aviez jetées dans l'exemplaire *d'Atala*, comme une bouée de sauvetage, en cas de péril. Excepté vous, qui a jamais paru s'intéresser à moi? s'apercevoir seulement que j'existe?

Personne. Pardonnez mon audace. Elle est si peu coutumière de ma part, qu'elle m'étonne.

BÉNIGNE

Vous me voyez confus, Mariette, je n'espérais pas tant du Ciel; de vous. Oui, vous êtes la première petite fille qui ayez fait battre mon cœur, que j'ai aimée et cela est irremplaçable, incomparable. Mais comme vous n'avez pas répondu à mon sentiment, à mon appel, il faut que je sois sincère d'abord avec vous, j'ai maintenant fixé mon choix sur une jeune fille que je me propose d'épouser, dès que ma situation le permettra, ce qui ne saurait plus tarder.

Croyez cependant que j'ai encore assez d'affection pour vous, pour ne pas sous-estimer votre confiance et pour prendre ma part du malheur sans précédent qui est le vôtre, auquel je dois de vous retrouver. Ému, bouleversé, par ce que vous venez de me conter, si je ne vous avouais pas que le seul son de votre voix eût suffi à me troubler, vous pouvez juger de l'état où je suis et de la fierté, où me porte l'espoir de vous être utile.

MARIETTE

Avec vous mon rôle sera bien plus difficile à tenir qu'avec mon mari. Avec lui je n'ai pas à feindre la passion, pas même la tendresse. Il ne tient ni à l'une ni à l'autre. Avec vous, je dois contrefaire l'indifférence, quand rien ne m'est moins naturel, si j'ai refusé de répondre à votre sentiment, ce n'est pas en effet parce que je ne vous aurais pas aimé. Ce fut, parce que je n'étais pas forte assez pour rompre les engagements que j'avais pris avec un autre, parce que j'étais trop faible surtout pour m'opposer aux volontés de ma mère. Changer le cours qu'avait pris ma vie dépassait mes moyens, mais si quelqu'un a fait battre mon cœur, comme moi le vôtre, c'est vous et jusque dans les bras de mon mari j'ai porté (je puis bien vous l'avouer) le regret cuisant de n'avoir pas fait votre bonheur qui eût peut-être été le mien. Mais n'allez pas croire

qu'au milieu des circonstances que je traverse l'ombre du désir de revenir sur mes pas m'effleure. Je ne veux vous donner que cette part du cœur dont toute femme a le droit, même mariée, de disposer, sans se manquer à elle-même. Partez maintenant. Je vous ai confié mon secret. Il suffit. Je respire plus librement.

(Bénigne se lève, prend les mains de Mariette, qu'il baise avec respect, avant de se retirer à reculons.)

DEUXIÈME TABLEAU

Toujours chez les Séraphini.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONORA, SÉRAPHINI

Léonora entre accueillie par son gendre.

LÉONORA

Ludovic doit passer me prendre d'une minute à l'autre, qu'aviez-vous de si urgent à me dire et pourquoi ici?

SÉRAPHINI

Vous allez le savoir. Ah ! que ne vous ai-je pas dissuadée, quand vous m'avez demandé d'épouser Mariette ! Comment ne me suis-je pas révolté à cette idée? Était-il nécessaire, parce qu'on vous calomniait au sujet de nos relations innocentes, de me précipiter dans cette impasse?

LÉONORA

C'est vrai. Je n'aurais pas dû recourir à un remède, plus terrible que le mal. Sa tiédeur congénitale, son indifférence à toutes choses et à toutes gens, la moue continuelle de Mariette, je les connaissais, j'en avais souffert moi-même et je t'ai imposé à toi cette compagnie obsédante, et sans issue, et sans fin. Mon excuse, j'ai dû voir dans votre mariage, le seul moyen que j'avais d'enchaîner, autrement qu'en rêve matériellement ton destin au mien. Je n'ai pas réfléchi à quel prix.

SÉRAPHINI

Jour et nuit ce vis-à-vis, quelle existence je me suis faite, vous m'avez faite !

LÉONORA

Ne sois pas cruel, chacun a son martyre, mais si tu me tiens pour responsable de tout, comment vivrai-je, sans me punir? Tu sais bien que je suis prête à faire ce qui dépend de moi pour adoucir tes mécomptes. Souhaite, demande, exige, sauf l'estime, le respect de moi, je suis prête à ne rien refuser.

(Silence.)

SÉRAPHINI, *hésitant.*

S'il n'y avait que ce que vous savez, ce ne serait rien. Il y a aussi ce que je ne peux pas vous cacher plus longtemps.

LÉONORA

Qu'y a-t-il encore?

SÉRAPHINI

Depuis quelque temps, j'observais Mariette, que je ne trouvais plus la même, volontiers hostile, agressive avec moi tout d'un coup, je veux dire, à dater du soir où elle nous a surpris boulevard Malesherbes. Parfumée, contrairement à son habitude, elle devenait plus coquette chaque jour, toujours dehors, paresseuse, la maison à l'abandon. Je l'ai fait surveiller. On m'a d'abord appris qu'en mon absence elle avait reçu ici un garçon, chez qui elle préfère désormais se rendre, un ami de Ludovic.

Avec la complicité de la domestique, il m'a été facile d'intercepter leur correspondance : j'ai déjà trois de leurs lettres en mains.

LÉONORA

Est-ce possible? Elle ! Mais je devais m'en douter? Au fond de mon cœur je ne l'aimais pas. Il y avait bien à cela une raison secrète et dire que c'est moi qui ai mis ce monstre au monde pour ton chagrin. Qui l'eût cru? Petite fille réservée, tête froide, sang glacé apparemment et capable de ça ! L'hypocrite ! Cœur fermé de reptile ! A ton avis, est-ce une aventure sentimentale, un flirt ou du vice? Pour moi, c'est vice. Elle en porte les symptômes, les stigmates. Ses petits yeux porcins, privés de cils, secs, luisants, assez le disent et ce profil en lame de couperet. Comment l'aurais-je aimée, moi qui ne hais que le mal?

Mais, mon enfant, confie-moi ces lettres. Je vais les montrer dès ce soir à son père. Il faut que ce soit lui (elle ne voit que par lui qu'elle aime peut-être seul au monde) qui la confonde. Lui seul en a le pouvoir. Peut-être tout n'est-il pas perdu en elle, tout n'est-il pas consommé entre eux? A son père elle avouera tout. A moi, rien. Elle demeurerait butée, murée. Je crois au fond, j'en arrive à croire, à la façon dont elle me regarde, qu'elle n'a jamais pu me supporter, comme si elle nourrissait contre moi une rancune, qui aurait pris naissance en elle, en même temps qu'elle ouvrait les yeux sur moi, comme si elle m'en voulait d'être sa mère.

SÉRAPHINI

Non, Petite mère. Non. Pas à père. Il est le dernier à qui nous devons parler. Justement parce qu'elle l'aime et qu'il l'aime et qu'il n'a guère de tendresse pour vous et pour moi, il aurait tout de suite plus de penchant à lui trouver des excuses qu'à la condamner et tous les torts sur nous retomberaient.

LÉONORA

Quels torts? Ne lui ai-je pas donné toujours l'exemple de la plus parfaite correction, de la pureté? Certes, je n'ai jamais fait devant cette maussade personne mystère de la tendresse que j'ai pour toi, mais tu sais et Dieu sait ce que nous sommes l'un pour l'autre, absolument rien qu'on ne puisse avouer publiquement. Vois-tu? il y a au monde deux espèces d'êtres, ceux qui sont capables de tout et les autres, dont nous sommes, incapables même d'une mauvaise pensée. Comment eût-elle aimé Lamartine? Et voilà qui explique tout.

SÉRAPHINI

La solution la plus sage, c'est que je détruise ces lettres. Elles me pèsent, elles m'irritent. Quand j'en aurai fait des cendres, au moins ne porterai-je plus sur moi les preuves de mon ridicule.

LÉONORA

Tu es fou et pour obtenir le divorce, de quelles armes disposerais-tu, si les circonstances nous conduisent à cette extrémité. Confie-moi les plutôt et je les déposerai chez mon notaire.

(Léonora prend l'enveloppe que lui présente son gendre.)
(On sonne.)

SCÈNE II

LÉONORA, SÉRAPHINI, LUDOVIC

SÉRAPHINI

Bonjour, Ludovic. Eh bien ! puisque vous voilà ensemble, je file. Attendez Mariette qui ne saurait tarder à rentrer.

SCÈNE III

LÉONORA, LUDOVIC

LÉONORA

Mon enfant, j'ai à te parler, j'ai à te parler, mais d'abord j'aimerais que tu me dises où tu en es avec ta mère.

LUDOVIC

Oh ! maman, il n'en est pas besoin. Mon regard suffit, je pense, à te faire entendre ce que tu es pour moi.

LÉONORA

Sans doute, sans doute, mais des paroles précises, j'en ai besoin.

LUDOVIC

Eh bien ! Petite mère, puisque tu veux savoir tout ce que je ressens, quand je pense à toi, voici : j'aime certes mon père. Son courage, sa simplicité, sa droiture me touchent, mais ce qu'il y a de terre à terre en lui parfois me froisse. Oserai-je dire qu'on admire ta fidélité, quand on vous compare? Il semble si inférieur à toi. Toi, dès mon premier jour, je t'ai regardée comme le reflet de la divinité. De notre appartement m'ouvres-tu la porte, dès que tu apparais, autour de toi tout s'éclaire, je reçois comme une gifle de lumière. Ta présence est pour moi comme un enchantement, fait que nos repas, si modestes soient-ils, ont un air de fêtes. Ah ! Dieu garde que je te perde, tout ne serait plus que ténèbres. Dieu garde encore davantage que je n'aie plus à te respecter. Je crois que j'en mourrais. Je n'aurais plus de raison d'être, de croire en rien ni en personne. Tout ce que j'ai de beau me vient de toi. La poésie, la religion, mon âme, c'est à toi que je les dois, c'est toi qui m'en es le gage. C'est parce que je t'admire que je peux croire encore à l'Histoire Sainte. Aux prises chaque jour avec des réalités brutales, serais-je tenté de considérer l'idéal comme une chimère, je n'ai qu'à me souvenir de toi et je recouvre

la foi. A mes yeux, tu es le seul être que je connaisse qui soit sans faute, complet. Tu peux lire la *Chute d'un Ange* avant de t'endormir, sans laisser de te réveiller le lendemain la maîtresse de maison la plus parfaite, accomplie. Tu as le génie des affaires et les responsabilités écrasantes qui pèsent sur toi ne t'ont pas détourné un instant de tes devoirs de mère. Comment ne serais-je pas fier d'être ton fils. Maintenant, veux-tu que je te dise que je t'adore?

LÉONORA

Non. Dieu serait jaloux et s'en fâcherait. Maintenant, veux-tu bien me confier aussi ce que tu penses de ta sœur Mariette?

LUDOVIC

De ma sœur? C'est tout différent. En elle rien qui force l'admiration, l'étonnement. C'est un être en apparence tout dénué de relief, sans ressort qu'on sache, bien capable de se laisser conduire par nonchalance où elle ne veut pas, en somme la moins spontanée des créatures. Si je disais qu'elle est médiocre je ne serais pas éloigné de ce que j'ai longtemps pensé d'elle, quand je ne considérais que l'extérieur, mais je n'y consens plus. Depuis certaines confidences qu'elle m'a faites au moment de son mariage, deux qualités en elle me frappent qui la rendent plus que touchante, attachante : l'intelligence qu'elle a d'elle-même, de ses insuffisances qu'elle exagère comme à plaisir ; on a l'impression, à l'observer et à l'entendre parler d'elle, qu'elle se prend pour rien, pour moins que rien, pour le Néant personnifié, pour zéro multiplié par l'infini. Parfois, tout d'un coup, elle me fait peur tant, comment dirais-je? elle me semble avoir de parti pris renoncé à être, à vivre par elle-même et pour elle-même. A-t-elle une vie, une vie à elle, on se le demande ou est-ce qu'elle subsiste artificiellement au compte d'un autre qui la tient par les épaules et l'oblige à s'avancer? Mais c'est à partir de ce moment, si on l'a comprise, qu'elle intéresse, qu'on s'intéresse à elle, qu'on prend son parti. La seconde vertu que j'ai remarquée, qui rend sa présence dans le monde, pour moi presque indispensable, qui me rend sa figure si agréable dans ma mythologie intime, c'est sa tranquillité. Souvent, quand je suis tenté de perdre patience, assailli que je suis de petites difficultés qui me harcèlent, je me dis : Regarde Mariette, comme elle est calme : son âme a la sérénité des lacs suspendus au creux des montagnes qui les protègent.

LÉONORA

Eh bien ! mon cher petit, je suis navrée, aux gémonies, d'avoir à déchirer de mes mains de mère (je suis la vôtre à tous deux) et devant toi l'image sainte que tu te fais de ta sœur. L'eau qui dort, il est vrai, souvent cache un secret terrible.

LUDOVIC

Qu'entends-tu par là, mère?

LÉONORA

Si tu le veux bien, Ludovic, à partir de cette minute, ce n'est plus au frère de Mariette que je m'adresse ; je m'adresse à l'homme que tu es.

LUDOVIC

Je viens d'avoir vingt ans.

LÉONORA

Tu connais Bénigne Tudor?

LUDOVIC

Il fut mon meilleur camarade autrefois. Depuis que nous avons quitté le lycée, nous nous voyons moins.

LÉONORA

A-t-il été question autrefois de ta sœur entre vous?

LUDOVIC

Oui, sans doute, en particulier au moment du mariage de Mariette. Il m'avait chargé de lui remettre un livre en souvenir de lui.

LÉONORA

De là peut-être vient tout le mal. Mais quel jeune homme est-il?

LUDOVIC

Oh ! charmant, généreux, plus ardent seulement et désintéressé qu'il n'eût fallu l'être pour se pousser dans la vie. Il aime trop la lecture. Chateaubriand est son prophète, comme Lamartine est le tien. Que de fois, dans mon for intérieur, je vous ai rapprochés, toi, Petite mère, et lui, parce qu'il me paraissait distingué entre tous, le meilleur, le plus délicat et le plus beau de mes camarades. Hélas pour lui ! heureusement pour toi, je te reconnais une solidité, des assises qui lui manquent. Mais de quel mal serait-il la cause?

LÉONORA

Ah ! mon Ludovic, tes illusions sur tout le monde sont si fraîches, q u'on n'ose les ternir.

LUDOVIC

Avant tout, je veux ne me tromper sur personne.

LÉONORA

Eh bien ! ton Bénigne Tudor est l'amant de Mariette.

LUDOVIC

Et Nini le sait?

LÉONORA

Il en a même la preuve et irréfutable : des lettres.

LUDOVIC

Mais, chère maman, tel que je le connais, Bénigne peut très bien avoir un sentiment pour Mariette, sans qu'elle soit sa maîtresse. Toi, tu aimes bien Nini, n'est-ce pas?

LÉONORA

Sans doute.

LUDOVIC

Et il est ton gendre, il n'est pas ton amant?

LÉONORA

Tu es fou. Aucun rapport.

LUDOVIC

Si. A mon avis on n'est pas libre d'aimer ni de ne pas aimer. Et Bénigne est un type chic. Tiens, moi, je voudrais bien aimer quelqu'un ; je n'y arrive pas. Quand une femme réussit à me plaire, je n'ai qu'à penser à toi pour la trouver sans grâce. Moi, c'est toi que j'aime et tu n'es pas ma maîtresse, tu es ma mère.

LÉONORA

Est-ce que tu as fini de te moquer du monde? Tu jongles avec des mots et tu crois détruire les faits. Veux-tu des preuves?

Nini m'a confié les lettres en question. Elles sont là dans mon sac.

LUDOVIC

Non, mère, je ne mange pas de ce pain-là. J'aurais honte de porter les yeux sur une correspondance dont le destinataire a seul, sans pécher contre la plus élémentaire délicatesse, le droit de parcourir une ligne. Ma parole, on dirait que tu as perdu la notion du sacré. En admettant que mon beau-frère ait eu quelque raison de s'emparer de ces papiers et quelque excuse d'en avoir pris connaissance, je me révolte à la pensée que tu en aies accepté le dépôt, toi, toi, la mère de Mariette. Ainsi tu ne t'es pas refusée en la circonstance à ce recel?

LÉONORA

Ludovic!

LUDOVIC

Mais laissons cela. Nous perdons un temps précieux et la maison brûle. Pour en sauver les meubles *(il regarde autour de lui circulairement)* au moins les murs, qu'avons-nous à faire? Qu'allons-nous faire?

LÉONORA

D'abord signifier notre blâme à ta sœur et toi, ton mépris à ce Bénigne Tudor, sans t'attarder, bien sûr, auprès de lui. Il ne conviendrait plus qu'on vous vît ensemble et si j'ai tenu à t'avertir tout le premier et tout de suite, ne crois pas que ce soit pour le plaisir de t'annoncer une mauvaise nouvelle ou pour noircir ta sœur à tes yeux, mais pour que tu ne te commettes plus avec son séducteur.

LUDOVIC

Que pense faire Séraphini?

LÉONORA

Le pauvre garçon divorcera, je ne puis lui donner un autre conseil, si Mariette ne lâche pas prise. Quelle solution envisages-tu de ton côté? Il faut, mon petit, entourer ton beau-frère d'affection, te rapprocher de lui. Qu'il soit deux fois ton frère, puisque c'est par la faute de ta sœur qu'il se voit déshonoré. Nous nous devons, toi et moi, de réparer les torts de Mariette à son égard. C'est peut-être le seul moyen que nous ayons de sauver les débris de ce malheureux foyer. *(Regard circulaire.)* Quant à Mariette, tu vas rentrer seul à la maison et je vais l'attendre pour l'observer, sans bien sûr lui parler de rien. Qui peut savoir ce qui se trame derrière son silence têtu et sa moue perpétuelle? Il n'y eut sans doute jamais que ce Bénigne Tudor pour avoir accès en elle, bouclée, bouchée, fermée sur elle-même à triple tour.

Devant lui, seul elle dépose le masque d'indifférence qu'elle promène depuis qu'elle est née, sous lequel à moi surtout sa mère, elle dérobe depuis sa naissance son vrai visage.

LUDOVIC, *tout près d'être indigné.*

Mère, pourquoi être si dure avec elle inutilement? Moi, je la connais, Mariette. Il faudrait pour la juger, avant de la condamner, savoir comment elle en est peu à peu arrivée à son mutisme. Est-elle seule responsable de ce caractère ombrageux? Dans cer-

taine circonstance, moi, je l'ai aperçu, son vrai visage, et j'ai pu me rendre compte qu'elle était la raison même. Vois-tu, mère, tu as beau dire, je n'admets pas que du jour au lendemain, sans un motif grave, sans quelque excuse, Mariette se soit rendue coupable de la faute, dont ces lettres que tu détiens, si je les lisais, ne me permettraient plus dis-tu, de douter.

Je l'aimais bien, moi, ma petite sœur, et je l'aime toujours, moi, et je ne désespère pas, non seulement de la sauver, mais de la blanchir. Pauvre Mariette ! Je connais Bénigne aussi, probe entre tous, le moins fait pour perdre quelqu'un de gaieté de cœur. Je lui parlerai. Il m'entendra. Père aurait trop de chagrin. C'est qu'il aime sa Mariette, lui, peut-être encore plus que moi.

LÉONORA

Veux-tu dire que je ne l'aimerais pas? que je ne l'ai pas bien aimée, comme j'aurais pu, comme j'aurais dû.

LUDOVIC, *se levant pour partir.*

Tu le sais seule. Je pars.

LÉONORA

Bonsoir, j'attends qu'elle revienne, mais sois tranquille. Je ne précipiterai rien. J'apaiserai Nini. Seulement, il m'intéresse de la voir, depuis qu'elle n'est plus celle que je croyais.

SCÈNE IV

LÉONORA, *seule.*

C'est curieux, quel poison vient de s'insinuer en moi? Il y a quelque chose de changé dans mon cœur, dans ma conscience, dans l'atmosphère, comme si j'étais moins sûre d'être irréprochable. J'ai peur, peur de quoi? on dirait de quelque chose qui est encore dans l'avenir, comme si le ciel à l'horizon se chargeait de nuages, qui se rassemblent et annoncent un orage.

Qu'ai-je fait dont je devrais rougir? Sans doute j'ai aimé Séraphini, mais que serait ma vie, sans ce luxe du cœur? Mon mariage n'a été qu'une duperie, la maternité un tour de passe-passe de la Nature à travers moi. Mon succès dans les affaires, le prix de vingt ans d'abnégation et d'efforts.

Germaine et Cymodocée, vous m'en êtes les témoins, quand le sentiment qui était la seule joie privée que j'eusse connue sur la terre a semblé compromettre ma réputation, ma situation, mon foyer, leur solidité, leur intégrité, que n'ai-je pas fait pour assurer le triomphe de l'ordre autour de moi et en moi? et que pouvais-je faire de plus contre moi, grand Dieu ! de plus sage que de marier Séraphini avec ma fille? Par là je rendais naturelle auprès de nous, au milieu de nous la présence de ce garçon, en même temps qu'en transposant l'affection que j'avais pour lui, j'éloignais de moi tout risque de ne pas le considérer seulement comme un fils.

Après leur mariage, sans doute, ai-je plus gâté cet enfant adoptif que les deux autres ensemble, mais Dieu sait qu'une pensée mauvaise, équivoque, n'a jamais effleuré mon âme, fait tressaillir mon corps. Ainsi, je suis quitte avec moi et avec tous.

Une inquiétude sourde cependant vient de naître en moi comme si j'étais coupable, coupable de quoi? C'est quand j'ai senti pour la première fois passer sur le visage de mon fils l'ombre d'un soupçon, comme un reproche. Peut-être si Ludovic n'avait pas fait de moi d'abord une peinture aussi flattée, s'il ne m'avait pas donné dans son panthéon intérieur l'air d'une Idole, le ton sur lequel il m'a parlé ensuite eût moins ressemblé à une déception, dont je serais le prétexte, comme on assisterait dans le regard de quelqu'un ou dans le ciel à la chute d'une étoile.

Et me voici alertée.

Ce qui est certain, c'est que cependant je n'éprouve moralement aucun remords ; ce n'est pas possible. Un regret seulement, celui d'avoir fait tant de bruit autour de la faute d'une autre, de la faute de Mariette. Erreur de tactique. Au fond quelle importance pour Nini et pour moi cela avait-il? Si sensée autrefois, je me suis laissée dominer par mes nerfs, je n'ai pas vu clair dans une situation confuse. Les circonstances m'ont abusée. C'est à éluder le scandale, à l'étouffer que je devais m'appliquer. A quoi ai-je obéi? A quel sentiment obscur? Quel besoin d'exiger d'un autre que de soi et surtout de cette petite qu'elle fût autre chose que ce qu'elle est, médiocre? Rare est l'espèce des êtres sublimes. J'ai voulu faire de ma loi celle de tout le monde. Impossible maintenant de revenir en arrière. Une imprudence a été commise qui lézarde le bonheur que je m'étais construit à grand-peine. De mon indiscrétion rien n'arrêtera plus les ravages.

Mais ne dramatisons pas. Ludovic obtiendra peut-être que Bénigne s'éloigne? Mariette isolée, Nini apaisé, chacun poursuivra sa route comme devant, comme si de rien n'était.

(On a entendu tourner une clef dans une serrure; Mariette entre. La mère et la fille marchant l'une vers l'autre, se toisant. Léonora embrasse Mariette. Silence.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Chez les Seraphini.

SCÈNE PREMIÈRE

Bénigne est seul dans le salon, quand on introduit Ludovic.

BÉNIGNE

Toi?

LUDOVIC

Bien sûr, ce n'est pas moi que tu attendais? Peut-être je te dérange? Mais je peux revenir.

BÉNIGNE

Me déranger? Pourquoi?

LUDOVIC

Prends garde, mon cher, mon beau-frère sait tout.

BÉNIGNE

Et moi aussi ; mais ne compte pas sur moi pour te donner le mot de l'énigme qui t'éclairerait sur une situation dont le ressort demeure secret. Si tu as l'intention de poser des questions, c'est peine inutile. Les raisons que j'ai de voir ta sœur, je ne te les révélerai pas. Fais-moi seulement confiance. D'ailleurs, ne la verrais-je que pour mon plaisir, parce qu'il me chanterait, je ne t'en demanderais pas la permission ; tu n'as aucun droit de contrôle sur mes affections. Sur celles de ta sœur non plus. Elle est majeure. Je ne te ferai que cet aveu : si j'ai cru devoir me rapprocher de Mariette comme je l'ai fait, c'est par humanité, parce qu'elle est venue à moi, j'ai l'impression, exactement comme on ouvre une fenêtre, pour ne pas mourir asphyxiée.

LUDOVIC

On dit cela. On dit cela, pour se justifier, mais ne va pas croire, Bénigne, que je veuille te faire la morale. Je voudrais seulement de concert avec toi conjurer un désastre. L'existence de ma petite sœur était jusque-là si calme, elle ne valait même que par ce calme, qu'il serait mal de ta part de troubler. Ah ! que n'ai-je refusé autrefois de lui remettre ce livre qui est probablement la cause, au moins l'occasion de tout ce qui se passe entre vous. Sais-tu que mon beau-frère détient une partie de la correspondance que tu entretiens avec Mariette?

BÉNIGNE

Laisse-là ton beau-frère.

LUDOVIC

Je veux à tout prix éviter leur divorce. Père en aurait trop de chagrin. Ma mère seule est au courant et m'a tout appris cette nuit.

BÉNIGNE

Laisse-là ta mère. Et que ton Séraphini divorce à son aise ! Il ne me déplairait même pas qu'il le fît. L'horizon serait plus clair. En tout cas, ne te tourmente pas pour lui. Dieu merci ! on le console.

LUDOVIC

On. Qui? on. Il a une maîtresse?

BÉNIGNE

Si ce n'était que cela?

LUDOVIC

Qu'est-ce donc?

BÉNIGNE

Il n'importe.

(Entre Mariette.)

SCÈNE II

MARIETTE, BÉNIGNE, LUDOVIC

LUDOVIC

S'il ne t'ennuyait pas, Bénigne, (je ne dispose que d'un instant) tu me laisserais un instant seul avec ma sœur.

BÉNIGNE

Volontiers. Bavardez, mes enfants. Je porte mon courrier à la poste et je vous reviens dans quelques minutes.

MARIETTE,

avant de s'asseoir auprès de son frère sur le divan.

Tu ne m'embrasses pas?

LUDOVIC

tend les deux mains à Mariette qu'il regarde attentivement.

C'est que j'ai peine à reconnaître ma petite sœur dans cette personne à la fois plus coquette et plus grave qu'autrefois. Comme tu as changé! Mais c'est l'air décidé auquel tu ne m'avais pas habitué, qui paraît maintenant sur ton visage, dans ton attitude qui m'est sensible jusqu'à m'effrayer. Et puis entre nous pourquoi cette imprudence? Ainsi, tu reçois Bénigne chez toi.

MARIETTE

Ai-je un chez moi?

LUDOVIC

Pourquoi cette amertume? Veux-tu dire que c'est chez lui maintenant que tu serais, que tu es chez toi?

MARIETTE

Brute!

LUDOVIC

Pardonne-moi. J'ai bien la permission d'être un peu courroucé que tu aies recours, pour te confier à lui, à un camarade de ton frère plutôt qu'à ton frère. Si tu es malheureuse, c'est à moi que tu devais venir tout de suite. Je crains d'ailleurs que de tes misères tu n'exagères l'importance, pour donner un prétexte, une excuse, à une aventure dangereuse.

MARIETTE

On peut surfaire son malheur, on n'exagère pas sa souffrance. Elle est ce qu'elle est. Si l'on ajoute parfois au malheur une sorte de panache, c'est pour que ce surcroît de décor que l'on a au moins choisi aide à supporter l'inévitable. Il l'adapte à notre cœur. Il nous aide à l'adopter. Pour moi, inutile de pousser la situation où je me trouve au tragique. Elle l'est et ce n'est que parce que tu en ignores tout que tu fais allusion à une aventure. Il n'y a pas d'aventure.

LUDOVIC

Je sais plus que tu n'imagines.

MARIETTE

Est-ce possible?

LUDOVIC

En voilà une affaire, que ton mari ait une maîtresse!

MARIETTE

Mon pauvre ami!

LUDOVIC

Il n'en met pas la mode au marché.

MARIETTE

Brisons-là.

LUDOVIC

Pourquoi?

MARIETTE

Le peu que tu viens d'avancer m'apprend que tu ne sais rien. Si tu savais quelque chose, tu ne commencerais pas par là, par lui. Ainsi, tu as cru que Séraphini existe, ainsi tu crois qu'il a existé jamais pour moi? Il s'agit bien de lui.

LUDOVIC

En effet, qui existe pour toi, je crois le savoir.

MARIETTE

Qui est-ce?

LUDOVIC

Il me semble qu'il vient de nous quitter et que nous attendons son retour et si je me trouve en face de toi en ce moment, c'est à cause de lui, ce n'est que parce que cette nuit mère m'a tout appris.

MARIETTE

Mère, cette nuit?

LUDOVIC

Oui, les lettres mêmes que vous échangez depuis quelque temps, Bénigne et toi, sont (ton mari lui en a remis la garde), entre ses mains et je crains qu'elle ne les montre à père.

MARIETTE

Mais c'est une infamie. Non pas que père les voie. Peu importe. Mais que mère les ait lues. Il n'y a qu'à son égard que je conserve, que j'aie eu un amour-propre toujours. Il n'y a qu'à elle que j'aurais voulu cacher ce qui me regarde seule. Toi au moins, mon petit frère, tu ne doutes pas de moi, j'espère?

LUDOVIC, *lui prenant les mains.*

Je serai certes le dernier à le faire, mais ton imprudence m'oblige à crier : gare ! casse-cou !

MARIETTE

Fais-moi confiance. Tu comprendrais tout, si tu connaissais l'essentiel que je suis seule à ne pas ignorer.

LUDOVIC

Et Bénigne avec toi sans doute?

MARIETTE

Lui seul, et c'est même à cause du secret que j'ai déposé en lui que nous nous voyons, lui et moi.

LUDOVIC

Souviens-toi, ma petite sœur, des propos que nous échangions, un peu avant ton mariage. Je crois même que nous n'avons jamais eu ensemble une autre conversation grave. Ah! que ne m'as-tu écouté alors? Nous n'en serions pas venus au désordre qui s'installe peu à peu dans ton âme et dans ton ménage, désordre qui n'est que le fruit de ta nonchalance. Il fallait refuser Séraphini, puisque tu aimais Bénigne et que Bénigne t'aime.

MARIETTE

Bénigne, Bénigne, toujours Bénigne. Est-ce qu'il m'aime? Est-ce que je l'aime? Il s'agit bien de cela. Il s'agit bien de Bénigne. Pour moi, Bénigne n'existe pas plus que Séraphini. Si j'ai épousé le second, ce n'est sans doute que par gageure ou par curiosité. Savais-je ce qui me poussait, à quoi j'obéissais? Je me suis mariée un peu comme certaines gens exposent leur vie, leur santé, leur

honneur, même leur éternité, pour étudier un phénomène qui les intéresse, plus qu'eux-mêmes, plus que leur bonheur, pour voir, pour voir jusqu'où les choses peuvent aller, à quel point d'horreur elles atteindront. Les choses, quelqu'un.

LUDOVIC

Mariette, quelle étrange petite bonne femme tu fais !

MARIETTE

Étrange ! Pas tant que cela. Ce n'est pas du tout moi qui suis étrange, mais les circonstances plutôt où le sort m'a placée. Et sans doute au sort j'ai tendu une sorte de piège, en ne me refusant pas, comme j'aurais pu le faire, à ses prises. Étrange? Parce que tu ne connais pas « l'essentiel » qui seul encore une fois nous a rapprochés, Bénigne et moi.

LUDOVIC

Il ne tient qu'à toi de m'en révéler la teneur et pour en porter le poids, nous serons trois. Mieux vaut que deux. Tu me vois prêt à subir le choc. Si je puis de ta part tout admettre, dès le moment que je n'ignorerai plus je ne sais quoi, je t'en supplie, ne me laisse pas plus longtemps dans l'angoisse, où me voici exposé à méconnaître la seule petite sœur que j'aie, que tu es, que j'aime de plus en plus, beaucoup plus que je ne supposais moi-même.

MARIETTE

Je te confesserai donc une chose, une seule (et il y a de l'extraordinaire dans ce que je vais dire, mais tu m'y pousses d'une façon si touchante) c'est qu'il y a un être, qu'il n'y a qu'un être au monde qui m'intéresse, qui n'est pas Séraphini, qui n'est pas Bénigne, à qui tout ce que j'ai fait, bien et mal, tout ce que j'éprouve, souffrance et joie, se rapporte. Oui, si j'ai épousé Séraphini, si je me suis liée avec Bénigne Tudor, ce n'est que parce qu'il existe une « troisième personne », que j'aimerais mieux mourir que de nommer devant toi.

LUDOVIC

Jusqu'ici, ma petite Mariette, je t'avais jugée sans personnalité. Aujourd'hui quelle stupeur pour moi de découvrir en toi un personnage qui passe l'imagination ! C'est ainsi que la vraie grandeur s'accompagne de modesties qui font qu'elle échappe. Mais dis-moi, dis-moi quel rôle tu joues dans ce drame dont j'ignorerais l'essentiel? Ce que j'en sais suffit cependant pour que tu te relèves merveilleuse dans mon estime, mais je vais partir plus bouleversé que je n'étais venu. Je te croyais seulement égarée. Je te tiens maintenant pour perdue. Toi, silencieuse jadis, la discrétion même, tu t'exaltes, tu parles sans arrêt, d'abondance, à perte de vue, comme les folles, débitant des rébus qui n'ont sans doute qu'un rapport lointain avec la réalité. Avant ce quart d'heure que je viens de passer avec toi, je n'avais jamais eu l'occasion d'être le témoin d'une passion aussi violente, acharnée, à la fois lucide et obscure, inexplicable. Je m'attends désormais à tout, au pire. Je n'attends plus désormais de la vie que des catastrophes.

MARIETTE

Attends-toi à des catastrophes plutôt qu'au moindre éclaircissement de ma part. En effet, si je parlais, tu serais aussitôt, je ne

dis pas changé en pierre comme à la vue du visage de Méduse ; en un garçon si malheureux que je ne saurais plus penser à toi sans remords.

(Une domestique frappe et introduit Bénigne.)

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Chez les Lanugènère. Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONORA, CYMODOCÉE ET GERMAINE DE BELOEIL

CYMODOCÉE, *s'asseyant.*

Depuis vos dernières confidences, ma chère Nora, Germaine et moi, nous ne vivons plus. Inquiètes, nous avons profité de cet après-midi de dimanche pour vous faire une petite visite.

LÉONORA

Bienvenue à vous, mes Anges. Vous me dispensez d'écrire, ce que j'allais faire à l'instant.

GERMAINE

Que se passe-t-il?

LÉONORA

Tout bien pesé, Séraphini et moi, nous avons décidé de donner à l'événement regrettable que vous savez une solution pacifique. Mariette et son mari ont passé un mois et demi en Suisse, à Territet. Ils sont de retour depuis vendredi. Quand vous avez sonné, je me suis dit : les voici. Ils ne vont pas tarder à paraître. Nini que j'ai aperçu hier m'a promis de faire un saut jusqu'ici avec « elle » après le déjeuner.

Dieu sait si leur absence m'a été pénible. Après ce qui s'était passé, j'imaginais le vis-à-vis forcé de ces deux êtres dans une chambre d'hôtel, entre deux visites aux glaciers. Pour Mariette je me disais : Tant mieux ! elle expie. Mais pour Nini quelle injustice et séparé de moi ! Parfois dans mon cauchemar je les voyais s'entre-déchirer ; elle le tuait, se tuait, dès que je fermais les yeux, à préférer ne pas dormir. La pensée cependant que Mariette était privée de la vue de ce Bénigne m'encourageait à supporter leur éloignement. Je pensais : la souffrance est bonne ménagère. A cette école Mariette va réfléchir. Nos habitudes changées, les humeurs et les sentiments modifient leur cours. Nini d'ailleurs m'écrivait tous les jours. Au courant des propos qu'ils tenaient, des moindres gestes de l'un et de l'autre, je pouvais suivre de loin presque sans interruption la courbe de leurs fièvres différentes.

Lanugènère se doute bien de quelque chose, sans cesse il me pose des questions et à Ludovic sur le ménage de sa fille. Jusqu'à maintenant nous avons préféré tout lui cacher.

(On sonne. Entrent Mariette et Séraphini.)

SCÈNE II

Cymodocée et Germaine se lèvent pour partir. Échange de salutations. Elles sortent, accompagnées de Léonora.

MARIETTE, SÉRAPHINI

MARIETTE

Alors, ce sera comme cela toute la vie. Je ne pourrai plus ni chez moi ni dehors me trouver une seconde libre, seule, sans vous?

SÉRAPHINI

Jamais.

(Les mains dans les poches de son veston, il arpente la pièce nerveusement, sans regarder sa femme.)

MARIETTE

Et tes affaires, tu ne songes pas à les reprendre?

SÉRAPHINI

Il n'en est pas question.

MARIETTE

Ton métier de geôlier te suffit, mais à ce régime, qui nous fera vivre?

SÉRAPHINI

Ta mère.

SCÈNE III

Léonora rentre et pour lui montrer les modèles de sa nouvelle collection, elle entraîne Mariette dans la pièce voisine.

LANUGÈNÈRE, SÉRAPHINI

LANUGÈNÈRE, *entrant, s'approche de son gendre et lui murmure à l'oreille.*

Par chance, nous sommes seuls. Voilà bien longtemps que je souhaite d'avoir un entretien avec vous. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose que j'ignore et qui me tourmente dans votre ménage. J'ai bien posé des questions autour de moi ; Ludovic, sa mère évitent de me répondre.

SÉRAPHINI

Oh ! ce n'est rien. Mariette n'est pas l'être facile que l'on croit.

LANUGÈNÈRE

Sur elle je portais le jugement contraire et tout d'un coup, en effet, je la vois rétive, qui se cambre, se crispe.

SÉRAPHINI

On a ses nerfs. Les femmes sont sujettes à des troubles que nous ignorons. C'est physiologique. Laissons faire le temps.

LANUGÈNÈRE, *alors, passant un bras autour des épaules de son gendre, l'entraîne familièrement à l'écart.*

Voyons, Nini, d'homme à homme, de vous à moi, pourquoi ne pas me confier, vous pouvez bien me dire ce qui vous sépare depuis quelque temps, Mariette et vous.

SÉRAPHINI, *se dégageant avec mauvaise humeur:*

Son amant. Êtes-vous satisfait?

(Lanugènère porte une main à ses yeux, comme en proie à un éblouissement.)

(Léonora et Mariette reparaissent.)

SCÈNE IV

LES MEMES. LÉONORA, MARIETTE

SÉRAPHINI, *regarde sa montre.*

Trois heures moins le quart. Il est temps de partir. Nous allons à la Michodière en matinée.

(Ils prennent congé, sortent.)

SCÈNE V

LÉONORA, LANUGÈNÈRE

LANUGÈNÈRE

Inutile de continuer vos cachotteries, Nini me l'a dit. Mais qui est-ce?

LÉONORA

Ah ! Il te l'a dit. Un camarade de Ludovic, un certain Bénigne Tudor.

LANUGÈNÈRE

Et que va faire Nini?

LÉONORA

Si elle ne lâche pas prise, divorcer.

LANUGÈNÈRE

Pour divorcer, il faut des preuves.

LÉONORA

Leur correspondance est entre les mains de Nini.

(Ludovic entre à ce moment. Échange de baisers.)

LÉONORA *demande à Ludovic où il a déjeuné. Il répond.*

Au *Chapon fin* avec un ami. *(Elle fait quelques rangements et disparaît.)*

SCÈNE VI

LUDOVIC, LANUGÈNÈRE

LANUGÈNÈRE

Qui est-ce, Bénigne Tudor?

LUDOVIC

Ah ! pauvre père, toi aussi, te voici au fait, mais je te le demande, qui peut connaître la vérité, quand il s'agit de sentiments? Pour moi, plus je réfléchis sur ce drame et plus j'ai la conviction que tout

le monde se trompe sur le cas de Mariette, sur sa part de responsabilité, dans les inquiétudes qu'elle nous donne. Je veux dire sur la nature des rapports qu'elle entretient avec ce garçon. D'ailleurs, ils ne se voient plus.

Une seule chose ne fait plus le moindre doute à mes yeux, et il a fallu les événements troubles de ces derniers mois pour me le révéler, c'est que Mariette n'est pas du tout la petite fille insignifiante que nous croyions. Mère l'a mariée plutôt qu'elle ne s'est mariée. Il y a du bizarre là-dessous, quelque chose que je ne m'explique pas encore et qui expliquerait tout. Je ne désespère pas de le découvrir. Pour m'éclairer, j'ai interrogé Mariette, Bénigne, tour à tour et ils m'ont tenu des propos à peu près les mêmes, non certes incohérents, mystérieux plutôt, qui m'ont certes remué de fond en comble, intrigué davantage encore. Elle, moins précise que lui, fait allusion à ce qu'elle nomme « l'essentiel » que tout le monde ignore, eux exceptés, quand il s'agit de son mariage et « l'essentiel » elle prétend ne pouvoir le confier à personne, à moi moins qu'à un autre.

Bénigne, lui, m'a laissé entendre que « l'essentiel » c'est quelqu'un, qu'il y a quelqu'un dans la vie de Séraphini. Ce quelqu'un, Mariette l'appelle parfois dans son langage un peu chimérique « la troisième personne ». Est-ce une maîtresse? Ce qui est certain, il y a une inconnue dans la partie qui se joue et je suis persuadé que si nous arrivions à identifier cette inconnue, l'énigme serait plus qu'à moitié résolue, la face des événements changerait.

Apparemment Mariette est coupable. En réalité ses relations avec Bénigne ne seraient que la conséquence d'une partie autrement grave qui se joue entre Séraphini et X... Un moment j'en suis venu à me demander si mon beau-frère n'était pas pédéraste. Ma conviction, maintenant, c'est que Mariette est la victime, que Séraphini et X... portent la responsabilité de tout. Pour démasquer X..., je suis prêt à tout. Pour faire la lumière sur X... à partir de ce jour je ne reculerai devant rien.

LANUGÈNERE

A nous deux, mon petit. Je jure de m'y employer avec toi.

RIDEAU

MARCEL JOUHANDEAU.

(à suivre) (1).

(1) Dans la prochaine livraison de *La Table Ronde*, nous publierons la fin de *Léonora ou les dangers de la Vertu* et un dialogue de Marcel Jouhandeau avec Henri Rode.

HUYSMANS
ET LE « HUYSMANISME »

LORSQUE le romancier Joris-Karl Huysmans, président de l'Académie Goncourt, mourut le 12 mai 1907, peu de gens devinaient sans doute que la gloire de cet écrivain n'en était qu'à son aurore. Il est peut-être encore des profanes pour ignorer l'éclat qu'elle a pris en moins d'un demi-siècle, et des professeurs pour lui régler son compte au titre d'un représentant mineur de la génération naturaliste dont Zola et Maupassant restent officiellement les coryphées. Or, par suite de circonstances qui ne doivent rien au temporel, la figure et l'œuvre de Huysmans n'ont cessé de croître sinon en grandeur, du moins en intérêt. On ne peut séparer l'une de l'autre ; c'est le personnage de l'auteur qui obsède ses lecteurs fidèles et c'est un peu à cause de l'homme défunt que les livres survivent.

Ne voyons là aucun préjudice à J.-K. H. (ainsi le nomment les adeptes ou bien J.-K. ce qui est plus intime encore). Il a si bien mêlé sa vie propre à ses écrits qu'il est au fond le seul héros de ses romans, secondé par quelques comparses pittoresques. Or aujourd'hui on raffole des œuvres qui offrent une confession, voire une autobiographie ; en sorte qu'un auteur, pour devenir immortel, doit placer sa prose en viager. Peut-être est-ce là un fruit de la frivolité moderne. Peut-être une preuve, plus noble de notre individualisme qui ne fait estimer que des cas particuliers, au détriment du commun, du typique, du général. Il est bon pour un homme de lettres d'avoir mené une vie un peu dramatique ou excentrique, d'avoir connu de belles amours ou de grandes aventures, tout au moins, comme feu Marcel Proust, d'offrir un mystère scandaleux et de laisser de nombreux contemporains bien vivants, bien en place, chez qui l'orgueil de vous avoir connu désarme la jalousie...

Justement Huysmans ne remplit aucune de ces conditions. Il disparut juste avant la soixantaine. Il fut rond-de-cuir pendant trente années. On lui connut une seule liaison, banale. Né non loin de la place Saint-Michel, où l'on vient le 20 juin d'apposer une plaque (l'autre est rue Saint-Placide, sur sa maison mortuaire), il vécut presque toujours à 500 mètres de la Seine et mourut près du Cherche-Midi. Des voyages en Hollande, en Allemagne, un séjour à Ligugé, la fréquentation de quelques bohèmes curieux, l'amitié de quelques artistes, enfin et surtout une conversion mémorable, voilà tout ce que son existence pourrait prêter à l'imagerie d'Épinal. Il faut donc bien que son œuvre recèle des vertus puissantes et singulières, et que sa personne même, dont elle n'est qu'un reflet, dégage une espèce d'*aura*.

Car, il existe des « huysmansiens » comme des balzaciens et des stendhaliens. Une Société Huysmans comme il y eut un *Stendhal-*

club. Des curieux passionnés et des chercheurs opiniâtres qui ont amassé sur leur cher J.-K. tant de documents que certains connaissent la vie du héros avec bien plus de détails qu'il n'en possédait certes lui-même à la veille de sa mort. De même que M. Marcel Bouteron est le pape des balzaciens, M. Henri Martineau le prince des stendhaliens, M. Jean Bonnerot le caïd des spécialistes de l' « oncle Beuve », M. Pierre Lambert peut être dit l'empereur du huysmansisme. Disons que le Bulletin de la Société J.-K. H. en est à sa vingt-septième année, et qu'il est paru au moins 120 volumes concernant le romancier d'*En route*. La fiche bibliographique de M. Hector Talvart, parue l'an dernier vous en donnerait la liste, mais elle n'est déjà plus à jour. *En route* va reparaître en édition nationale avec la préface d'un prix Nobel. Des thèses de doctorat, en France et à l'étranger, ne cessent d'être soutenues sur les divers aspects de l'œuvre ou de l'homme. Deux livres anglais viennent d'être consacrés à l'une et à l'autre. La thèse générale, qui fut jadis préparée par M. Daniel-Rops, n'a jamais été achevée ; la brillante carrière littéraire du postulant n'en est pas la seule cause, mais aussi la pléthore croissante des informations qu'on recueille sur J.-K., la discrétion qu'on est encore obligé de garder touchant beaucoup de points, enfin la complexité extrême des questions qui se posent.

Lorsque vivait Lucien Descaves, l'exécuteur testamentaire, une garde féroce était montée par ce dragon devant le jardin des Hespérides ; en sorte que la divulgation de tous les secrets prenait un caractère initiatique. Aujourd'hui il subsiste encore bien des servitudes. Les livres que nous recensons ci-après les ébranlent quelque peu. Pour marquer l'attention qui se porte sur ce secteur de l'histoire littéraire (disons aussi : de l'histoire religieuse) rappelons que les lettres de Huysmans qui passent en vente à l'Hôtel Drouot atteignent des prix considérables, que les éditions rares, ou raréfiées, de ses livres valent de petites fortunes. Et spécifions, enfin que la Société J.-K. H. où brillèrent Paul Bourget et Paul Valéry, Edmond Jaloux et les Tharaud, présidée aujourd'hui par Me Maurice Garçon, offre l'échantillonnage le plus imprévu de personnalités hétéroclites : des professeurs australiens, des religieuses américaines, de nombreux Belges, Italiens, Suisses et Britanniques ; une ancienne étoile de l'Opéra et un Révérendissisme Père Abbé ; M. Louis Massignon islamisant, auprès de francs-maçons notables sans parler de M. Robert Schuman ni même, je crois bien du président Salazar, d'André Breton et de Mac Orlan !... Décidément il convient d'expliquer comment et pourquoi l'auteur d'*A vau l'eau* et de *Sainte Lydwine*, des *Sœurs Vatard* et d'*A rebours* peut se vanter d'avoir émoussé l'aiguillon de la mort.

Généralement tout écrivain défunt accomplit un stage obligé au purgatoire, c'est-à-dire dans l'indifférence ou l'oubli. Tout au moins cette disgrâce arrive à ceux qui ont vécu assez vieux pour se trouver en retard sur la génération qui doit leur succéder. Ils se posent rarement en précurseurs, surtout quand on est prêt à les révérer comme classiques. Or Huysmans, ce réactionnaire,

à plusieurs égards figurait dans une espèce d'avant-garde... Précisons les atouts que bien innocemment, il avait mis dans son jeu.

D'abord une disposition sincère, naïve, à ce qu'il faut bien nommer le modernisme littéraire. Une médiocre culture d'humaniste, un tempérament de barbare, d'iconoclaste. Les diatribes cocasses qu'on trouve contre les anciens, les Grecs, les Latins, le Grand Siècle, dans *A rebours*, voire dans *En ménage*, sont assez révélatrices à ce sujet. On se souvient sans doute des invectives que Charles Maurras, Provençal militant, a lancées à ce Batave, à ce Sarmate qui avait exactement pris en esthétique le contre-pied d'*Anthinéa*. Il n'importe pas ici d'arbitrer le débat, mais de remarquer que les générations nouvelles ont perdu presque tout contact avec le classicisme : soit par ignorance pure, soit par sotte prévention, soit enfin qu'une ère soit vraiment révolue dans l'histoire des esprits, la littérature française semble aux mains de ceux que nos grands-pères eussent trouvés des illettrés. Vers 1875, le bachelier Huysmans, qui provenait pourtant de la Faculté de Droit, n'avait déjà guère plus de soucis que nos « primaires » en 1955 de la tradition scolaire ni du génie méditerranéen. On peut le lui reprocher ou lui en faire louange ; en tout cas c'est une chance pour lui.

Il acceptait très volontiers de se produire à l'époque de la décadence, dans cette « dernière poussée d'une littérature finissante » après quoi *il n'y aura rien, plus rien*. La prophétie n'est pas de lui, mais de Jules Lemaître, il y a soixante-dix ans. On conviendra qu'elle était un peu trop pessimiste. Dans le domaine des arts plastiques, bien des « pompiers » du temps en faisaient d'analogues ; et il faut le rappeler parce que J.-K. H. a joué un rôle très important dans la critique d'art. Il aida beaucoup à déboulonner les académiques, non pas encore dans l'esprit des marchands, mais dans l'estime des gens de lettres. Songez que Degas, Manet, Picasso, Renoir, Cézanne, Gauguin lui doivent une partie de leur succès, et que les pages sarcastiques de *Certains* ou de l'*Art moderne* comptent parmi les plus notables pour l'évolution du goût en France. Ne nous étonnons donc pas si J.-K. H., qui découvrit avant presque tout le monde Verlaine, Mallarmé, et qui avait même lu et vaguement imité Lautréamont ! peut sembler aujourd'hui un avant-coureur ! Ce mérite explique sans doute que les surréalistes eux-mêmes l'aient redécouvert, lui, à son tour. Sans une prévention favorable, des ignorants n'eussent sûrement point pensé à lire un auteur des années 90.

Mais justement on trouve dans J.-K. une bonne part du surréalisme, au moins de la littérature onirique, des notations du subconscient dont à présent on fait grand bruit. La moitié de ses romans pourrait être convertie sans difficulté en un monologue intérieur. Ils en ont déjà le ton, la hardiesse, la minutie. Ils étudient sans honte la part subliminale de l'être, oui, la zone ténébreuse où grouillent des larves et des monstres que la psychologie normale se garde de ramener au jour. On a souvent admiré les relations de rêves, de cauchemars, que contiennent *A rebours*, les *Croquis parisiens* et *En rade*. C'est déjà ce qu'on fait de mieux

dans le genre. Le freudisme y trouve de nourrissantes pâtures. Mais dans *En route*, dans *Sainte Lydwine*, même dans l'*Oblat*, on trouverait des pages analogues. Celles qui jadis scandalisèrent les bonnes âmes sont celles qui enchantent aujourd'hui les délicats. Le Dr H. M. Gallot vient de publier une *Explication de J. K. Huysmans* (1) selon la doctrine freudienne. On y voit un orphelin trop tôt sevré de la tendresse maternelle, comme Baudelaire, un célibataire « rechigné » qui n'osait s'avouer son appétit de tendresse et son regret d'un foyer stable, enfin un névropathe contraint de chercher un refuge, quelque part hors du monde. De curieux détails sur la liaison de J. K. H... avec Anna Meunier, cette charmante cousette qui mourut à Sainte-Anne, éclaireront *En ménage* et *En rade*. Enfin M. Gallot retrace les pures amours d'automne de Huysmans avec une jeune fille pieuse qui aurait pu l'exorciser de ses complexes. Trop tard : il se contenta d'être son père spirituel et de la diriger vers le cloître...

En tous cas les tentatives psychanalytiques que représentent tant de passages chez J.-K. procèdent d'une vocation que celui-ci avait, presque au même degré que Joubert, que Stendhal, que Marcel Proust, pour l'introspection et pour la confession. Certes, pour une confession très clandestine, comme celle que fit aux roseaux le barbier du roi Midas, mais personne ne s'y trompe... Presque toute l'œuvre de J.-K. H. même depuis *Marthe, histoire d'une fille* (qui n'est qu'une assez grossière imagerie naturaliste et rien moins qu'un bon roman) offre une confession de l'auteur, une autobiographie voilée. Derrière Durtal, des Esseintes, André Jayant, Jacques Marles, derrière le pauvre M. Folantin lui-même, se raconte un futur sous-chef de bureau honoraire du ministère de l'Intérieur, qui hantait les cafés, les restaurants (et pire encore) de la rive gauche, qui, à force de tristesse selon le monde, connut la tristesse selon Dieu (ce sont des formules de saint Paul), hanta des lucifériens, puis des trappistes, épouvanta bien des dévots, convertit bien des mécréants et mourut comme un saint, presque enchanté de voir que ses douleurs corroboraient la conception « doloriste » qu'il avait toujours prise de cet horrible monde.

Il faut noter enfin que le train actuel de la planète n'est pas sans ramener beaucoup de gens à la *Weltanschauung* de J.-K. H. L'optimisme des naturalistes, tel qu'on le vit culminer dans Zola et des dernières œuvres, n'a plus beaucoup d'adeptes, ou moins en littérature. Même chez les savants, comme il appert des écrits de M. Jean Rostand, il semble avoir reçu du plomb dans l'aile. La morale laïque de *Fécondité, Travail, Vérité* n'inspire en tout cas plus aucun écrivain, surtout depuis que M. Romain Rolland est mort. La philosophie au fond lugubre et désespérée, des existentialistes, n'est elle-même qu'un effort pour se consoler du nihilisme où l'homme a été conduit par le culte de sa propre intelligence. Les auteurs chrétiens, ou qui se croient tels, de notre époque, sont en revanche assez voisins de J.-K. H. en ceci qu'ils nourrissent de l'existence une notion tragique. Bien entendu, J.-K. H. refu-

(1) Agence parisienne de Distribution.

serait de reconnaître comme issus de lui Claudel et Bernanos. Il se brouilla même avec Léon Bloy, par l'ingratitude de ce dernier. On voit des aveux imprévus dans ses *Lettres à Mlle Cécile Bruyère, abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes* (1), qu'a publiées récemment M. René Rancœur (1). Il se trouvait que ses ennemis étaient les bien-pensants timorés qu'ahurissaient ses œuvres, et que ses alliés étaient les « libéraux » dont il avait horreur. « Après avoir énergiquement soutenu *En route*, (ils) ont fini par me décider à force d'instances, à écrire au *Correspondant* où je ne tenais nullement à entrer. Je me trouve classé dans un camp dont je ne partage nullement les tendances et opposé à un autre pour lequel j'aurais des sympathies. » Qu'eût-il pensé des démochrétiens !... C'était en 1897, un peu avant de publier *la Cathédrale*. Il reste quarante-deux pièces de cette correspondance du romancier avec l'abbesse ; il avait lu d'elle dans sa première retraite à la Trappe d'Igny, un traité de *l'Oraison* qui d'ailleurs était réservé aux prêtres et aux moines. Il noua avec cette religieuse une noble et respectueuse amitié, qui se prolongea après que le couvent de Solesmes, dépossédé par la République, se fut installé dans l'île de Wight. C'est à elle qu'il confiait ses hésitations sur le parvis de l'Église, ou plutôt sur le seuil des monastères. Car il songeait à se faire moine ; il priait en vain le ciel d'affermir sa vocation. *J'ai beaucoup prié, je vous assure, pour avoir une réponse. Et elle ne vint pas.* Mlle Bruyère d'ailleurs le dissuadait de se croire si vite capable de rompre avec le siècle : « *Débuter dans la vie religieuse nécessite une telle mort du jugement propre et de la sensibilité...* » C'est pourquoi il se contenta de l'oblature et garda au demeurant l'esprit et le style féroces dont il a fait preuve jusqu'à son lit de mort.

Il conte à l'abbesse des épisodes amusants de sa vie d'homme de lettres : une « satanique comtesse espagnole », (que l'on a identifiée), le poursuivait d'assiduités peu équivoques, et s'en allait même à Bruges demander l'assistance de « *l'affreux prêtre démoniaque que j'ai peint dans* Là-Bas *sous le nom du chanoine Docre... Elle parvint à se glisser entre deux déménageurs chez moi. Il y a eu encore une scène à subir. Mais finalement je l'ai mise dehors.* » Elle voulait le relancer jusque dans sa retraite à Ligugé. Quelques années plus tard, à Lourdes, J.-K. H. rencontra une jeune carmélite : c'était la fille de cette terrible « Dona Sol ». Dieu avait triomphé de Satan. Huysmans avait en revanche trouvé une protectrice auprès des princes de l'Église : une prieure du carmel d'Alger, la princesse Bibesco (cousine de l'écrivain bien connu), la même qui négocia astucieusement avec le petit père Combes, au moment des persécutions. Cette princesse Bibesco rentra plus tard dans la vie laïque, elle n'a pas laissé le souvenir d'une grande sainte, mais J.-K. H. lui trouvait *une âme exquise et très avancée dans les voies de Dieu.* A cette époque-là (1900) il essayait, pour écrire *Sainte Lydwine* de se *démêler dans le mastic des bollandistes* et de préparer *De tout* : *une sorte d'assiette assortie comme on dit dans la charcuterie* où il espérait qu'il y aurait pour tous les goûts,

(1) Éditions du Cèdre.

voire pour le palais des cloîtres. Aussitôt après, il alla respirer l'atmosphère des Pays-Bas, toujours pour mieux situer son héroïne, prit des notes impayables sur les musées, les caboulots, le quartier juif, les entrepôts de genièvre. En passant, il alla encore à Bruges tenter de voir le chanoine Docre, et subit avec ses compagnons de voyage, dans la fameuse chapelle du Saint-Sang une hallucination auditive : ils entendirent une messe que personne ne célébrait... On trouvera ces détails étranges, curieux dans *le Mysticisme de J.-K. Huysmans* de M. Pierre Cogny (1).

Ils ne sont pas aussi futiles que les sceptiques pourraient le croire. Car il s'agit au fond de savoir quelle expérience réelle l'auteur de *Là-Bas* avait pu prendre de certains bas-fonds religieux, et spécialement du satanisme. Parce que Remy de Gourmont et quelques autres ont assuré qu'il avait été mystifié sur certains points et qu'il avait controuvé tout le reste, on raconte souvent que le fameux roman ne repose sur rien d'authentique. Me Maurice Garçon, malgré son haut grade dans l'obédience huysmansienne, s'en dit persuadé. Mais la vérité est plus complexe. Il est certain que J.-K. H. avait des raisons de représenter le brave chanoine Van Haecke, de Bruges, comme l'effroyable Docre de son roman. Un livre paru en Belgique de M. Herman Bossier (2), dont le titre est hélas ! bien neutre, contient à ce sujet des indications inquiétantes. Le baron Firmin van den Bosch, un très haut magistrat belge, affirme que J.-K. H. fourvoyé dans une messe noire, à Paris, y vit Van Haecke non comme officiant, mais comme assistant, et envoya sur ces faits, par son entremise, un mémoire à l'autorité ecclésiastique ; celle-ci enquêta peut-être, mais ne répondit jamais... Une telle réticence fut peut-être due à la peur du scandale. Elle avait en revanche le tort de ne pas disculper l'accusé. Van Haecke était-il un extravagant, un plaisantin dont ses amis brugeois ont gardé l'innocent souvenir? Était-il un pervers? Menait-il une vie double? Il faisait sûrement des voyages secrets à Paris. Était-il complice des maudits, ou un espion envoyé chez eux? L'Église a préféré à juste titre, laisser dormir et vieillir cette ténébreuse affaire. Seule l'érudition littéraire désire encore l'élucider. Et tout de même il serait fréquent que les voies qui amenèrent un écrivain à la fois à la dévotion, eussent fait un détour si singulier ; non pas dans l'imaginaire, mais dans la vie.

Car l'exemple de J.-K. H. n'a pas fini de hanter nos contemporains, cinquante ans après sa mort. Il est probablement un des auteurs laïques qui ont opéré le plus de conversions. Les témoignages privés là-dessus sont innombrables. On en glanera plusieurs dans le Bulletin de la Société J.-K. H. et quelques-uns dans le nouveau livre de M. Pierre Cogny ; *Huysmans à la recherche de l'Unité* (3). Ces conversions sont tantôt le fruit d'*En Route*, tantôt celui de l'évolution générale que subit l'auteur. On admettra aisément qu'elles ne procèdent pas d'une prédication intellectuelle.

(1) Lille Facultés catholiques. (Mélanges de Science religieuse 1952.)
(2) M. Bossier, *Un personnage de roman*, « Les Écrits », Bruxelles. Paris.
(3) Librairie Nizey.

J.-K. H. n'avait rien d'un penseur. Il avait même peu de vraie culture. Mais son âme était d'une substance rare, les sentiments et les passions y prenant une couleur très vive, et la cohérence, y était remarquable. Rien n'est plus aisé que de démontrer l'unité. Quant à l'expliquer, mieux qu'on n'avait jamais fait, M. Cogny y parvient à l'aide de documents inédits, spécialement de la correspondance de son héros avec des amis G. Boucher, Landry, Berthet, et de carnets intimes dont plus tard la publication sera sensationnelle...

Ces textes prouvent surabondamment que J.-K. H. même à titre d'homme privé, avait une profonde vie intérieure, le désir constant de voir clair en lui, d'expliciter l'implicite. La gaillardise, la truculence de ses notes ne doivent pas nous abuser à ce sujet. Au contraire elles rendent ce document aussi pittoresque que le *Journal* de Jules Renard. *Vous pouvez placer dans d'odorants cabinets la littérature du sieur Gide*, écrivit-il en 1899. Ou bien : *Le céleste ébéniste ne fait plus que des meubles qui se décollent dès qu'on y touche.* Ou encore : *Le purgatoire des convertis est de vivre parmi les catholiques* (1901) M. Cogny cite bien d'autres fragments dont le ton est incroyablement libre, et pourtant édifiant par la sainte brutalité que la conscience exerce sur elle-même. *Je suis un vieux cochon de votre espèce*, etc... Décidément l'abbé Bremond a eu raison de dire de J.-K. H. : *Croyant, n'est pas assez dire : un prédestiné... Pour douter de lui, il fallut être ou niais ou vil. La probité, la sûreté même, et très profondément bon.*

On sera surpris toutefois d'apprendre par les documents de M. Cogny, quelles étapes singulières furent celles de J.-K. H. dans son voyage spirituel. Il avoue çà et là des rechutes dans le péché, et dans les formes les plus triviales du péché, car la Vénus terrestre, et même la Vénus quadrivie avait sur lui bien du pouvoir. Pis : il ne rompit nullement, après son retour de la Trappe avec l'ex-abbé Boullan, cet extravagant disciple de Vintras qui avait fondé à Lyon une secte mystico-érotique des plus suspectes, et qui lui légua plus tard sa gouvernante, Mme Thibaut, la « mère Bavoil » de *la Cathédrale* et de *l'Oblat*. C'est avec Boullan qu'il visita en 93, la Salette où il devait fortifier sa foi. Il considérait ce défroqué, cet hérésiarque, comme un mystique prodigieux ; et le plus fort est que l'entremise de ce fou, de ce déchu lui servit très réellement à parvenir au havre de l'orthodoxie. Sur Boullan, il faudrait pouvoir consulter les documents que M. Louis Massignon a eus entre les mains : la Confession qui aujourd'hui repose dans les Archives vaticanes ; une partie en a été publiée dans le numéro *Satan* des Études carmélitaines (1948). Tout ce qu'on peut dire, c'est que J.-K. M. fut initié là encore au surnaturel par la voie du sacrilège. M. Massignon (soit dit par parenthèse) tient que le Van Haecke de Bruges fut vraiment conforme au type fictif du chanoine Docre ; c'était même un allié de Stanislas de Guaïta, l'ami de Barrès. Il affirme aussi que Huysmans ne démordit jamais, jusqu'à sa mort, de son opinion sur Boullan, qu'il n'admirait plus du tout, mais qu'il révérait encore, et sur Van Haecke qu'il exécrait, semble-t-il, à bon escient. Comment expliquer alors

que ce dernier prêtre et le romancier n'aient jamais entretenu que des rapports courtois? Huysmans envoya des livres à Docre et « Docre » se garda de vitupérer Huysmans. Il subsiste décidément dans cette histoire des arcanes insondables.

A l'égard des lettres, la vieille querelle avec Guaïta explique que J.-K. H. parle de Barrès ou du barrésisme comme de « quelque chose qui (lui) est simplement odieux ». Il avait eu aussi horreur du boulangisme, du nationalisme, tout en flairant dans l'affaire Dreyfus une intrigue démoniaque contre la chrétienté. Il parle peu de politique dans ses lettres ni dans ses notes intimes. On sait seulement qu'il nourrissait pour la République athée et pour la démocratie, reine des temps modernes, les sentiments les moins tendres. Que fût-il devenu par la suite, s'il eût vécu encore un quart de siècle? N'essayons pas de mobiliser les morts dans un parti ou dans l'autre. Tout au moins peut-on parier que la guerre et ses suites, la décadence de l'Europe et les péripéties du drame qui se joue encore lui eussent semblé des signes apocalyptiques, une annonce de la fin des temps.

Je suis si las, si vraiment dégoûté de ma vie qu'il est impossible que (Dieu) n'en ait pas pitié, écrivit-il à l'abbé Mugnier juste avant sa conversion officielle. Les épreuves qu'il subit ensuite sont évoquées de façon saisissante par les citations que fait M. Cogny (pp. 170 et sq.) Il y a là une contre-épreuve d'*En route*, qui offre un document exceptionnel de sincérité dans l'inquiétude, l'angoisse, la contrition, la syndérèse, comme disaient les vieux moralistes. J.-K. H. fut un hypersensible, un écorché vif, dont on aurait mauvais gré à trouver les malheurs médiocres et les emballements un peu ridicules dans la fureur ou le désespoir. A bien des égards son aventure ressemble à celle de Baudelaire, pour qui il avait tant d'amitié, et même à celle de Pascal. Il eût avoué lui-même que chaque siècle a les martyrs qu'il mérite ; les tragédies de l'âme religieuse, en notre siècle, se sont embourgeoisées comme le reste.

On n'ignore pas que dans l'œuvre de J.-K. H., ce sont les livres catholiques que réussirent le mieux, matériellement parlant. De *la Cathédrale*, vingt mille exemplaires partirent le premier mois, tandis qu'*En route* n'en écoula d'abord pas plus en quatre ans. Dix ans après sa mort, le célèbre *A rebours* en était encore au cinquième mille. Et sans des éditions de luxe, *A vau l'eau*, *Là-Bas* n'auraient pas une clientèle numériquement comparable à celle des romans fameux de ce temps-là. Ni *les Sœurs Vatard*, sans des collections populaires. Les œuvres mineures, sans la publication d'un Huysmans complet qui s'épuise ou est épuisé, ne seraient pas faciles à acquérir. La gloire spirituelle, dans le cas présent, est sans mesure avec le succès temporel. Toutefois J.-K. H. tient une place importante dans l'histoire du naturalisme et peut-être *En ménage* est-il un document d'époque plus curieux que tous les chefs-d'œuvre classés, outre la valeur biographique qu'on lui attribue au même titre qu'à *En rade*.

Huysmans ne rompit jamais avec ses amis et rivaux d'une école dont il avait répudié l'esprit, non pas le style, dont il exécrait la philosophie (puisqu'elle se parait de scientisme et de positi-

visme (!)) mais dont il gardait les procédés et les principes : désir de scandaliser les délicats, de violenter un peu la langue, d'être observateur comme Flaubert, précieux et raffiné comme les Goncourt, grossier comme Zola... Sa correspondance avec Zola vient d'être publiée : soixante lettres du plus vif intérêt, dont une seule après la conversion de « Durtal », et elle concerne *Rome* (1896) avec des éloges polis qui s'adressent à la forme seule. Les deux écrivains suivaient des routes des plus divergentes, mais ils ne se brouillèrent pas, avec toutes les raisons du monde de militer dans des camps opposés.

Dans ces *Lettres inédites* (1), procurées par M. Pierre Lambert et annotées par lui avec une précision incomparable, on assiste à la préparation des *Soirées de Médan*, des *Sœurs Vatard*, d'*En ménage*, de *Là-Bas*, et des *Croquis parisiens*, et même d'un roman que J.-K. ne mena pas jusqu'au bout, *la Faim;* il y devait peindre la vie affreuse du bas peuple parisien pendant le Siège. On voit aussi, reconventionnellement, Huysmans fournir à Zola, son maître et son aîné, des renseignements économiques, statistiques qui ont servi à l' « historien social » des *Rougon-Macquart* à écrire *Pot-bouille* : sur le niveau de vie de tels fonctionnaires, sur le tarif des copistes, sur l'architecture et la distribution d'un immeuble, rue Saint-Roch. Le merveilleux enquêteur que Balzac avait recruté là ! on n'est pas balzacien à bon compte, ni naturaliste à la légère. Ne nous souvient-il pas de M. Jayant, le héros d'*En ménage*, qui romancier de son état, devait se lever dès potron-minet pour noter le lever du soleil sur les abattoirs? La lettre que Zola écrivit après avoir reçu *A rebours* est bien amusante. L'histoire du pauvre Des Esseintes avait tout pour l'effarer, mais il la lut avec intérêt, y déplora la confusion et la monotonie qui faisaient *regimber (son) tempérament de constructeur*, et il y vit surtout un madrépore de romans avortés. Ce qui est vrai, si l'on veut... Huysmans confiait à Zola le récit de ses maux physiques : bronchites opiniâtres, névralgies fulgurantes, ophtalmies. On sait qu'il lui survécut de cinq ans. Il ne vint pas à ses obsèques, à cette cohue officielle et laïque, mais il préféra *aller prier pour le pauvre homme, en un coin.*

Ils avaient en commun le souvenir des polémiques littéraires, et de petites complicités. Ils parlent entre eux de la détresse de Verlaine et des secours qu'on peut lui porter. Ils déblatèrent contre les critiques en place, ces petdeloups, ces pissefroid : France, Lemaître, Desjardins, Faguet. *La lignée normalienne est prête*, dit J.-K. H. en 1900, *elle répond au muflisme pédant de notre siècle.* C'était une ingratitude motivée envers Lemaître qui fut loin de desservir les livres antérieurs à *Là-Bas*, mais qui ne comprit rien au second Durtal, ou feignit de ne s'en plus soucier... On peut aussi dans ces lettres suivre Huysmans à la trace dans ses maigres voyages et villégiatures : à Fontenay où il plaça *A rebours*, à Jutigny, en Provinois, où il situa *En rade*, en Allemagne et même sur des plages normandes dont il ne rapporta aucune inspiration. On

(1) Librairie Droz. (Genève. Lille).

surprend aussi J.-K. H. aux prises avec la liberté républicaine : il cessa d'écrire au *Gaulois*, tenu pour un journal rétrograde et clérical, en 1880, parce qu'il se croyait menacé de révocation au ministère : à la même époque, Maupassant, gratte-papier dans un ministère voisin, devait se trouver aussi devant le même choix, et s'évada sans attendre que l'affaire tournât mal... C'est aussi cette année-là qui faillit voir fonder un hebdomadaire *la Comédie humaine* où allait se retrouver toute l'équipe naturaliste. L'argent manqua, il y eut des procès, dont J.-K. H. réussit de tirer un roman sur les *culasseries et tuyaux de vidanges* de la presse contemporaine. Huysmans utilisa longtemps le papier à lettres du canard, du *brûlot* qui n'avait jamais vu le jour. Il se plaignait aussi de son sous-chef un imbécile, qui lui demandait tous les matins des billets de faveur pour l'*Assommoir* en sachant son amitié pour M. Zola.

Toute une époque qui paraissait rude et brutale et qui paraît aujourd'hui pleine de charme et de bonhomie, revit dans cette correspondance. La « foire sur la place », n'y était pas trop bruyante ; le petit monde littéraire se limitait à quelque mille personnes, et les journaux ne portaient presque aucune publicité pour les livres nouveaux. Au fond, il fallait bien de la subtilité pour déceler dans une société si stable, si prospère, si riche de chair et de sang, les prodromes d'une décadence. J.-K. H. n'y manquait pas cependant. Même devant son ami Zola, et dix ans avant sa conversion, il levait le pavillon du pessimisme intégral. Quand il eut fini de lire *la Joie de vivre*, dont l'enseigne seule pouvait l'horrifier, il écrivit à l'auteur que ce roman était plein de « délicatesse spirituelle » *(je n'entends pas l'adjectif bête du journalisme, mais bien l'opposé du corporel)* et qu'il illustrait sans le vouloir les théories de Schopenhauer : à vrai dire, celles-ci sont incarnées dans le livre par un personnage nommé Lazare en qui Zola n'a pas mis précisément toutes ses complaisances ; mais il est exact que la philosophie (si on peut dire) de Zola pourrait être colorée d'autant de tristesse que celle de Nietzsche, car le *naturalisme* d'origine darwinienne se trouver aux antipodes du *naturisme* romantique. M. Ernest Seillière a écrit des pages pénétrantes là-dessus dans son *Émile Zola*. Huysmans proteste devant son ami que les *Rougon-Macquart* donnent une excellente leçon sur la renonciation mélancolique, le refus du vouloir-vivre. Ce jugement a dû un peu étonner l'auteur de la *Curée* et du *Ventre de Paris*. Mais ce qui dut le moins surprendre, ce fut, dix ans plus tard, le retour de son disciple au catholicisme : c'est bien Schopenhauer qui avait conduit J.-K. H. au pied des autels : *Le néant de ses conclusions me gêne*, écrit-il à un correspondant inconnu : *dans l'inintelligible abomination qu'est la vie, il ne peut pas ne rien y avoir.*

Cette lettre est de novembre 1891. Elle donne une formule excellente de l'apologétique la plus sûre, et même, si l'on veut, elle cache la preuve dite de saint Anselme. Les esprits religieux sont les seuls vrais rationalistes, puisqu'ils refusent d'admettre l'irrationalité du monde, où la raison moderne se retranche, en déclarant forfait ... Nous voici au vrai lieu géométrique de Huysmans.

On découvre aisément l'unité dont les critiques cherchent le principe dans son œuvre en apparence disparate. Faut-il citer les manuels de notre jeunesse? Celui de Lanson par exemple, disait de lui : « Vigoureux et personnel disciple de Zola, il s'est mis *un beau jour (!)* à appliquer le procédé naturaliste à la peinture de la vie religieuse. » Il était difficile de moins bien comprendre une certaine âme et de définir plus mal un certain art. Pour une fois, la postérité a fait appel de ces jugements ineptes. Et le « huysmansisme » sert de réparation touchante à un écrivain, mieux encore à un homme qui, en quittant cette terre, s'est mis à y recruter une multitude d'amis.

Ceux-ci auront grand intérêt à consulter des lettres que vient de publier M. J. Daoust sous le titre *Huysmans directeur de conscience* (1). J.-K. les écrivit en 95 et 96 à une Hollandaise, Catharina Alberdingk-Thijin qui, ayant lu *En route*, lui demandait des conseils spirituels. Elles sont d'une sincérité et d'une humilité étonnantes chez un homme de lettres ; elles témoignent d'une réelle expérience mystique où certes le converti ne trouvait guère que le froid de la « nuit obscure », mais où il s'affirme *mené*, *trituré* et *pétri* par Dieu... et souvent encore persécuté par Satan. Plusieurs détails de sa vie sont évoqués dans cette confession fragmentaire. « *J'ai connu un être adonné à la magie noire, ayant tout commis, essayé le sacrilège, le meurtre* », cet homme dont il assure qu'il allait s'échapper des filets du Très-bas, venait de mourir dans un rambuteau, après avoir subi des épreuves horribles, et lui avoir, à lui J.-K. demandé secours. Il semble bien que le malheureux en question n'est autre qu'Édouard Dubus, un des collaborateurs de *la Plume*, le fondateur du *Mercure* (il en trouva le titre, dit-on) dont les mœurs étaient fâcheuses, la poésie louche.

A noter que dans toute cette correspondance, J.-K. s'adresse à sa Hollandaise comme à un homme, l'appelant : cher monsieur et ami. Ne s'était-elle fait connaître que sous un masque? ou bien décidait-il, lui, de ne point livrer un Durtal à une nouvelle Chantelouve? La pauvre Catharina Thijin, fille d'un historien d'art notable d'Amsterdam, avait été novice dans un cloître, puis basbleu, puis directrice d'œuvres sociales : ce n'était qu'une âme en peine. J.-K. la traite, dans des lettres à d'autres amis, de Madeleine, de « bonne repentie ». Il semble avoir perdu sa trace dès la fin du siècle. Le reste est silence... Mais on devait rappeler cette liaison spirituelle pour en inférer combien de lecteurs inconnus ont choisi comme intercesseur auprès de l'Éternel un romancier échappé de l'École de Médan. La fortune étonnante de J.-K. Huysmans n'est pas seulement due à sa conversion, et même si elle en dépendait, elle ne devrait absolument rien à des circonstances politiques comme celles de Péguy ou de Bernanos. Elle est donc d'une essence pure, d'une essence mystérieuse. Rien ne pouvait la faire prévoir, rien ne peut en motiver le déclin.

ANDRÉ THÉRIVE.

(1) Siant-Wandrille et Librairie « **Chez Durtal** ». Paris.

POÈMES

L'EXAMEN DE CINQ HEURES

Sonné chez le patron, pareil à quelque employé pris en faute,
J'entends caracoler mon Dieu dans l'abîme alarmant de mes côtes.
Les coqs vont retomber sur terre; au défaut de l'aube, un train suinte
Mes lèvres, calcinées d'alcool, boivent un parfum de jacinthes.
La lampe vient de s'allumer chez le vieux jardinier d'en face
Je me tiens, glacé dans mon lit, pris au piège de votre race
Malade, transi de stupeur, d'écœurement et de sanglots
Au travers d'une grille obscure où vous compterez tous mes os.
Oh! je me suis perdu, bien sûr, et j'ai brûlé dur le fagot
D'épines, de sarments, de joncs qui me meurtrissait à l'épaule
Il ne reste rien au grenier, et si j'ai lésé Pierre ou Paul
En ce marché de maquignons où chacun pave le foirail
C'est que rien ne m'est apparu à la grille du soupirail...

Joué le trèfle après le cœur, mon manteau vidé sur la table
Je n'ai plus rien à proposer pour la relance délectable
Où vous marchanderiez l'amour contre un peu de votre pardon.
Ma chambre n'est pas balayée, tout y demeure à l'abandon :
Mouches mortes dans le vinaigre, fourchettes sales, vieux croûtons
C'est une auberge de roulage comme on en trouvait sur les cartes
A l'époque où de gros fessus servaient les brigands, les pirates.
Vous avez dit dans le jardin : Prions, mes frères, avant le jour !...
De lourds chevaux ensommeillés heurtent la borne dans la cour
Des torrents perforent la nuit et de grands magnolias s'évasent
Déjà je ne suis plus d'ici, et je vais renier ma vase
J'éprouve, entendant votre voix, un éblouissement de planète
Un ciel vient de craquer en moi où je n'aurai pas plus de part que la plus tendre de vos alouettes!
Si j'ai perdu ma vie, cela ne vous importe guère

Non plus que de savoir comment étaient payés le pain, le sel et la lumière
Cela vous était bien égal si les enfants étaient vêtus et si la bonne avait des souliers pour la danse
Ce côté-ci de ma maison échappe à votre jurisprudence
Et pourtant, cependant, mon Dieu! j'ai traversé les troupeaux de voitures, trimé dans les buildings de la cité
Trois heures de studio par ici, et le reste à l'imprimerie, devant des papiers encrassés
Certes, j'ai remué la boue, souillé parfois le nom du Père
Croyez-vous que c'est à genoux que l'on peut chasser la misère?...
J'ai redouté les commerçants, la viande et le pain qui augmentent
Le gaz à payer, ce matin, c'est cinq mille et huit cent cinquante
Francs! Dites, que voulez-vous?...
Les épines de votre front, il n'est pas sûr que l'on en tirerait trois sous...

Croyez que j'eusse préféré chanter votre passion sous les tonnelles
Comme un poète que je suis, plutôt que battre la semelle
A l'arrivée d'un train transatlantique où crépite une star de cinéma!
Mais vous savez ces choses tristes, et je me les redis pour moi
En ce matin où les fruits mûrs s'écrasent et retournent en cendres
Où je n'ai, pour me disculper, que la voix des agneaux de septembre.

L'automne ouvre le sang violet des prairies
Nous avons piétiné les jachères pourries
Mordu l'eau de la terre aux fontaines fendues
Conquis le lieu mouvant où cuit la lune crue.

Si j'ai perdu ma vie, cela n'est pas — mon Dieu! — plus de votre ressort
Que la courbure de la pluie ou que le cadastre des morts.

Regardez-moi passer
Ah! que je gagne enfin la terre pourrissante
Avec la feuille de l'été
Avec la douce pomme pourrissante
Avec le garenne et le geai
La douce, douce, terre pourrissante
Où cognent sourdement la source et la forêt.

COMPTINE DE LA DIANE CHAMPÊTRE

Les oiseaux et les enfants
Sont la braise du levant;
Dès le premier rayon blanc
Qui filtre au bas de la nuit
Ils prennent feu dans leurs rires,
Craquent comme l'incendie
Comme le bois vert qui cuit,
Ils avivent les feuillages
Dans les têtes de passage,
Font tanguer les bons usages
Sous l'ombrage indifférent.

Les oiseaux et les enfants
S'enflamment comme le vent,
Chantent dans les corridors
De la forêt de la mort;
Ils s'entendent à merveille
Dans les rébus du sommeil
Ou détressent fil à fil
Un visage et son profil
Les moulins d'ainsi soit-il.

Les oiseaux et les enfants
Sont la craie du jour levant :
Ils écrivent, crivent, crivent
Crivent, crivent, *en crissant*
L'histoire de tous les temps
Qui se répète aujourd'hui
Sans plus de valeur qu'hier,
Mais qu'il faut toujours refaire
Si l'on veut devenir grands.

LUC BÉRIMONT

LES MANUSCRITS *de la Mer Morte*

QUELLE admirable, quelle passionnante histoire ! « La découverte archéologique la plus sensationnelle des temps modernes », dit le savant américain W. F. Albright : peut-être pas exactement, car elle n'est pas seule à pouvoir revendiquer cette primauté. Mais aussi importante, aussi illuminante que ces quatre ou cinq autres qui, depuis un siècle, ont permis à l'histoire d'arracher aux sables de l'oubli des civilisations ensevelies, de projeter une neuve lumière sur de larges espaces de la terre et du temps où ne régnaient, avant, qu'opaques ténèbres. Les découvertes du désert de Juda sont, de toute évidence, à placer sur un plan tout semblable à celui où nous admirons celles qui, vers 1900, permirent à Evans de faire revivre pour nous le royaume de Minos de Crète, ou vers 1914, à Winckler, le fouilleur de Boghas-Kui, de nous restituer les destins des Hittites, pas bien loin de ces intuitions géniales, plus décisives encore quant aux dimensions de leurs conséquences, qui déterminèrent Émile Botta, consul de France à Mossoul, à fouiller les « tells » allongés dans la plaine mésopotamienne, pour y découvrir des villes mortes, ou qui amenèrent Champollion à percer l'énigme des hiéroglyphes. Mais peut-être les prodigieuses trouvailles du Khirbet Qûmrân et des grottes de la falaise judéenne revêtent-elles à nos yeux une importance plus grande encore, d'éclairer des aspects demeurés mystérieux du Livre des Livres et de l'histoire du Peuple de la Promesse, de nous faire approcher d'un peu plus près le secret ineffable de la Révélation.

Depuis qu'il y a sept ans, au cours de l'hiver de 1947-1948, le bruit se répandit, dans tous les milieux archéologiques du monde, et jusque parmi le grand public, que des trouvailles surprenantes avaient été faites, non loin de la Mer Morte, qui intéressaient au premier chef notre connaissance de l'Écriture sainte, il n'est revue plus ou moins attentive aux problèmes religieux, journal soucieux d'information en ce domaine, qui n'ait rapporté les épisodes, d'ailleurs pittoresques, des découvertes, et tenu ses lecteurs au courant des publications fragmentaires qui ont déjà été faites des documents. Commencée en « detective story » de style classique, avec disparition d'objets précieux et rapts, l'histoire des Manuscrits hébreux du désert de Juda est proche de s'achever par une publication officielle, savante, qui déjà est annoncée, et à laquelle minutieusement préludent d'innombrables discussions de spécialistes

sur des détails d'écriture et de dates, sur des tessons ou des débris d'apparence insignifiante, que la science recouvre d'une rare et glorieuse signification. Demain, sans doute, les résultats de ces recherches, dûment criblés par la critique, entreront dans les éléments de la culture générale : ainsi les manuels scolaires de nos enfants enseignent-ils l'histoire des Crétois et celle des Hittites qu'ignoraient absolument nos pères. L'histoire sainte de demain ne pourra pas oublier les découvertes dont nous sommes les témoins : sur certains points peut-être en sera-t-elle renouvelée.

Réduit à l'essentiel, le schéma de ces trouvailles peut se dire ainsi. En mars 1947, des Bédouins faméliques, nomadisant du côté de la Mer Morte, tombent, par hasard, sur des objets cachés dans une grotte. Il s'agit d'une dizaine de jarres ou de cylindres de terre cuite qui abritent des rouleaux de peau couverts d'écritures, emballés d'étoffe avec le plus grand soin. Achetés en partie par un couvent syriaque de Jérusalem, en partie par le Musée palestinien, ces documents se révèlent d'une importance exceptionnelle. Il s'agit d'un lot de copies certainement très anciennes de textes bibliques et aussi d'autres textes religieux, n'appartenant pas au Canon, mais d'un grand intérêt et, pour certains, d'une rare beauté. Toutes les autorités scientifiques de Jérusalem sont alertées, — de Jérusalem et d'ailleurs, car, par des voies qui demeurent encore mystérieuses, — une partie des documents a gagné l'Amérique, où, dès l'année suivante, ils commencèrent à être partiellement publiés. Usant de méthodes quasi policières, les archéologues arrivent, au printemps de 1948 à localiser l'endroit où ont été faites les découvertes ; il s'agit d'un de ces trous de rochers, de ces nids d'aigle quasi inaccessibles, dont est toute criblée la falaise roide et haute, — environ six cents mètres, — qui, vers l'angle nord-ouest, surplombe d'assez près la Mer Morte. Le site est visité, avec ses proches abords ; les Bédouins semblent bien avoir emporté tout ce qui était à prendre. C'est sur ce premier lot, malheureusement dispersé, que les archéologues, les historiens, les exégètes vont travailler.

Les résultats, tôt acquis, de leurs méditations critiques concluent qu'on est en présence d'une bibliothèque ayant appartenu à une secte ou à une communauté juive des alentours de l'ère chrétienne, qui, en un moment de péril extrême, abrita dans la grotte d'Ain Feshka les précieux manuscrits. Cette communauté se désignait elle-même du nom de « Communauté de la Nouvelle Alliance ». Qu'était-elle au juste? Un rapprochement se fit tout naturellement avec une secte hébraïque connue de l'histoire, dont il n'est pas question formellement dans l'Ancien Testament, mais dont ont parlé en détail Pline l'Ancien, Philon d'Alexandrie et l'historien juif Flavius Josèphe : les Esséniens, sortes de moines vivant en communautés de prière, précisément, d'après la tradition, dans la région de l'ancienne ville d'Engaddi, laquelle se trouvait à quelque huit kilomètres de la grotte aux trouvailles. Dès 1950, l'opinion est assez établie que les propriétaires de la bibliothèque retrouvée étaient les Esséniens.

Au même moment, l'intuition de quelques archéologues vient

par une nouvelle découverte, confirmer cette hypothèse. Tout près de la grotte d'Ain Feshka dans l'étroite bande de terre qui sépare la falaise des eaux lourdes de la mer Morte, sur une sorte de petit promontoire au-dessus d'un ravin, se dressait un amas confus de ruines. Le site était connu depuis longtemps : il avait même été un peu fouillé, mais avec négligence. D'aucuns, en considérant ces blocs massifs, ces murs épais, ces trous rectangulaires et profonds, avaient opiné qu'il s'agissait d'un fortin romain. Un détail cependant demeurait inexplicable : la présence d'un cimetière de quelque mille tombes soigneusement ordonnées, des tombes qui révélaient des usages funéraires aussi différents de ceux des Juifs que de ceux des Romains. Deux campagnes de fouilles, menées par l'École biblique de Jérusalem et la direction des Antiquités jordaniennes aux printemps de 1953 et de 1954, aboutissent à percer le secret de cette ruine dédaignée : de toute évidence il s'agit d'un ensemble de bâtiments communautaires, salle de réunion, *scriptorium*, magasins de vivres, piscines et réservoirs, servant de centre à un groupement humain important, sans doute installé aux alentours sous des tentes ou dans de légères cabanes : très vraisemblablement, on avait là le couvent des Esséniens.

En même temps, le hasard, intervenant une seconde fois, élargit le champ des découvertes : un chasseur à la poursuite d'une perdrix pénètre dans une autre grotte, et, lui aussi, tombe sur un lot de documents. Cela s'est passé en 1952. Du coup, les autorités des pays intéressés s'émeuvent. Une vaste campagne est organisée, pour fouiller l'un après l'autre tous les moindres trous de la falaise : bienheureux si les archéologues n'ont pas été précédés dans leur tâche par ces fouilleurs clandestins en quoi l'appât du gain a transformé maints Bédouins. Menée dans des conditions souvent très difficiles, — telles équipes durent vivre des semaines durant sur d'étroites corniches au-dessus du vide, — l'opération de « ratissage » donne des résultats dignes de l'effort. Des centaines de documents sont mis à jour, — jusqu'à trois cents dans une seule grotte. Non seulement des manuscrits, mais aussi d'étranges rouleaux de bronze, des feuilles de métal gravées de caractères ; mais dont le vert-de-gris et la décomposition rendent très malaisés le déroulement et le déchiffrage. L'essentiel de ces trouvailles concerne encore la mystérieuse « Communauté de la Nouvelle Alliance » dont désormais l'histoire, la vie, l'esprit, peuvent être reconstitués.

Sans entrer dans le détail des discussions où s'affrontent les hommes de science, on peut résumer désormais cette histoire ainsi. Vers le milieu du second siècle avant notre ère, la Communauté s'isole de l'ensemble du peuple juif, soumis alors à des influences hellénistiques et dirigé par cette dynastie des Grands Prêtres Asmonéens que des scrupuleux pouvaient tenir pour infidèles à la loi de Moïse et à la vraie religion. Vers 65 avant notre ère, entrant en conflit violent avec les autorités juives, la secte est durement frappée et son chef dit « le Maître de justice » est mis à mort. Après un temps d'exil, sans doute à Damas, qui coïn-

cide exactement avec l'arrivée des Romains en Palestine et la conquête du pays par Pompée, la Communauté revient s'installer aux bords de la mer Morte, préférant sans doute le régime des Hérodiens à celui des impurs qui l'avaient précédé. Elle y reste un siècle environ, mais, en 68 de notre ère, la terrible « Guerre juive » menée par Titus met en fuite les ascètes du Khirbet Qûmrân : c'est alors, au moment du grand péril, qu'ils cachent avec soin leurs biens les plus précieux, les manuscrits de leurs textes sacrés, dans les grottes de la falaise, avec l'espoir évidemment de les y retrouver un jour. Espoir déçu.

Telle est l'histoire des « découvertes de la mer Morte » et de ceux à qui nous devons les inestimables documents. Il va de soi, d'après le bref résumé qu'on vient de lire, qu'aucun des manuscrits trouvés dans les cachettes ne peut être postérieur à 68 après Jésus-Christ, date où la 10e légion romaine opéra — à sa manière qui était rude, — dans toute la région de Jéricho : mais il est aussi évident que tels ou tels de ces manuscrits peuvent être infiniment plus anciens. De fait, l'étude des écritures a montré que certains d'entre eux remontent loin, très loin, jusqu'au Ve ou VIe siècle avant notre ère : l'un de ces documents, un palimpseste, est même du VIIe ou VIIIe. Textes du Canon biblique, documents non canoniques, tous contribuent donc à éclairer de bien des façons des perspectives dont certaines étaient, jusqu'à nos jours, encore assez ténébreuses. Telle est l'importance des découvertes du désert de Juda, des désormais célèbres *Manuscrits de la Mer Morte.* « On apprendra beaucoup de ces documents, écrit un des plus grands spécialistes français d'archéologie biblique, le R. P. de Vaux, directeur de l'École biblique de Jérusalem, et, à leur lumière, on devra réviser bien des notions inexactes sur la grammaire hébraïque, sur le développement de la langue, sur l'histoire du texte sacré, sur les idées religieuses du judaïsme. » Ajoutons : et dans la mesure où le judaïsme des derniers temps détermine dans certains de ses aspects, le christianisme, sur les origines du message du Christ, sur maints points demeurés peu clairs des témoignages évangéliques.

Plusieurs livres ont paru, qui, sans prétendre usurper les droits de la grande édition officielle qui nous est promise, ont permis au public non spécialiste, sans se perdre dans les dédales d'une bibliographie savante, d'être au courant de l'essentiel des découvertes et de lire les textes déjà traduits. Deux sont à citer : celui de l'abbé Vincent, *les Manuscrits de la Mer Morte* (Fayard, collection des *Textes pour l'histoire sacrée*) est le plus complet ; son auteur, que trente ans d'enseignement d'Écriture sainte avaient plus que quiconque qualifié pour entreprendre cette mise au point, a eu le mérite de rassembler tous les documents connus et publiés, et de donner aussi les textes des historiens profanes et des Apocryphes qui peuvent servir à l'intelligence du sujet ; il se termine par un chapitre solide sur les points de contact avec le christianisme. Le P. Geza Vermès, auteur de *les Manuscrits du désert de Juda* (Desclée) s'est placé sur un plan plus scientifique, et son livre, tout en constituant un bon exposé d'ensemble, fournit de très intéressants développements sur la Communauté du Qûmrân,

notamment sur sa vie spirituelle. Il est en outre illustré de photos de premier intérêt. L'un et l'autre permettent au lecteur chrétien soucieux de mieux découvrir les sources de repérer les points sur lesquels, grâce aux manuscrits retrouvés, une nouvelle lumière peut se faire, et aussi quels graves, passionnants problèmes se posent à leur propos.

★

Pour quiconque s'intéresse à la Bible, — qu'il la considère d'ailleurs comme un pur et simple document d'histoire ou comme le Livre de la Révélation divine, — l'importance des découvertes de la Mer Morte saute aux yeux. Ce qu'elles apportent de neuf concerne immédiatement l'Ancien Testament, puisqu'il s'agit de textes écrits à l'intérieur de la Communauté d'Israël, par une secte qui pouvait s'être séparée plus ou moins du judaïsme officiel, mais qui demeurait — et de façon extrêmement exigeante, — dans le cadre de la plus stricte fidélité aux préceptes et aux traditions. Mais situées exactement à l'époque où se produisit le phénomène chrétien, c'est-à-dire la levée de Jésus, sa mission publique, son enseignement, et la fondation de son Église, il est compréhensible que ces textes amènent à éclairer aussi certaines parties de l'Évangile et des autres écrits du Nouveau Testament.

Le premier apport des découvertes des grottes judéennes à l'Ancien Testament concerne le texte même du Livre saint. Dans les répertoires dès maintenant établis de toutes les trouvailles — répertoires d'ailleurs susceptibles de nombreux accroissements encore, mais qui, tels quels, sont déjà extrêmement abondants et complexes, — figurent, on l'a vu, un assez grand nombre de livres bibliques. La *Genèse*, l'*Exode*, le *Deutéronome* et bien d'autres y sont représentés, en fragments plus ou moins étendus. *Isaïe* y a été retrouvé en deux exemplaires, au complet. La plupart de ces copies datent du Ier siècle avant ou du Ier après Jésus-Christ, quelques-unes semblant même plus anciennes. Du coup, voilà près de se résoudre, en faveur de ces Livres canoniques, le fameux problème de l'exactitude des copies qui se pose pour tous les ouvrages de l'Antiquité. On ignore trop que, pour les classiques grecs et romains, l'écart entre l'original de l'auteur et la première copie connue est ordinairement de quinze siècles, exactement de seize pour Euripide et Catulle, de treize pour Platon. Il en était de même pour l'Ancien Testament, dont la copie la plus ancienne n'était pas antérieure à l'an mille. Grâce aux manuscrits découverts dans les grottes judéennes, c'est-à-dire grâce aux chances de conservation extraordinaires que donnèrent aux documents les soins d'emballage pris, un bimillénaire oubli et la sécheresse du climat nous possédons donc, de certains passages importants de l'Ancien Testament, des copies antérieures d'environ mille ans aux plus anciennes connues. Les comparer aux versions reçues, aux recensions et à l'orthographe du texte scripturaire juif classique, dit massorétique, tel sera le travail qui maintenant va s'imposer aux exé-

gètes. Les premières comparaisons déjà faites semblent bien confirmer la fidélité du texte biblique traditionnel (1).

Parmi ces trouvailles d'un prix inappréciable, la palme revient certainement aux rouleaux qui contiennent le texte d'Isaïe. Le couvent syrien de Saint-Marc et l'Université hébraïque en possèdent chacun un exemplaire, dans un état de conservation d'ailleurs inégal. Il est hors de doute que ce n'est pas hasard que dans cette communauté mystique du Qûmrân, où tout était ordonné à la vie en Dieu et à l'attente de sa venue, le plus messianique des prophètes bénéficiait d'une telle curiosité : on a là la confirmation de ce que, par ailleurs, nous savons par l'Évangile et la tradition, de l'écho qu'éveillait dans les âmes pieuses des fils d'Israël, à l'époque du Christ, cette voix sublime. Ces rouleaux permettront-ils de résoudre les problèmes qu'à propos des livres d'Isaïe l'exégèse moderne se pose? Déjà il semble établi qu'un de ces rouleaux, — celui du couvent syriaque, — est à dater des environs de 150 avant notre ère, et peut-être même avant, ce qui prouverait qu'à cette époque le texte prophétique était établi sous la forme que nous lui connaissons. L'étude approfondie de ces manuscrits permettra-t-elle de répondre à la question fameuse posée par la critique : y a-t-il un, deux, ou peut-être même trois Isaïe? Si ces copies sont des environs de 150 avant Jésus-Christ, il est probable que non, car, à cette époque, ainsi que nous l'apprend l'*Ecclésiastique* (XLVIII-22-25) on tenait Isaïe, l'unique Isaïe, pour l'auteur des soixante-six chapitres. Mais il est pourtant bien étrange qu'au début du chapitre XL, là où précisément la critique moderne fait commencer le « Second Isaïe » on voit dans le manuscrit un étrange « signe repère »...

Une autre section assez mystérieuse de l'Ancien Testament n'est-elle pas à même d'être éclairée aussi par les manuscrits retrouvés? Il s'agit de ces *Livres prophétiques de Daniel* sur lesquels les exégètes discutent fort. De nombreux fragments en ont été retrouvés, d'un intérêt prodigieux, puisqu'on croit pouvoir les dater des environs de 160 avant notre ère ; or maints exégètes modernes pensent que ces Livres auraient reçu leur forme définitive sous le règne d'Antiochus Epiphane, c'est-à-dire entre 175 et 164. Nous posséderions donc là des copies exactement contemporaines de ce texte définitif... Ce serait un cas unique dans toute l'histoire de l'Antiquité.

Mais ce ne sont pas seulement les textes mêmes de l'Ancien Testament que les manuscrits retrouvés viennent éclairer : c'est aussi, pour ainsi dire, leurs arrière-plans, les perspectives sociales, humaines et surtout religieuses où il convient de les situer. A côté des ouvrages qui figurent au Canon biblique, les grottes judéennes nous en ont livré un grand nombre d'autres qu'on y chercherait en

(1) Il est curieux de noter que, durant la grande campagne de « ratissage », on a mis à jour, au Kirbet Mird, à côté de nombreux manuscrits chrétiens, une copie de l'*Andromaque* d'Euripide datant du VIe siècle de notre ère, c'est-à-dire précédant d'environ mille ans le plus ancien manuscrit connu de cette œuvre, lequel datait de la Renaissance.

vain. Certains étaient déjà connus; ils appartiennent à cette « Bible apocryphe » (1) qui s'élaborera durant les derniers siècles de l'histoire juive, dans un climat apocalyptique d'espérance et d'angoisse, et dont le *Livre d'Enoch*, le *Livre des Jubilés*, l'*Assomption de Moïse*, le *Testament de Lévi* et celui des *Douze Patriarches* constituent les morceaux les plus frappants. D'autres fragments concernent directement la communauté qui nous a, sans le vouloir, légué ses trésors : *Règle* ou *Manuel de discipline*, traités divers à caractère historique et mystique mêlés, commentaires élaborés dans son sens à telle ou telle partie de la Bible, parmi lesquels le *Commentaire du prophète Habacuc* a déjà provoqué maintes discussions. Enfin, on y trouve aussi de véritables psaumes, dont l'inspiration et l'élan ne sont en rien inférieurs à ceux des chefs-d'œuvre du Psalmiste, si beaux en vérité qu'à les entendre, on croit écouter la voix même de l'auteur inspiré.

Je te rends grâces, Seigneur, d'avoir placé mon âme dans le sachet de vie, et d'avoir dressé une haie autour de moi, contre tous les pièges de l'abîme.

Des tyrans en veulent à ma vie, parce que je m'appuie sur ton Alliance, mais ils sont une assemblée de néant, une congrégation de Bélial. Ils ne savent pas que c'est toi qui m'as placé ici et que par tes faveurs, tu sauveras mon âme, car c'est toi qui diriges mes pas...

Ne croirait-on pas que l'auteur de ces ardentes prières n'est autre que le poète génial, multiple sans doute, que la Tradition désigne du nom du roi David? Un des intérêts majeurs des découvertes des grottes est de nous faire apercevoir, à côté de la grande Tradition fixée dans le Canon, tout un courant religieux extrêmement vivant dans l'âme de l'Israël des derniers Temps, qui révèle l'intensité de la foi, la ferveur de l'attente messianique, courant qui irrigue ces beaux textes auxquels il n'est peut-être pas inconcevable que certaines allusions ou citations inidentifiées de l'Évangile se réfèrent.

Par là va se trouver, dans une certaine mesure, comblée une énorme lacune de la Bible, et que n'ont pas cessé de déplorer les historiens du Peuple élu. On sait, en effet, qu'après avoir raconté les fastes et les joies du retour de l'exil, les Grands travaux d'Esdras et de Néhémie, le livre sacré se tait presque complètement. De l'achèvement du Temple reconstruit à la naissance du Christ, cinq siècles s'écoulent, que la Bible semble ignorer volontairement. Sur cette longue période, seuls nous sont racontés quelques événements du début, puis, beaucoup plus tard, les faits d'armes des Macchabées, c'est comme si, dans l'histoire moderne de la France, nous ne possédions qu'une brève chronique du règne de Charles IX puis une relation de la guerre de 1870. Or, durant ces cinq siècles, se sont déroulés des événements considérables : la Grèce a atteint le sommet de sa splendeur puis entre dans son déclin ; son héritier, le Macédonien Alexandre, a compris tout une partie du monde ; puis Rome s'est imposée, par l'opiniâtre

(1) Cf. *La Bible Apocryphe* du R. P. Bonsirven, dans les *Textes pour l'histoire sacrée* (Fayard).

force de ses légionnaires, à tout l'univers méditerranéen. La Palestine a subi le contrecoup de tous ces événements; tour à tour elle a appartenu à diverses dynasties hellénistiques fondées par les généraux d'Alexandre, puis elle a lourdement subi la tutelle des fonctionnaires de Rome. De tout cela, la Bible ne dit rien, il semble que les rédacteurs inspirés aient voulu marquer par leur silence même, que l'essentiel de l'histoire n'était pas là, dans ces grands fracas d'armes où croissaient et s'effondraient les empires, mais dans cette silencieuse méditation de tout un petit peuple, passionnément et exclusivement attentif aux réalités spirituelles et en qui gonflait l'espérance d'un Sauveur.

L'intérêt historique, parmi d'autres, des manuscrits hébreux de la Mer Morte, est de venir combler en partie ce vide. Nous avons désormais tout un ensemble de documents, — non canoniques sans doute, mais, pour certains d'entre eux, très proches de la plus solide Tradition, — qui nous renseignent directement sur ce que firent, pensèrent, créèrent, des Hébreux appartenant sans aucun doute à l'élite religieuse de leur race. Le fait qu'ils aient été constitués en une secte, dans une certaine mesure isolée de l'orthodoxie officielle, ajoute encore à l'intérêt, car il est acquis que, dans les derniers siècles avant le Christ, Israël fut en proie à une sorte de phénomène général de division en sectes, tout ensemble clans sociaux et partis politiques, en même temps que groupements religieux; il suffit d'ouvrir l'Évangile pour en constater l'existence, avec celle des Saducéens et des Pharisiens.

C'est donc sur une de ces sectes, certainement parmi les plus curieuses que nous nous trouvons désormais renseignés : celle des Esséniens dont la Communauté du Khirbet Qûmrân semble bien avoir constitué la « maison mère », d'où rayonnaient dans toutes les villes, dans tous les villages d'Israël, d'innombrables affiliés ou sympathisants. Une étude détaillée serait à poursuivre sur cette société religieuse, en se fondant sur les éléments nouveaux fournis par les fouilles récentes. Comment on y pénétrait, selon quelles formules on y prêtait de véritables vœux monastiques, quelle « règle » au sens le plus précis du terme on y suivait, tout cela désormais nous est connu par les sources les plus directes, puisque nous possédons les documents mêmes qui établissaient tous ces préceptes. Le *Manuel de discipline*, en particulier, retrouvé en son entier et publié, est un témoignage émouvant sur ce qu'était la vie de ces ascètes, cependant que maints de leurs Psaumes de leurs Hymnes d'actions de grâces, et l'étrange opuscule connu sous le titre de *Guerre des Fils de ténèbres et des fils de Lumière* renseignent sur les données de leur vie spirituelle.

Sans doute tout est-il loin encore d'être clair dans notre connaissance de cette secte des Esséniens. Quels sont leurs rapports exacts avec les « Asidéens » qui jouèrent un rôle dans la grande aventure des Macchabées, dans les luttes de la résistance nationale? En quoi et pourquoi sont-ils en droit de se dire « Les Fils de Sadoq », et quelles sont leurs relations précises avec la classe sacerdotale juive? Les Esséniens du Qûmrân sont-ils à identifier avec la secte, sans nul doute voisine, qui rédigèrent un demi-siècle à peu près

avant le Christ, un certain *Écrit de Damas*, où s'exprimait leur doctrine qu'on connaissait depuis plus d'un demi-siècle et dont on a retrouvé des fragments dans les grottes judéennes? N'y aurait-il entre ces deux aspects d'une pensée tout analogue qu'une différence de date ou ne faudrait-il pas penser plutôt à une sorte de « réforme », du genre de celle qu'opéra au XII^e^ siècle saint Bernard par rapport à la tradition des bénédictins de Cluny? Y avait-il des femmes parmi les Esséniens? car on a retrouvé, dans le cimetière de Qûmrân, des squelettes féminins. Enfin, doit-on voir dans leur pensée religieuse une tendance au syncrétisme judéo-gréco-iranien, certaines influences du dualisme mazdéen et des thèses pythagoriciennes? Le seul énoncé de ces questions fait sentir l'importance et l'étendue des problèmes que les clartés nouvelles projetées par les découvertes amènent à poser, et combien était grande notre ignorance. C'est tout un secteur de la dernière histoire d'Israël à la veille du Christ qui se trouve désormais accessible à notre investigation.

★

Mais aussi, du coup, ne seraient-ce pas aussi certains aspects de l'Évangile qui vont s'éclairer? Sur ce point, il faut l'avouer, on en est encore aux hypothèses. De nombreux problèmes semblent devoir être posés par les nouveaux documents, mais on est loin de pouvoir formuler des réponses, si tant est qu'on y parvienne jamais. A elles seules, cependant, les hypothèses que certains rapprochements suggèrent apparaissent comme singulièrement excitantes pour l'esprit.

Les premiers de ces rapprochements concernent ce personnage assez énigmatique qu'est, dans l'Évangile, Jean-Baptiste. Sur ses origines spirituelles, sur le sens exact et la portée de son message, sur la signification même du baptême qu'il donnait, nous sommes au total assez mal renseignés. La géographie dicte le rapprochement entre lui et la Communauté des ascètes de la Mer Morte : le gué de Bethabara sur le Jourdain, où le prophète appelait les foules à la pénitence, n'est pas à plus de quatre heures de marche du Qûmrân. La « retraite au désert » considérée comme un moyen de reprise morale et d'élévation spirituelle, traditionnelle en Israël, est mise en œuvre par Jean-Baptiste comme elle est pratiquée par les membres de la Communauté. Dans le *Manuel de discipline*, la citation d'Isaïe se retrouve à laquelle fait allusion l'Évangile à propos du Baptiste : « Dans le désert, préparez le chemin, aplanissez dans la steppe un sentier pour Notre Dieu ! » (*Isaïe*, XI, 3.) L'essentiel de l'enseignement du Précurseur, tel que nous le discernons à travers les brèves phrases de l'Évangile, est tout à fait consonnant à maintes formules qu'on lit dans les manuscrits des grottes. Est-ce à dire, comme Renan l'a pensé, que Jean-Baptiste était un Essénien, un membre de la Communauté du Qûmrân? Sans doute pas, mais plutôt un sympathisant, un isolé pratiquant la règle de la secte et prêchant ses doctrines pour son propre compte. Dans la falaise judéenne plusieurs trous semblent avoir été occupés

par des solitaires qui vivaient ainsi tout près du Couvent central mais dans une réclusion farouche, comme il en existe encore dans la république monastique du mont Athos, au flanc des côtes abruptes. Et l'on connaît un cas précis d'isolé, voisin quant à l'esprit de l'essénisme, mais opérant en toute liberté : l'ascète Bannous qui fut quelque temps le maître de Flavius Josèphe. Il n'en reste pas moins que le simple rapprochement entre l'homme de Dieu qui baptisa le Christ et fut son humble devancier, et les mystiques de la Mer Morte, ouvre à l'esprit des perspectives nouvelles. Tout prête ici à la curiosité passionnée, au rêve. A la fin du passage où il rapporte (XIV, 1, 12) l'exécution de Jean-Baptiste, saint Matthieu dit que ses disciples « vinrent prendre son corps et l'ensevelirent. » Or, Macheronte, la forteresse où s'accomplit ce crime, est en face du Qûmrân, de l'autre côté de la Mer Morte. Le cimetière sacré le plus proche était sans doute celui de la Communauté, à laquelle tant de liens spirituels rattachaient le martyr. Qui sait? Parmi les mille ou douze cents tombes si bien alignées auprès du monastère essénien en ruine, qui sait s'il n'y a pas celle du saint qui avait accepter de « diminuer » pour que le Messie pût croître?

Mais ce n'est pas seulement avec le Précurseur que certains rapprochements sont irrésistiblement suggérés, que des questions nouvelles se posent... La « retraite au désert », ce n'est pas le seul Baptiste que nous voyons la faire. Jésus aussi, avant de se lancer dans sa grande mission publique, — et précisément après avoir vu Jean et avoir été baptisé par lui, a fait retraite, quarante jours. Or le lieu traditionnel de cette méditation solitaire, — le lieu aussi de la Tentation, — le Djebel Qarantal, n'est rien d'autre, géographiquement, que le prolongement de la falaise qui abrita, dans ses grottes, les manuscrits de la secte : le site est à quelque vingt kilomètres du Qûmrân... Quels rapports exista-t-il — soit directs, soit indirects, par le canal de Jean-Baptiste, — entre le Christ lui-même et la Communauté de la Mer Morte? L'étude minutieuse des textes permettra-t-elle de répondre à cette question?

Au XVIII^e^ siècle, alors que rien n'était connu des données archéologiques sur lesquelles désormais nous pouvons nous appuyer, certains milieux critiques avaient hardiment tranché le débat. Dans une lettre du 17 octobre 1770 Frédéric II écrivait à d'Alembert : « Jésus était proprement un Essénien : il était imbu de la morale des Esséniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. » L'affirmation était sommaire, et même très aventurée dans le rapprochement que faisait le roi lettré entre l'essénisme et l'eléatisme : aussi fut-elle vivement combattue par tous les adversaires de l' « Aufklärung ». Plus prudent, Renan pensait qu'il n'était pas indispensable d'admettre un « commerce direct » entre Jésus et la secte essénienne, mais que « le christianisme est un essénisme qui a largement réussi ». Dans quelle mesure cette dernière assertion, si nuancée qu'elle soit, est-elle acceptable pour des chrétiens? Ce sera, sans nul doute, un des sujets les plus passionnants que puisse proposer aux historiens et aux exégètes l'étude des documents découverts. « C'est aussi sur les origines du christia-

nisme, dit encore le R. P. de Vaux, qu'on se demande si les manuscrits de la Mer Morte ne nous apportent pas de toutes neuves lumières : comment se situe le message évangélique par rapport aux doubles doctrines esséniennes? qu'est-ce que Jésus a apporté de fondamentalement nouveau? »

Dès maintenant des études ont déjà été entreprises et publiées qui essaient de situer l'un par rapport à l'autre le christianisme et la doctrine que les manuscrits hébreux de la mer Morte nous permettent de connaître, voire entre le fait même de la levée du Christ et certains événements que l'histoire de la Communauté nous révèle. Entre la destinée du « Maître de la Justice », héraut d'une doctrine d'amour, de pénitence et d'équité, qui fut en butte à l'hostilité des « grand-prêtres impies » et condamné par eux, et Jésus, un rapprochement a été esquissé d'où certains ont conclu, vite et sommairement, que le Christ était une sorte de « doublet » du Maître de Justice, qu'en somme Jésus avait été un Messie, parmi d'autres. M. Dupont-Sommer, dont les premiers aperçus sur la question avaient semblé autoriser cette interprétation, a pris ensuite une position plus réservée : il a parfaitement indiqué quelles différences flagrantes s'observent entre Jésus et le Maître de Justice, ce dernier étant un membre de la classe sacerdotale et un savant, non un paysan galiléen, un ascète sévère, soucieux d'éviter tout contact impur avec la foule pécheresse, et non le Bon Pasteur aux mains large ouvertes, sans cesse familièrement mêlé à la vie des humbles, des misérables, et de ceux-là mêmes que condamne l'opinion.

Sur les relations de la doctrine essénienne avec celle de l'Évangile, les travaux aussi ont été entrepris et déjà ont obtenu des résultats (1). Certaines formules de l'Écriture, notamment du IV[e] Évangile, celui de saint Jean, telles que « marcher dans la lumière » ou « enfants de lumière » figurent, mot pour mot, dans les manuscrits de la Mer Morte. La notion même de l'Église, telle qu'elle s'exprime dans l'enseignement du Christ, est certainement très voisine de la conception qu'avait d'elle-même la Communauté du Qûmrân. Mieux encore, tel passage du *Manuel de discipline* où il est fait allusion à la Pensée créatrice de Dieu, — « dans sa connaissance tout s'est fait », — n'est pas sans analogie avec le fameux prologue de saint Jean. Bien d'autres rapprochements semblent devoir être indiqués sur lesquels l'esprit critique aura à s'exercer.

Il s'agira aussi de marquer les différences, « ce que Jésus a apporté de fondamentalement nouveau. » Dès maintenant, certaines de ces différences sautent aux yeux. L'une porte sur le comportement général des ascètes esséniens, qui ne ressemble en rien à celui des chrétiens. Il suffit de lire la règle de la Communauté, avec ses minutieux articles, ses rigides préceptes de purification rituelle, d'habil-

(1) Notamment ceux de W. Grossouw, de G. Kuhn, de J. Coppens et du R. P. Daniélou : de ce dernier la conférence prononcée au Congrès d'archéologie et d'Orientalisme biblique à Saint-Cloud en avril 1954 a été très remarquée.

lement, de nourriture, et de penser ensuite à la liberté sublime de la morale évangélique, pour sentir quel pas a été franchi, qu'on est sur un terrain nouveau. « La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie, » ou encore « ce n'est pas la nourriture qui souille l'homme, mais ce qu'il a dans le cœur » ; de telles formules ne se trouvent dans aucun texte de la Communauté du Qûmrân ; ils sont aussi éloignés que possible de l'esprit qui y régnait. Entre l'essénisme et le christianisme, il y a, de toute évidence, une différence de hauteur spirituelle, celle qui existe entre une religion de parfaites et minutieuses observances et « la vérité qui rend libre ».

Et une autre différence aussi s'impose : elle porte sur le sens même du terme de « nouvelle alliance » qui se retrouve à la fois dans les textes de la communauté et dans l'Évangile. Le Christ est venu établir entre Dieu et les hommes une alliance nouvelle, celle que glorifiera saint Paul ; et les Esséniens du Qûmrân, eux aussi, se proclamaient « Communauté de la Nouvelle Alliance ». Mais en quoi consistait le principe de cette nouvelle alliance, pour eux? En rien d'autre qu'en un retour aussi total que possible aux prescriptions du *Deutéronome*, en une fidélité plus stricte à la vieille loi mosaïque, que d'ailleurs les textes de la Communauté rappellent constamment. L'Alliance nouvelle que le Christ donne à l'humanité est d'un tout autre caractère : elle repose sur deux mystères, l'Incarnation, et la Rédemption ; elle se réalise dans la personne même du Dieu fait homme, qui se sacrifie pour sauver les hommes ; elle est signée de son sang.

Une autre — mais qui n'est pas une dernière, — question serait encore à poser : dans quelle mesure y a-t-il eu des rapports entre l'Église primitive et les Esséniens qui ont pu être en contact avec elle? Après la dispersion consécutive aux attaques romaines, certains éléments de la secte n'auraient-ils pas rallié les rangs des disciples de Jésus? Sur ce point encore, il s'agit plus d'hypothèses et de questions que de solutions et de réponses. Il est plus que probable que les Juifs très pieux qui ont constitué le premier noyau de l'Église, à Jérusalem, ne pouvaient pas ignorer l'existence et les mœurs des « moines » de la Mer Morte. Plusieurs des apôtres n'avaient-ils pas connu Jean-Baptiste et n'avaient-ils pas été les témoins de son action, de son enseignement? Les Judéo-Chrétiens ne se sont-ils pas nommés eux-mêmes « ébionites », c'est-à-dire pauvres, alors que les Esséniens faisaient vœu de pauvreté? Dans l'Église primitive, l'expression de « saints » ne qualifie-t-elle pas quelquefois les fidèles du Christ, les témoins de l'Alliance nouvelle, du même mot dont se servaient aussi les membres de la Communauté? Et ne sait-on pas, d'après le livre des *Actes des Apôtres*, que les premiers chrétiens mettaient en commun tous leurs biens, exactement comme faisaient les Esséniens?

Il semble même certain, quand on lit les *Épîtres* de saint Paul et, plus tard, des textes chrétiens des premiers temps, tel que le *Pasteur d'Hermas*, et la *Didaché*. qu'on y sent la trace d'une tradition juive très stricte, très exigeante, proche de celle qu'on trouve formulée dans les textes de la Communauté du Qumrân. Certains apocryphes des premiers siècles, comme l'*Épître dite de*

Barnabé fort en honneur dans les milieux chrétiens primitifs, ont une sonorité bien voisine de celle des écrits esséniens. Au reste, dans quel désert vécut saint Paul, quand, après Antioche, il se retira pour prendre tout à fait conscience de soi et de la mission que Dieu lui confiait? *L'Épître aux Éphésiens* reprend, presque mot pour mot, des notions qu'on trouve dans le *Manuel de discipline* sur l'imitation de Dieu par ses fils, les hommes, sur l'obéissance absolue au Maître de salut, sur la fidélité à l'Esprit dont les fidèles portent la marque. Et plus tard encore, quand, dans le christianisme, se développera le monachisme, — mais peut-être n'avait-il jamais cessé et, dès les premiers jours, avait-il existé, — les préceptes qu'on y verra appliquer ressembleront singulièrement à ceux auxquels se soumettraient les ascètes de la Communauté essénienne : la plus ancienne formule de « règle monastique », celle de l'Égyptien Shenouti au Ve siècle, impose à ceux qui veulent se consacrer à Dieu un « engagement » appuyé par des vœux, exactement comme faisaient les ascètes dont les ruines et les grottes de la Mer Morte ont livré le secret...

On voit sur quelles mystérieuses et fascinantes perspectives débouche cette histoire toute récente. Quels secrets encore nous attendent, et quelles révélations? Alors que tout semblait connu, établi, mille fois scruté et disséqué, des documents sur lesquels se fonde notre connaissance du christianisme et de ses origines, la curiosité imprévue d'un Bédouin, à la poursuite d'une chèvre, nous amène à reconsidérer maintes données essentielles, à modifier peut-être nos positions sur des points décisifs. Une fois de plus, le rideau se déchire qui nous cache le secret du passé. Merveilleuse aventure de l'esprit.

DANIEL-ROPS.

« La bombe atomique oblige à tout repenser »[1]

Nous sommes à une époque où le moindre lecteur de journaux soupçonne une opération de force, en l'état actuel des armements, paiera mal. En général on ne veut point voir saccager le trésor commun et on ne supporte pas que nos biens, nos vies, nos cités soient poussés dans les *cercles de destruction* du *champignon atomique.* Mais il est curieux que cette terreur de la guerre n'enlève rien du tout aux motifs que l'on a de s'armer. C'est que de tels motifs ne sont pas sans lien avec l'amour de la justice, ni avec ce genre d'indignation qu'éveille tout abus de force : on ne veut pas qu'un peuple impérialiste ne subisse point les dangers qu'il fait courir aux autres peuples et l'on repousse, au nom de la dignité humaine l'humiliation, qu'il pourrait imposer. *La sécurité et la justice*, voilà donc ce qui anime l'imprudente politique de réarmement et ce qui relève sa popularité, voire l'admiration qu'on a pour elle. Les hommes d'État connaissent bien, sur l'opinion, l'effet de ce genre de défis ; sans cela ils n'emploieraient pas ces idées puériles qui enferment une ignorance incroyable. Car comment admettre, en un temps où l'hypothèse d'un conflit armé ouvre un avenir plein de périls, que notre conscience de la guerre soit à peu près identique à celle d'un prince du moyen âge chargé du *droit de glaive* pour punir le *méchant?*

On objectera que si la guerre est devenue autre chose que ce qu'elle était au temps des arbalètes et des lances de tournois, la question de principe n'en reste pas moins la même.

Mais s'il est fort noble de soutenir un idéal, et d'en tenir les principes pour des biens plus précieux que la vie humaine — pouvant même en exiger le sacrifice — on peut se demander ce que valent ces principes quand leur application imperturbable menace le Genre humain. Or c'est un fait, la guerre n'est plus entre les belligérants ; c'est au monde entier qu'elle est préjudiciable. Et si tout citoyen est obligé de mourir pour sa patrie, personne n'est obligé, fût-ce pour se défendre, d'anéantir l'univers des hommes.

S'il n'y avait que l'inconscience des machines et les passions, tout serait perdu. Mais les rudes avertissements qui se multiplient dans le monde et divers *mémoires*, dont les redites et la constance sont le signe de la nécessité, aideront peut-être à résister efficacement aux préjugés, aux impressions, et aux futilités des discours qu'on entend çà et là. Depuis plusieurs années les revues anglo-saxonnes ont entrepris d'examiner la situation des armements modernes. Nous avons pu y lire de beaux textes de génie et de prudence politique, et aussi des pages qui exprimaient la tristesse devant le pouvoir arbitraire des guerres : « *Beaucoup de nos amis seront découragés. Ils avaient quelque espoir en l'été 1945. Mais si la bombe atomique ne les a pas aidés à établir la paix, pourquoi admettraient-ils que la bombe H les y*

(1) Cette suite d'études sur l'énergie atomique est le quatrième cahier spécial de *La Table Ronde*. Cf. n° 84 décembre 1954 : le jansénisme. — Janvier 1955 : la pluralité des mondes (n° 85). — Février 1955 : Les nouvelles conceptions de l'histoire (n° 86).

aiderait? Pourquoi y aurait-il quelque chose de neuf à cette occasion (1). » Ainsi c'est la notion même de sécurité armée qui est contredite, et contredite par la raison, car c'est une étrange ruse de préparer la guerre afin d'avoir la paix — contredite aussi par les faits car depuis Enivvetok, pour la première fois dans l'histoire du monde, les artisans des engins de guerre, se sont trouvés devant une arme incontrôlable qui libérait beaucoup plus d'énergie destructrice qu'on ne le prévoyait. La zone rouge des combats est devenue un chemin dissimulé dont on ne peut prévoir ni l'étendue, ni le parcours et la notion de sécurité armée, qui déjà signifiait, avant ces avertissements, la tension de tous contre tous — c'est-à-dire un fragile équilibre avec les pires malheurs assurés, annoncés, préparés — n'est plus maintenant qu'une sécurité de gribouille qui se jette à l'eau afin de se noyer avec son adversaire. Comme l'écrit Einstein, dans la préface qu'il a préparée pour la réédition du livre de Jules Moch : *la Folie des hommes :* vouloir la paix, ce n'est plus, préparer la guerre. « *Celui qui n'espère plus édifier une paix durable et sûre, ou qui, tout en y croyant, n'a pas le courage d'agir en conséquence, celui-là est mûr pour le désastre.* »

Au lendemain de la guerre, quand elle a mis au point un programme de recherches atomiques, la France s'est refusée à développer, pour l'armement, ce nouvel acquêt de la science. Voilà pourquoi, sans doute, la presse et la librairie française ont fait peu de place jusqu'ici aux questions que suscitent les armes thermonucléaires. Pourtant la conscience d'un pays ne se pose pas en raison de sa singularité ou de sa bonne volonté locale, mais en raison de sa liberté. Il serait illusoire de penser que nous sommes hors du coup. Ainsi allons-nous voir se multiplier, ces mois-ci, dans notre pays, des ouvrages qui nous ferons songer nous aussi aux moyens de nous préserver. En présentant ce cahier de *La Table Ronde*, nous avons voulu signaler ce mouvement des esprits. Aucune sollicitation politique ne l'a inspiré. Quelques-unes des hypothèses formulées paraîtront peut-être aventureuses ; à côté des certitudes, elles sont de peu de poids et, dans l'idée d'une guerre, qui de toutes manières serait une inconcevable témérité, tout ce qui peut retenir d'aller au danger est sur le chemin du raisonnable. Ajoutons qu'au moment où la France semble choisir la coexistence et s'emploie à définir les moyens d'y parvenir, la réflexion sur les besoins de sécurité, devraient favoriser la tâche de la diplomatie qui dans un gouvernement démocratique, doit s'accorder avec les nécessités de la situation humaine.

PIERRE SIPRIOT.

(1) Bulletin des savants atomiques de Chicago, mars 1950. Pages 118 à 122 de ce cahier on trouvera une importante revue de la presse anglo-américaine sur les problèmes que pose l'énergie atomique.

L'énergie atomique, option dramatique

FÉLICITONS les animateurs de *la Table Ronde* de présenter un ensemble assez varié de réflexions sur l'ère thermo-nucléaire. Les peuples vivent, à peu près à leur insu, une révolution à la fois scientifique, technique, économique et militaire infiniment plus rapide et plus profonde que celle causée, au début du siècle passé, par la domestication de la vapeur. Tant qu'ils n'auront pas pris une nette conscience de ce hiatus entre l'univers d'hier et celui de demain, on ne leur répétera jamais assez que se trouvent périmés beaucoup de modes de pensée préatomiques.

Chacun de nous devrait en effet méditer ces trois idées incontestables :

La désintégration nucléaire, sous la triple forme de la fission instantanée des noyaux lourds, de la fusion également immédiate des noyaux légers, l'une et l'autre génératrices de terrifiants bouleversements, enfin de la fission lente des mêmes noyaux lourds productrice d'énergie bienfaisante, permet, *au choix des hommes*, soit d'*anéantir sur des continents entiers la civilisation* et, peut-être, toute trace de vie, soit de *généraliser un bien-être matériel* encore inconcevable non seulement pour les deux tiers sous-alimentés de l'humanité, mais même pour notre France moyennement industrialisée.

Ces trois idées : le choix qui dépend des peuples, la destruction de l'espèce ou son progrès illimité, constituent les notions essentielles que chacun doit avoir présentes à l'esprit lorsqu'il raisonne en une matière comprise dans la zone d'application des phénomènes nucléaires, c'est-à-dire dans presque toutes nos branches d'activité.

★

La liberté du choix retiendra en premier lieu notre attention. Il s'agit vraiment d'une option.

Les savants ont accompli leur tâche, qui est de reculer sans trêve les limites de notre connaissance, sans se préoccuper de l'usage pratique que d'autres — ou eux-mêmes, dans des circonstances particulières — feront des plus récentes découvertes. Telle est leur vocation universelle et permanente. Ils n'y ont pas failli.

La science est essentiellement œuvre collective. Quand Rœntgen

découvrait les rayons X en 1895 ; puis Henri Becquerel, la radioactivité naturelle l'année suivante ; ensuite, Marie et Pierre Curie, le radium en 1898 ; quand Ramsay, Rutherford et d'autres étudiaient, de 1903 à 1907, les transmutations spontanées bouleversant notre notion classique des corps simples et aboutissant à la transformation de l'uranium en radium, puis en plomb ; quand, de 1919 à 1939, des savants de tous pays réalisaient des transmutations artificielles, imposées à la nature et, avec Irène et Frédéric Joliot-Curie, en 1934, des radioactivités provoquées ; quand enfin, à la veille de la guerre, étaient effectuées les premières fissions de noyaux lourds, certes encore limitées et spontanément amorties, mais où se trouvaient en germe les explosions atomiques de 1945, nul de ces chercheurs ne travaillait pour doter son pays d'une arme nouvelle et effroyable. Chacun était seulement animé par la passion de la découverte, la hantise de l'inconnu, la volonté de comprendre. Leurs travaux, aussitôt publiés, étaient l'apanage commun de tous les hommes. Eux, ne se préoccupaient pas des applications, militaires ou bienfaisantes, que d'autres en tireraient.

Il fallut la guerre mondiale pour que, de part et d'autre, les savants se missent à la disposition de leur patrie ou, pour les réfugiés alors nombreux, de leur pays d'élection, et s'efforçassent de lui donner l'arme de la victoire. Qui oserait les en blâmer?

Mais, sitôt acquise la capitulation nippone et instituée une paix encore précaire, les plus nobles de ces savants s'opposèrent à la recherche d'armes plus monstrueuses encore. La protestation publique d'Einstein contre la décision du président Truman, connue le 1er février 1950, de faire étudier la bombe à fusion thermonucléaire, l'actuelle bombe à hydrogène, est de treize jours seulement postérieure à cette décision. On connaît l'attitude d'Oppenheimer en la matière, et celle d'autres chercheurs, également terrifiés par ces perspectives nouvelles.

Ainsi, les clercs n'ont pas trahi. Ils ont rempli leur mission, qui est d'accroître sans cesse l'étendue de nos connaissances. C'est aux hommes, à tous les hommes, qu'il appartient de choisir, dans la moisson ainsi accumulée, les applications à exploiter.

★

Ce choix s'impose aujourd'hui et doit être effectué sur un plan non pas national, mais mondial.

Car il y a opposition, antithèse absolue entre certaines applications et d'autres, entre la course aux armements thermo-nucléaires et l'utilisation pacifique de l'énergie atomique, entre la mort généralisée et la vie facilitée.

Deux considérations, entre autres, imposent ce choix :

D'une part, c'est la même matière première, à des degrés de pureté différents, qui sert à charger des bombes ou à équiper des réacteurs producteurs d'énergie. Réserver par priorité les minerais non encore surabondants aux usines de préparation d'explosifs interdit de les affecter en grandes quantités à la construction de générateurs de force motrice.

D'autre part, parmi les sous-produits résultant de la transformation lente de la matière en énergie dans ces générateurs, des corps peuvent être extraits qui, après purification, seraient susceptibles d'être utilisés pour le chargement de bombes. Comment imaginer dès lors que les grandes puissances atomiques modernes accepteraient de fournir à des États moins évolués, qui en ont besoin par priorité, des matières fissiles en quantités dépassant les simples besoins expérimentaux ; de former des techniciens ; de livrer des réacteurs, etc. si elles sont fondées à craindre que ces États accumulent librement pendant quelques années les sous-produits de ces générateurs, pour les transformer en chargements de bombes atomiques?

Pour ces deux raisons — et pour d'autres, non techniques — il faut choisir, tout en proclamant que l'option pour la paix est conditionnée par la création d'un contrôle international rigoureux ayant pour objet non seulement de vérifier la dénaturation à des fins pacifiques des stocks militaires déjà constitués, mais encore de surveiller en permanence tous les gros réacteurs producteurs d'énergie, demain éparpillés à travers le monde, afin d'éviter toute utilisation dramatiquement frauduleuse de leurs sous-produits.

★

Si l'option en faveur de la paix n'est pas levée, la course aux armements atomiques et, pis encore, thermo-nucléaires, se poursuivra entre les trois puissances ayant expérimenté de tels engins — États-Unis, U. R. S. S. et Grande-Bretagne. — D'autres, sans aucun doute, estimeront devoir s'y joindre, la mesure de la force militaire s'évaluant alors en tonnes de matières fissiles pures. La France notamment a, jusqu'à ce jour, proclamé fièrement que son commissariat à l'énergie atomique avait une mission exclusivement pacifique. Une fois réalisées ses grandes piles de Marcoule, dans le Gard, elle sera le quatrième producteur d'uranium fissile du monde : résistera-t-elle longtemps à la pression des responsables de sa défense, qui voudront — et qui souhaitent déjà — l'engager dans cette course maudite? D'autres alors ne tarderont guère à l'y suivre : l'Allemagne, qui sait, et sans doute la Chine et le Japon...

Or le risque est illimité. Trois constatations schématisées permettent d'en juger et aussi de marquer nettement que les effets de l'arme thermo-nucléaire d'aujourd'hui l'emportent sur ceux de l'arme atomique d'Hiroshima presque autant que ceux-ci ont surpassé les résultats des engins classiques antérieurs.

Si, tout d'abord, on évalue la puissance des trois types en tonnes d'un explosif courant, le trinitrotoluène, ou T. N. T., on remarque que le projectile aérien classique avait une puissance de l'ordre d'une tonne de T. N. T., au maximum ; que la bombe atomique d'Hiroshima équivalait à 20 000 tonnes de T. N. T., tandis que les plus puissants engins thermo-nucléaires expérimentés à ce jour atteignent une puissance de 20 millions de tonnes !

Si l'on passe ensuite des puissances en jeu à leurs effets destruc-

teurs, on peut montrer que la bombe classique anéantit toute vie sur une surface s'évaluant en mètres carrés, tandis qu'il faut raisonner en kilomètres carrés pour la bombe atomique et en milliers de kilomètres carrés pour l'engin thermo-nucléaire.

Ou enfin — et ce raisonnement frappe davantage l'imagination — si un chef d'État dément se proposait de frapper toutes les communes de France à la fois et d'y anéantir pratiquement toute vie, il devrait, soit utiliser 100 millions de bombes classiques d'une tonne (1), nécessitant 10 millions de parcours aériens, ce qui excède toute possibilité humaine ; soit 6 000 bombes atomiques (2), transportées par autant d'avions, dont il faudrait majorer le nombre d'un bon tiers pour tenir compte des interceptions — et ce total d'engins dépasse sans doute quelque peu les stocks existant dans le monde entier ; — soit enfin 15 projectiles thermo-nucléaires seulement, tant est étendue leur zone de mort, — et deux États au moins pourraient aisément provoquer cet affreux carnage.

Cent millions, 6 000, 15... ces trois nombres mesurent la progression dans l'horreur réalisée depuis la dernière guerre par le passage de l'ère classique à l'ère atomique en 1945, puis de celle-ci à l'ère thermo-nucléaire en 1952.

Le problème est ainsi, je crois, clairement posé. Une bombe classique sur le Palais-Royal détruirait quelques immeubles à l'entour. Une bombe atomique causerait des ravages mécaniques et des radioinfections dans le centre de Paris, des ravages calorifiques dans le département de la Seine. Une seule bombe thermonucléaire détruirait pratiquement tout Paris et les communes limitrophes dans un rayon de quinze kilomètres, causerait des morts nombreuses et de graves dégâts jusqu'à Mantes, Creil, Coulommiers et Fontainebleau ; des dommages plus légers, mais toujours avec accidents mortels, jusqu'à 120 kilomètres, c'est-à-dire à Rouen, Amiens, Laon, Orléans, etc., et même au-delà, au hasard des vents dominants, par l'effet radio-actif indirect de cendres projetées dans la stratosphère, retombant lentement sur terre et pouvant, notamment si l'enveloppe de la bombe était constituée par un alliage au cobalt, demeurer dangereusement radio-actives pendant des années (3)...

Contre ces engins monstrueux, nulle parade efficace. Celles, concevables, encore que pratiquement peu applicables, contre la bombe atomique ne valent pas contre l'engin thermo-nucléaire.

(1) Les statistiques rassemblées par le savant anglais Blackett montrent que l'Allemagne a reçu, de 1940 à 1945, 1 300 000 tonnes de bombes classiques et a de ce fait compté 500 000 morts, soit un décès pour 2 600 kilos de bombes.

(2) Ce nombre et le suivant sont établis dans mon livre récent, qu'on m'excusera de citer : *la Folie des hommes*, chez R. Laffont, éditeur, où l'on trouvera également le résumé des statistiques de Blackett précédemment mentionnées.

(3) Les vingt-trois marins du chalutier japonais *Dragon bienheureux*, dont un est mort après six mois d'atroce agonie et dont plusieurs sont encore, au bout de dix mois, à l'hôpital de Tokio, ont été atteints par des cendres à une distance de Bikini équivalente à celle de Paris à Dieppe...

Pour la première fois, le duel classique du canon et de la cuirasse, forme militaire de la loi philosophique générale de l'équilibre de l'action et de la réaction — connue en électricité sous le nom de loi de Lenz — se trouve entièrement en défaut pour une durée imprévisible. Je ne puis développer ici ce thème, traité ailleurs (1). Qu'on veuille bien me croire quand j'affirme qu'il n'est de parade valable ni contre l'engin clandestinement transporté au but par pièces détachées, remonté sur place avec mise de feu différée par de modernes partisans ; ni contre celui lancé par un sous-marin faisant un instant surface à des centaines de kilomètres de la côte à attaquer ; ni contre les fusées intercontinentales, radioguidées, qui, presque au point aujourd'hui, traverseront demain en moins d'une heure les plus larges océans...

La guerre « presse-bouton » apparaît ainsi comme une sinistre possibilité : le premier qui aurait le criminel courage de la déclencher sans préavis accumulerait dans la première heure tant de dizaine de millions de morts et tant de ruines chez l'assailli que celui-ci perdrait sans doute toute volonté de résistance et de représailles (2).

★

Supposons au contraire que l'humanité opte pour la paix, pour le désarmement, pour l'atome bienfaisant. Comment se pose dès lors le problème?

Le degré de bien-être matériel d'une civilisation se mesure en définitive par la quantité de force motrice à la disposition des hommes, par le développement de la mécanisation. En électricité, pétrole, gaz, charbon, etc., l'Amérique consomme annuellement l'équivalent de 8 tonnes de houille par habitant ; le Canada, 7 ; l'Europe occidentale à peine plus de 2 ; l'Afrique 240 kilogrammes et l'Asie 190, les régions les moins développées de ces deux continents en utilisant à peine une vingtaine de kilogrammes. Ces nombres se situent sur une échelle analogue à celle des niveaux de vie : celui des Américains n'est-il pas, *grosso modo*, le triple du nôtre?

Au total, l'humanité emploie actuellement l'équivalent de 2 milliards et demi de tonnes de houille par an, qu'il faudrait sextupler si l'on se proposait d'aligner les niveaux de vie de chaque

(1) *Op. cit.*, pp. 79 à 83 et 112 à 114.

(2) On raisonne parfois à propos des engins thermo-nucléaires comme en matière de gaz : « Nul, dit-on, n'a utilisé ces derniers dans la seconde guerre mondiale, parce que chacun craignait les représailles. Il en ira de même des armes nouvelles. ». Comparaison est rarement raison. Hitler n'a pas recouru aux gaz, surtout parce qu'il savait que les masques fournissaientune parade efficace ; donc il n'obtiendrait que des résultats locaux, non une décision, tout en exposant ses troupes à des représailles. Mais s'il avait possédé une arme si effroyable qu'il eût pu en espérer la victoire complète, par écrasement matériel et moral de son adversaire, l'homme des chambres à gaz et des fours crématoires eût-il hésité à l'employer?

peuple sur celui de l'américain en 1955, qui, d'ailleurs, s'élève régulièrement.

C'est là, dans l'ère classique, une impossibilité matérielle absolue, On ne formera jamais assez de mineurs et de prospecteurs, on ne disposera jamais de crédits d'investissements suffisants pour forer assez de puits, édifier assez de barrages, pour sextupler la richesse énergétique de l'univers.

Il y a pis : nos ressources classiques se tarissent. Dans quelques centaines d'années, les mines de charbon les plus riches, celles d'Amérique, seront épuisées ; les anglaises ne contiennent plus de houille bon marché que pour un siècle de la consommation actuelle ; certaines des nôtres sont plus près encore de leur agonie. Les nappes de pétrole ont une vie se chiffrant seulement par dizaines d'années et non par siècles ; la prospection généralisée à tout le globe n'apportera qu'un répit supplémentaire très bref, si on le compare à la vie des peuples, et non des individus. Quant à la houille blanche, illimitée dans le temps, mais non dans son volume, l'Italie, dépourvue d'autres ressources, exploite déjà 60 pour 100 de ses possibilités ; la France, 55 pour 100 ; les États-Unis 43 pour 100.

Ainsi, non seulement le relèvement général du niveau de vie est irréalisable par les moyens classiques, mais son maintien dans les États évolués se heurterait, dans un avenir assez proche, à d'immenses difficultés, tandis que l'exploitation des filons, des nappes ou des chutes les moins rentables renchérirait progressivement le prix d'une énergie de plus en plus recherchée et de plus en plus rare...

L'humanité serait-elle condamnée à dépérir, au lieu de prospérer toujours davantage? Nullement, grâce à la puissance de l'atome.

Sans entrer dans le détail de calculs théoriques dérivés de la géniale équation d'Einstein, ni de leur transposition sur le plan des applications pratiques, on peut indiquer que, dans des réacteurs de types actuellement au stade expérimental en divers pays, et compte tenu des rendements effectivement constatés, 300 tonnes d'un mélange d'uranium naturel et de thorium produiront par leur fission une énergie équivalente à celle de 2 milliards et demi de tonnes de houille... Si même la consommation d'énergie classique, régulièrement croissante, double d'aujourd'hui jusqu'à l'époque où de tels réacteurs seront généralisés dans le monde entier, 600 tonnes de matières suffiraient à passer intégralement des formes classiques de l'énergie à son aspect atomique. Quatre mille tonnes à peine seraient alors nécessaires pour sextupler la consommation, c'est-à-dire pour donner à l'univers entier le niveau de vie futur du peuple américain...

Autrement dit, une tonne de ce mélange d'un corps dit fertile, le thorium, et d'un autre devenant fissile à son contact, l'uranium naturel, équivaut, du point de vue énergétique, à 8 millions de tonnes de houille ! Non seulement les quantités de minerais bruts à extraire sont faibles par rapport aux réserves déjà prospectées, mais encore les poids de corps purifiés à transporter des mines aux lieux d'emploi sont, par rapport au charbon, dans le rapport de 8 millions à un !

C'est dire que l'énergie atomique apparaît comme la plus aisément dispersable — elle l'est infiniment plus que l'électricité, astreinte aux sujétions de la construction d'immenses réseaux, avec les pertes en ligne en découlant — et comme la plus facilement transférable dans les régions démunies d'autres ressources. Cette dissémination constituera sans doute l'immense progrès social futur, en mettant l'énergie à la portée de tous les peuples, à des prix comparables aux moins élevés de l'électricité.

A ce titre, les réacteurs portatifs déjà en construction en Amérique et connus sous le nom expressif de « Power package », de « colis d'énergie », constituent une heureuse anticipation, à des fins d'ailleurs provisoirement militaires, de la prolétarisation internationale de la puissance disponible pour les hommes.

★

L'option, dès lors, apparaît lumineuse. Désarmer, ou risquer de périr, tel est notre choix, le désarmement permettant seul l'usage pacifique de l'atome.

Ou l'humanité, retrouvant sa raison, imposera la poursuite des efforts marqués de succès à l'Assemblée des Nations Unies de 1954, tendant à la fois à interdire les armes de destruction de masse, à limiter les effectifs et les armements classiques, à instaurer dans ces deux domaines un contrôle international rigoureux, à organiser la coopération internationale pour les applications pacifiques de l'énergie atomique, à la fois en créant une Agence internationale et en réunissant cet été une conférence internationale d'information pour 84 États. Dans cette hypothèse, le monde pourra, avant la fin de ce siècle, réaliser des progrès matériels encore à peine concevables aujourd'hui.

Ou au contraire les matières fissiles resteront pratiquement réservées à la fabrication de bombes ; le niveau de vie ne s'élèvera que fort lentement ; les peuples sous-alimentés — qui sont majorité sur terre — se dresseront de plus en plus âprement contre l'injustice de leur sort et contre les États plus évolués ; la civilisation et la vie même sur des continents entiers seront à la merci d'un fou déclenchant une attaque par fusées thermo-nucléaires, intercontinentales, radio-guidées.

Nulle option plus dramatique ne s'est offerte entre la vie améliorée pour tous et la mort pour des dizaines de millions d'êtres. Il n'est pas possible que se prolonge longtemps l'actuelle folie des hommes. Faisons, malgré les apparences, confiance à leur sagesse.

JULES MOCH

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

« *GREENHOUSE* »

Première expérience thermonucléaire [1]

L'OASIS sablonneux de l'atoll d'Eniwetok, en plein milieu du Pacifique, avait encore l'aspect que lui avaient laissé les « Marines » et l'Armée des États-Unis à la fin des hostilités contre le Japon en 1944. Les nombreuses îles qui entourent la lagune étaient piquées de trous de bombes et jonchées de ferrailles et de chars rouillés.

L'équipe du général Quesada transforma vite ce champ de bataille en une communauté prospère digne de l'âge atomique. « Nous avons érigé un laboratoire de guerre au milieu du Pacifique », disait Quesada.

L'île d'Eniwetok fut pourvue d'un spacieux terrain d'aviation avec tout l'équipement moderne nécessaire aux vols, avec ou sans pilotes. L'atoll renfermait deux terrains de sport, deux cinémas, une chapelle, un magasin d'habillement, un quartier pour le général commandant, un hangar d'intendance, un mess, un dispensaire, une poste, une blanchisserie, une centrale électrique bien équipée, des établissements de bains aussi luxueux que ceux de n'importe quelle station à la mode et une plage aussi belle que celle de Waïkiki ou celle de Rio de Janeiro.

A l'occasion d'une expérience, il y eut une fois jusqu'à 90 équipes de base-ball en compétition sur Eniwetok. La centrale téléphonique pouvait faire passer plus de 6 000 communications téléphoniques journellement ; un seul mess servait plus de 9 000 repas par jour. Une station de radio émettait sans interruption et des services d'autobus desservaient toute l'île.

(1) *Deux journalistes américains, James Shepley et Clay Blair junior, ont écrit sur « la bombe H » un livre qui a suscité de très violentes polémiques. Shepley et Blair retracent l'histoire des hésitations et des conflits qui ont déchiré les milieux scientifiques et gouvernementaux, au moment où il fallut décider de l'opportunité de fabriquer la bombe à hydrogène. L'amiral Strauss, président de la Commission de l'Énergie atomique, a déclaré qu'il s'était efforcé d'empêcher la publication de ce livre, qui aujourd'hui divise les États-Unis en deux camps. La traduction française paraîtra prochainement chez Plon. Le chapitre que nous publions ci-dessous relate, de façon pittoresque et dramatique, la première expérience thermonucléaire, à Eniwetok, en mai 1951.*

A l'extrémité de l'atoll, dans la direction opposée d'Eniwetok, se trouvait une autre grande île, Engebi.

Entre ces deux îles, des centaines de plus petites étaient groupées formant ensemble ce grand atoll ; elles avaient des noms à peine prononçables tels que : Muzzinbaikku, Kirijan, Bokonaarrappara, Yeirim, Aitsu, Eberiru, Aomonpursa, Sanil, Elugelab, Teiter, Bogairikk, etc... Quelques-unes d'entre elles ne sont plus que des souvenirs — Elugelab entre autres, puisqu'elle a été effacée de la face du monde par la première expérience thermonucléaire.

Le laboratoire de l'A. E. C. (Commission de l'Énergie atomique) fut construit à Eniwetok, pour pouvoir bénéficier d'une grande surface permettant un vaste terrain d'expérience pour les bombes atomiques, trop importantes pour être expérimentées à l'intérieur du continent des États-Unis.

Mais avant et après les explosions les îles étaient largement habitées. Bâtiments, usines, abris, instruments, camions, bulldozers y étaient rangés. Lorsque le moment de l'explosion approchait, les hommes déménageaient la plupart de l'équipement par mer ou hélicoptères. Les habitations préfabriquées, évacuées les dernières, étaient aussi les premières à y revenir.

La mise au point de ces expériences était délicate et demandait de grandes connaissances scientifiques, certains instruments spéciaux, placés non loin du lieu de déflagration, devant enregistrer des phénomènes qui se déroulaient dans l'espace d'une fraction d'un millionième de seconde. Le renseignement obtenu devant alors être retransmis en un endroit protégé, avant que l'instrument lui-même soit volatilisé. Quelques applications dépendent d'analyses d'échantillons transportés par avion jusqu'aux laboratoires de Los Alamos situés à quarante heures de vol. D'autres mesures dépendent de la rapidité des prises de vues, les appareils opérant à un millionième de seconde ou plus. Des cellules photoélectriques, des photomultiplicateurs, des chambres à ionisation, des spectrographes à masses et à rayons béta étaient mis en jeu. On monta des tours de lancement pour la bombe, tours faites de cadres massifs en acier, s'élevant jusqu'à 200 pieds dans les airs et ressemblant à des antennes de télévision.

Avant, durant et pendant chaque essai, l'A. E. C. s'efforce de maintenir un réseau de sécurité serré à travers tout le rayon d'essai du Pacifique. En conséquence, les M. P. et l'Armée, vêtus de shorts kaki, restent en faction devant les bâtiments et l'équipement stratégique de l'atoll. Tous les ouvriers portent des plaques d'identification munies de leur photographie. Tout le personnel n'est pas admis à toutes les sections de l'atoll, et seulement les hommes « Q » peuvent pénétrer dans les régions interdites.

Le système de sécurité par air et par mer, autour d'Eniwetok, est assuré par l'aviation et par des patrouilles de la marine. Les forces de l'air surveillent sans relâche une étendue de plus de 400 milles carrés autour d'Eniwetok, tandis que la marine a la responsabilité des mers pour le même espace autour de l'atoll. Pendant les opérations, une douzaine de torpilleurs environ patrouillent

les mers ainsi que d'innombrables petites unités, et un porte-avions mouille à proximité de l'île fatidique, muni d'hélicoptères, permettant aux savants de survoler le point de l'explosion afin de recueillir les renseignements précieux aussitôt après la déflagration.

Au printemps de 1951, pendant que Teller et ses assistants, y compris le Dr Frédéric de Hoffmann, travaillaient jour et nuit sur les bombes d'essais afin qu'elles soient prêtes à temps, les hommes et les savants commençaient à se réunir à Eniwetok pour préparer « l'opération Greenhouse ». Quesada était sur place pour accueillir les arrivants.

Les expérimentateurs venus à Eniwetok pour contempler la première explosion thermonucléaire du monde étaient divisés en deux groupes : ceux qui espéraient un succès, mais qui objectaient toujours le coût exorbitant de l'engin (en termes de tritium), et ceux qui désiraient que l'essai fût concluant quelles que soient les sommes engagées. Ils savaient tous que, pour des raisons purement politiques, il était essentiel que l'expérience réussît, sans cela il leur serait objecté que la fusion des noyaux légers était impossible. Cette objection, à la suite d'un échec de « Greenhouse », porterait un coup fatal à la recherche sur la bombe thermonucléaire, malgré la nouvelle conception de Teller.

Au mois de mai 1951, lorsque les officiels de Washington arrivèrent à Eniwetok, accompagnés des membres du « Joint Congressional Committee », du directeur exécutif Borden, de Robert Le Baron et d'autres, l'équipe de Quesada avait déjà fait exploser deux bombes atomiques pour faire des expériences sur du matériel militaire. Les préparations étaient bien avancées en vue des nouveaux essais.

Trente-six heures avant la fameuse explosion, on avait soigneusement couvert les dispositifs secrets qui avaient été placés sur la tour de lancement de l'île cible. Puis vint le signal d'évacuer. Les quartiers d'habitation furent vite démembrés et emmenés en bateaux. Les uns après les autres les hommes quittèrent l'île. Au départ de chaque groupe, ils devaient accomplir une certaine mission qui, une fois terminée était rapportée par radio, radiotéléphone ou *walkie talkie* au quartier général de Quesada. Les détails de procédure étaient si bien prévus, que si un groupe échouait accidentellement dans l'accomplissement de sa mission, le prochain groupe ne pouvait procéder à la sienne.

Il ne s'agissait pas de commettre l'erreur de laisser une sentinelle en faction dans l'île !

Le jour avant l'heure H, Teller atterrit sur l'île accompagné de son bras droit, de Hoffmann, il grimpa sur la tour où reposait le dispositif. Entouré d'une machine à réfrigérer compliquée (appelée *dewar*) pour conserver le tritium et le deuterium à des températures extrêmement basses, l'engin était grossier et encombrant. Le vent faisait vaciller la tour lourdement chargée et les deux physiciens craignaient de tomber dans le trou ménagé à travers le plancher conduisant au récif de corail à 200 pieds au-dessous d'eux.

Après les ajustements de dernière heure, Teller et de Hoffmann

retournèrent à Eniwetok où ils passèrent le reste de la journée sur la plage à se détendre. Ils nagèrent et explorèrent les récifs de corail à l'aide de masques sous-marins. Ils avaient laissé un de leurs hommes de confiance, le D[r] Herbert York au travail sur la tour de lancement, très loin au-dessus de la pancarte marquée : Danger, Défense de fumer, Explosifs.

Cette nuit-là, pendant que York trempé par la pluie qui ne cessait de tomber s'affairait à hâter les derniers préparatifs, des conférences météorologiques se tenaient au quartier général où l'on craignait fort que l'expérience ne fût remise à cause du mauvais temps.

A Eniwetok, Quesada et Teller contrôlaient les dernières mesures administratives et rédigeaient un rapport spécialement destiné à un groupe de représentants du Congrès qui désirait être tenu au courant.

Quesada avait désigné Teller pour renseigner les représentants du Congrès, à quoi Bradbury objecta que tout le crédit, en cas de réussite, irait au D[r] Teller, ce qui serait nuisible au moral de Los Alamos, mais Quesada maintint sa décision.

Tout naturellement et sans emphase, Teller mit ceux-ci au courant et l'un d'eux lui ayant demandé, à brûle-pourpoint, s'il croyait que l'essai serait concluant, il répliqua à voix basse : « Ce sera un succès. »

Après son exposé, Teller rencontra son ami le D[r] E. O. Lawrence qui revenait du cinéma où il était allé avec Gordon Dean et Sterling Cole et Teller lui avoua qu'il commençait à perdre confiance : « Ça ne marchera pas », lui dit-il, d'un air sombre. Lawrence rétorqua : « Je te parie cinq dollars que tu te trompes. »

Plus tard dans la nuit, Teller se promenait silencieusement le long de la grève avec Bill Borden. Il lui dit : « Cet événement est capital, et le succès impliquera que l'homme a découvert un moyen nouveau d'obtenir de l'énergie, ainsi que l'avait prouvé Enrico Fermi en décembre 1942. Cela signifiera aussi que bientôt l'humanité pourra bénéficier de ce pouvoir immense provenant de la fusion. »

Ce ne fut qu'à l'aube que le temps s'éclaircit enfin, l'essai avait trois heures de retard sur l'horaire prévu. Les mécaniciens commencèrent à chauffer les moteurs des « drones » (avions sans pilote) sur le terrain d'Eniwetok. Ces drones — qui étaient des B-17, des B-50, des F-80 et un avion de bombardement à réaction B-47 — sortant de l'ombre, roulèrent sur la piste d'envol et s'élevèrent dans les cieux, tandis que les avions « gigognes » (1) évoluant à proximité les prenaient en charge et les conduisaient vers l'île désignée.

L'heure H approchait.

Tous les observateurs officiels furent emmenés au club balnéaire d'Eniwetok où on leur servit du café et des sandwiches pendant que les derniers préparatifs étaient effectués. Au fur et à mesure que l'horaire progressait, chaque nouvel épisode était

(1) Ou avions mères, avions destinés à piloter les « drones ».

minutieusement expliqué par un haut-parleur. Quesada et Teller sortirent sur la jetée pour avoir une meilleure vue.

Sur l'île avoisinante de Parry, un commandant de l'aviation qui avait déjà assisté à plusieurs explosions s'étant installé avec un groupe, attendait. Tout à coup éclata un bruit assourdissant — juste avant l'heure H. Par instinct, les observateurs, y compris le commandant, se jetèrent à terre — cherchèrent un abri, n'en trouvèrent pas. Et on vit les restes d'une fusée de feu d'artifice que le commandant avait lâchée pour faire une farce !

Le haut-parleur annonçait les dix dernières secondes : « Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. »

Et puis l'heure : « T-H. »

Une immense boule de feu fit éruption. Simultanément, un souffle de chaleur balaya la plage suivi de près par un sourd grondement, venant du haut-parleur, quand le bruit de l'explosion atteignit l'île de Parry. Ensuite, par un terrifiant coup de tonnerre, le bruit frappa Eniwetok.

Un observateur décrit plus tard ses réactions :

« La chaleur se fit sentir simultanément avec la vision de la boule de feu que nous regardions à travers nos verres sombres (si sombres que si vous regardiez le soleil il apparaîtrait n'être qu'une tête d'épingle) et la sensation de chaleur à quelques 18 milles de distance vous donnait l'impression d'avoir ouvert un four brûlant. Les explosions nucléaires, toutefois, m'ont toujours donné l'impression d'être très éphémères. Tandis que le nuage s'éloignait (après avoir passé très près d'Eniwetok) on apercevait déjà le Pacifique qui avait retrouvé un calme parfait comme si rien ne s'était passé. »

Malgré l'aspect terrifiant de l'explosion, on ne put savoir immédiatement si elle avait donné toute satisfaction. Les instruments placés sur les îles avoisinantes, ainsi que ceux qui se trouvaient sur les avions sans pilote qui avaient traversé la déflagration, devaient encore être examinés avant de pouvoir s'assurer si le pourcentage adéquat de tritium et de deuterium avait été employé.

Pendant que l'équipe attendait les résultats, Quesada suggéra que Teller allât survoler l'île cible pour observer de près l'effet de l'expérience. Bradbury protesta encore une fois auprès de Quesada, objectant que trop de crédit serait attribué à Teller, mais Quesada n'en tint toujours pas compte et Teller s'envola à bord d'un L-13 de l'Armée.

A l'aller, le pilote offrit à Teller de prendre les commandes et, ravi, celui-ci s'empara du manche à balai. L'avion entre ses mains inexpérimentées monta en chandelle dans le ciel (1). Rien ne demeurait sur l'île-cible sauf quelques moignons de palmiers noircis. L'énorme tour d'acier du haut de laquelle avait explosé l'engin n'existait plus. Des tonnes de métal avaient été volatilisées par l'explosion.

(1) Après l'essai « Greenhouse », Teller parla plus souvent de son expérience de pilotage que de la première tentative faite par l'homme de consumer du tritium et du deuterium.

Tôt dans l'après-midi les résultats commencèrent à être connus : le pourcentage de tritium et de deuterium consumés par l'explosion dépassait de beaucoup tous les espoirs. L'expérience était incontestablement un succès. Il était prouvé que les réactions thermonucléaires étaient dorénavant du domaine des possibilités.

De peur que la nouvelle ne se répandît comme une traînée de poudre, quelques savants seulement furent prévenus au début des résultats, car le courrier n'était pas censuré à Eniwetok. Ce même après-midi, le Dr Lawrence devant prendre l'avion pour les États-Unis, Teller s'aperçut, en l'accompagnant au terrain, qu'il n'avait pas appris la bonne nouvelle. Il ne pouvait pas la lui annoncer officiellement, le secret lui étant imposé par Quesada, mais il lui glissa un billet de cinq dollars dans la main. Lawrence lui serra la main silencieusement.

Vers le soir, le Dr Teller, le général de brigade Robert M. Lee, le commandant du contingent des Forces de l'Air et le membre du Congrès F. Edward Herbert étaient réunis au Club des officiers, discutant de la portée mondiale du nouvel engin nucléaire.

L'Atomic Energy Commission, n'a jamais fait de commentaires officiels sur la dernière expérience d'Eniwetok. Mais lorsque des découvertes scientifiques d'une importance majeure sont effectuées, il est souvent difficile de les garder entièrement secrètes. Les savants parlèrent bientôt des « inventions brillantes » et des « développements révolutionnaires » dans le domaine thermonucléaire.

Bien plus tard, dans une déclaration mémorable, le président Eisenhower devait révéler que la bombe à uranium avait été transformée en une arme 25 fois supérieure en puissance à celle d'Hiroshima. Cela indiquerait que la bombe à uranium avait été à tel point améliorée qu'elle était capable d'émettre des températures dans les environs de centaines de millions de degrés. Les savants possédaient donc une amorce d'une puissance thermique telle qu'ils pourraient allumer une explosion thermonucléaire gigantesque, sans avoir recours à un dispositif de réfrigération pour maintenir l'amorce froide.

JAMES SHEPLEY et CLAY BLAIR junior.

(Traduit de l'anglais par Anne Frauger et le professeur Rocard.)

Quelques problèmes de physique nucléaire

La science des atomes est dans une large mesure abstraite. Elle ne s'adresse pas, comme la physique à notre échelle, à des objets directement perceptibles par nos sens, mais à des entités dont l'existence est garantie par la condition de donner des phénomènes une explication logique. C'est une des raisons pour lesquelles il fallut batailler pendant longtemps, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, pour faire admettre leur introduction dans le langage de la physique et de la chimie.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle, nous possédons des moyens puissants comme la chambre de Wilson ou le microscope électronique permettant de violer dans une certaine mesure le mystérieux incognito des éléments discrets qui composent la matière, mais les principes mêmes de la mécanique ondulatoire nous apprennent que cela ne peut jamais être effectué complètement.

La bataille pour l'existence des atomes au début de ce siècle donna lieu à une querelle philosophique dont nous ressentons seulement maintenant le contrecoup. Ces divergences de vues entre savants et philosophes au sujet de problèmes scientifiques très spéciaux et techniques, semblèrent à première vue cantonnées dans un étroit domaine auquel l'homme de la rue était très indifférent et qui semblait ne pas avoir de répercussion sur les conditions mêmes de son existence journalière. Cette querelle de techniciens au sujet de l'existence « objective » des atomes avait l'air au plus haut point académique. Elle faisait partie de ces inutilités que la civilisation libérale entretenait au nom de la culture générale.

Pourtant, l'expérience a montré qu'il n'en était rien. Le retentissement de cette discussion sur le destin de l'individu moyen a été considérable et risque de l'être plus encore dans le futur.

A ce point de vue, la science théorique a suivi une voie curieusement parallèle à celle de la science expérimentale. Cette dernière, en investiguant les propriétés des noyaux atomiques, dont l'individu moyen ne soupçonnait même pas l'existence, a abouti à la fabrication de la bombe atomique et maintenant de la bombe à hydrogène dont les effets terrifiants sont connus de tous. Ainsi donc, le destin de l'humanité a échappé dans une large mesure à l'expérience immédiatement perceptible par nos sens et sans danger pour nous, pour dépendre de forces mystérieuses, situées

dans la coulisse et présidant à des phénomènes que nous sommes loin de pouvoir expliquer à l'heure actuelle.

Face à ce soudain changement des conditions environnantes qui est exactement l'équivalent d'un changement de milieu pour un être vivant, l'humanité a réagi de la manière dont elle avait l'habitude quand il s'agissait simplement de transformations insignifiantes. En raison de son inertie mentale, elle n'a pas encore pris pleinement conscience de la nature du monde nouveau qui vient de s'ouvrir à elle. Cela est vrai de l'humanité tout entière dont l'état mental a peu varié depuis le temps des croisades ou des guerres de conquête. Ce que l'on a appelé « l'éducation universelle » n'a pas amené de changement qualitatif frappant dans son comportement. Les connaissances ont été en général absorbées, elles n'ont pas été assimilées.

La plupart du temps, cette absorption a été imposée par les conditions de la vie matérielle, en raison des situations qu'elle offrait. Au contraire, l'assimilation réclame impérieusement un certain dillettantisme de caractère artistique. C'est elle qui est en général à la base des grandes découvertes théoriques et des grandes inventions. C'est pourquoi l'époque du plus grand rayonnement scientifique de la France a été celle des Descartes, Fermat, Pascal dont aucune nécessité matérielle n'a dirigé ou entravé l'essor.

Pendant un certain temps, la civilisation libérale a réussi à jouer avec la difficulté, associant en un alliage fragile et paradoxal comme l'acier au plomb, les nécessités de la vie matérielle et les exigences du dilettantisme. Un Faraday, simple ouvrier relieur, réussit à se hisser jusqu'au sommet de la physique expérimentale. Un Einstein malgré de grandes difficultés de début et une violente opposition put mener de front la recherche désintéressée et le labeur quotidien. Pourtant, il était apparu dans les pays les plus fortement enrégimentés comme la France, que le jeu était de plus en plus difficile à jouer. Un Galois, simple élève de lycée, voulut jouer le rôle de Fermat et échoua complètement en ce qui concerne la vie matérielle. De même Abel. Au contraire, un Carnot ne réussit que très imparfaitement au point de vue de la recherche désintéressée. De même un Duchêne qui signala vainement les propriétés bactéricides de la pénicilline. Au fur et à mesure que l'instrument de « sélection « se perfectionnait, le rôle de ce que nous pouvons appeler « l'artiste ès sciences » s'amenuisait de plus en plus. Pourtant, c'était lui qui était responsable des plus grandes découvertes et des plus soudains changements de points de vue. A notre époque, un Fermat ou un Faraday ne pourraient se faire entendre. La société est devenue trop forte pour l'individu et un courant irrésistible la porte à devenir plus forte encore. Dans les pays anglo-saxons, on a remarqué que le travail en commun, dirigé d'une manière rigide, suivant des normes inflexibles, excluait les idées de génie, car ces dernières sont en général en opposition avec les tendances manifestées par le savant moyen.

Donc, tout en perfectionnant et en taylorisant sur certains points d'une manière extraordinaire les méthodes de jadis, la société

moderne semble incapable de transmettre intégralement tout l'héritage du passé. Par sa pression de plus en plus forte sur la vie matérielle des individus, elle s'oppose à la pensée originale. Une conséquence de cet état de choses est le piétinement de la physique théorique depuis de nombreuses années. Les problèmes irrésolus s'accumulent : électromagnétisme macroscopique, supraconductibilité, électromagnétisme quantique encombré d'infinis, théorie des corpuscules élémentaires, forces nucléaires, etc...

Cela est très compréhensible. Quand un Einstein, en 1905, publia sa théorie de la relativité restreinte, il heurtait les idées du monde savant officiel, cristallisé dans l'admiration newtonienne. Quand il publia la même année sa théorie des quanta de lumière qui contredisait un certain nombre de faits bien établis depuis Fresnel, il brutalisait encore plus les préjugés en cours. A ce point qu'il dut entreprendre un travail des plus classiques sur le mouvement brownien pour montrer au monde savant qu'il était réellement un excellent mathématicien et non un exalté qui cultivait le paradoxe pour faire parler de lui. Du côté matériel, il était bien protégé par sa petite situation à l'office des inventions de Berne. Il ne semble pas que ces circonstances favorables puissent se renouveler dans la société moderne telle qu'elle est construite.

On peut donc dire que l'absorption des connaissances a été prodigieusement étendue et que pratiquement tout le monde peut y participer. Mais l'assimilation a reculé et avec elle ce qui constituait la fleur de la civilisation humaine.

D'autres problèmes non moins aigus se posent à la société moderne. Envisageons le problème théorique issu de l'évolution de la science. Nous avons signalé au début de cet article l'âpre bataille scientifique qui eut lieu dans le premier quart de ce siècle pour l'adoption officielle de l'existence des atomes. Elle donna lieu à un conflit idéologique dont nous observons à l'heure actuelle le plein développement.

Des savants réputés comme Ernst Mach nièrent l'existence des atomes au nom de la thèse « positiviste ». D'après cette dernière, tout ce qui n'est pas atteint directement par l'expérience n'est que chimère, fruit de l'imagination humaine. Le mot « expérience » est pris dans le sens courant du terme. Ainsi, le fait que les corps tombent est un fait d'expérience. Les atomes ne peuvent pas être directement décelés (au moins en ce temps-là) par les faits expérimentaux. Donc leur existence est au moins douteuse. De plus, la science elle-même ne constitue pas un édifice entièrement objectif. Ses lois n'expriment pas des propriétés intrinsèques du cosmos. Elles ne représentent qu'une manière « commode » de classer les faits expérimentaux. Elles réalisent une « économie de la pensée ». Nous aurions tort de leur attribuer une signification dépassant ce cadre étroit. Cette théorie semble plutôt être un renoncement à comprendre le monde, qu'une croyance dans le caractère non-objectif de l'univers physique. Elle cadre très bien avec le caractère de la physique classique, en particulier telle qu'elle est exposée dans les manuels d'enseignement. On y a affaire à différents chapitres entièrement séparés où des lois particulières semblent

tomber du ciel et doivent être apprises et appliquées sans se demander quelle peut être leur signification.

Un autre point de vue sur la nature du monde relève plus complètement de la philosophie : c'est le point de vue idéaliste. Ce que nous connaissons directement du monde, ce sont nos sensations. C'est donc finalement l'esprit, le mental, qui a la suprématie logique sur le monde matériel. On reconnaît la thèse de Berkeley.

Elle se rattache au positivisme extrême en ce sens que l'instrument de connaissance du monde est la sensation et que d'après le positivisme, l'instrument de connaissance importe plus que la connaissance elle-même.

Au contraire, la thèse d'après laquelle les atomes existent réellement fut rattachée à la théorie matérialiste du monde, d'après laquelle le primat doit être donné au monde matériel extérieur regardé comme réellement existant, l'esprit n'étant qu'un produit secondaire.

Ce point de vue fut transporté par Lénine, après Karl Marx, du domaine de la controverse académique dans celui de la polémique politique. Le vocabulaire employé, la violence des attaques, la négation de toute objectivité à l'adversaire, indiquent qu'à ce moment, on a franchi une frontière. D'autre part, par l'association de cette thèse matérialiste aux conflits du travail, on lui ouvrit les portes vers une large audience, celle de l'humanité assujettie, par manque de moyens financiers ou de capacités, au rude travail manuel.

Du point de vue scientifique, le perfectionnement de la technique expérimentale joint aux travaux des théoriciens entraîna la victoire de la théorie atomique : les atomes existaient bien réellement. On arrivait même à en connaître la structure. Ils étaient composés d'électrons tournant autour d'un noyau composé de protons et de neutrons étroitement liés entre eux. Dans la première théorie quantique, cette représentation ne comportait aucune imprécision. On regarda donc le fait scientifiquement établi de l'existence des atomes comme une grande victoire de la thèse matérialiste. Les physiciens qui s'y étaient ralliés furent mis en honneur, les théories positivistes et idéalistes sombrèrent dans l'oubli.

Du point de vue politique, cela fut regardé comme une grande victoire théorique de Karl Marx et Lénine. Ces derniers furent considérés comme les défenseurs de la vraie science, les constructeurs de la vraie philosophie scientifique et leur thèse fut identifiée avec « la science elle-même ». Au nom de la science, on demanda la prohibition de toute autre attitude d'esprit. Cela explique en partie l'adhésion d'un grand nombre de physiciens à la doctrine communiste. D'un autre côté, les promesses du nouveau régime aux savants, la perspective d'une vie matérielle très large eurent aussi leur importance. Cela est vrai à la condition que les théories scientifiques soutenues soient en accord avec la doctrine officielle du moment. Comme les incidents relatifs à la génétique l'ont montré, cela comporte de graves dangers.

Mais d'autre part, on ne peut nier que le succès des théories scientifiques et de leurs applications pratiques, que ce soit avec la théorie de l'atome ou avec la fabrication des bombes nucléaires, ont mis en vedette une catégorie de gens qui jusqu'à présent ne jouaient dans la société qu'un rôle secondaire. On peut dire qu'ils étaient simplement tolérés en vertu du principe que l'on doit aider l'avancement des connaissances humaines sous quelque forme que ce soit. D'un seul coup, ces obscurs spécialistes, dont le moyen âge n'avait pas voulu et qui constituaient un luxe de la civilisation moderne, s'avérèrent jouer un rôle de premier plan dans la vie pratique. Naturellement, la société libérale n'était pas équipée pour les recevoir. On les admettait bien dans les universités, mais ailleurs ils se heurtaient à une rude concurrence. D'autre part, il faut bien admettre qu'eux-mêmes n'ont en général pas le bagage indispensable à quiconque veut avoir une place de premier plan dans la vie pratique. Il en est résulté des heurts et des incompréhensions.

D'un autre côté, ils exercent une profession internationale. Ils ont tout à risquer à s'opposer à la fraction communiste de l'humanité et rien à gagner. On conçoit donc que le nombre des « neutralistes » figurant dans leurs rangs soit considérable. Enfin, en raison de la victoire de la théorie atomique au début du siècle, victoire qui n'a son plein effet qu'à l'heure actuelle en raison de l'inertie mentale, il y a parmi les physiciens atomistes un nombre imposant de communistes, avoués ou cachés. Ces derniers possèdent un instrument de propagande d'une puissance jamais égalée. Comme la science est en grande partie basée comme le cinéma, sur la publicité, on conçoit que l'attrait de la sirène communiste soit particulièrement puissant sur les savants atomistes. Si l'on joint à cela le fait que la société libérale, tout en les comblant d'éloges n'a pas fait grand-chose pour eux au point de vue matériel, il est aisé de comprendre que la pénétration communiste dans leurs rangs a été considérable.

Ce fait a conduit les États-Unis à une situation qui, par instants, a été tragique. En raison de la technicité du sujet, il suffit d'une conspiration suffisamment puissante et adroite pour dévier tout le cours de la science. A la fin de la dernière guerre, les grandes vedettes de la physique atomique qui avait victorieusement résolu le problème de la bombe atomique aux États-Unis, peu soucieux de s'opposer à la Russie, regagnèrent leurs universités respectives. On dut se contenter de techniciens de second ordre. Quand la question de l'essai d'une bombe à hydrogène se posa, une violente opposition se manifesta dans les rangs des techniciens. Cette opposition se traduisit par l'opinion qu'il était impossible de fabriquer une telle bombe. Les choses traînèrent pendant trois ans. A ce moment, la Russie commit la grosse faute de rejeter officiellement les lois de Mendel qui gouvernent la génétique, lois dont la valeur est universellement prouvée depuis plus de soixante-dix ans. Cela provoqua une protestation unanime des généticiens américains, en particulier de Mueller, prix Nobel de génétique. A ce moment, une partie des physiciens tourna court et déclara que la

bombe à hydrogène était possible. Une autre partie maintint ses positions en sorte que la question ne put être tranchée par les comités techniques. L'affaire monta jusqu'au président Truman. Ce dernier était en possession d'un bagage intellectuel des plus légers, n'ayant fait qu'un bout d'école primaire, après quoi il avait ouvert un magasin d'articles divers à Independence (Missouri) lequel s'avéra si peu fructueux que l'infortuné commerçant payait encore les frais de la faillite qui s'ensuivit alors qu'il était vice-président des États-Unis ! C'est à cet homme que l'on demanda de trancher un problème technique des plus délicats, à savoir si la bombe à hydrogène était possible et dans ce cas d'engager d'énormes crédits pour la réaliser.

Le plus étonnant de l'histoire, c'est que le président Truman, sur la vue du dossier, la déclara possible, engagea les crédits et ordonna sa fabrication. De méchants esprits affirmèrent après coup que la possibilité de la bombe à hydrogène était tellement évidente que le président Truman ne pouvait pas se tromper. Les avis opposés étaient dus à une attitude politique déterminée. Cette opinion entraîna les sanctions contre Robert Oppenheimer.

Pour juger de l'importance de la bombe à hydrogène, il ne faut pas oublier que c'est la seule arme des États-Unis contre les puissances asiatiques rivales. Sinon, tout porte à croire qu'ils seraient débordés par le nombre. Or, l'Américain moyen préférerait la disparition totale de son pays et même de l'humanité tout entière que recevoir des ordres ou être dominé par une puissance étrangère quelconque. La nation est trop habituée à son indépendance, à sa liberté, le mépris du reste du monde y est trop grand pour qu'aucune concession puisse jamais être faite par elle sur ce sujet. Par conséquent, toutes les campagnes pour entraver les expériences atomiques s'y heurteront à un mur. La seule chose qui pourrait les déterminer à arrêter les essais serait un contrôle international rigoureux des armes atomiques. A défaut, il faudrait précipitamment entreprendre une expédition sur la lune, de manière à pouvoir organiser sur ce satellite les expériences qui s'avèrent beaucoup trop dangereuses à la surface de la Terre.

GEORGES BALETTE.

Le cas Oppenheimer

C'EST en mars 1954 que le conflit latent fut porté devant le public : Oppenheimer faisait connaître par voie de presse sa réponse à une lettre d'accusation du directeur général de l'A. E. C. (Commission de l'Énergie Atomique). La lettre venait un peu tard, si l'on songe que le physicien avait été appelé en 1942 à la direction de la recherche atomique. Sans doute le climat politique avait beaucoup changé depuis, mais aussi deux enquêtes ultérieures, en 1946 et 1948, s'étaient terminées à son avantage ; il n'empêche qu'à titre préventif, depuis presque un an déjà, et par un interdit du président lui-même, Oppenheimer n'avait plus part aux consultations gouvernementales. On l'avait mis à l'écart en l'absence de toute décision officielle, en attendant peut-être de reprendre l'enquête. La lettre du directeur général était le signe de cette reprise.

On peut se demander en passant si tout réquisitoire — car c'en était un — n'est pas affaibli par son principe même qui est de juxtaposer pêle-mêle toutes sortes de charges dont une partie est à l'avance admise comme non fondée. Quoi qu'il faille en penser, il est curieux de noter que la seule charge vraiment nouvelle, le ralentissement délibéré imposé par Oppenheimer aux travaux sur la bombe à hydrogène, n'allait pas en définitive être retenue contre lui, malgré l'absence de réfutation. Bien moins encore pouvait-on l'accuser d'avoir révélé quoi que ce soit de ses travaux secrets : la première commission d'enquête (1er juin 1954) le félicite sur sa discrétion, et la seconde (29 juin) ne revient pas là-dessus. Mais on lui faisait reproche d'avoir à plusieurs reprises fait des déclarations contradictoires pour protéger des tiers, et il faut avouer qu'on ne peut guère le défendre sur ce point. L'autre suite de griefs était plus redoutable, parce qu'on ne pouvait lui assigner aucune limite précise. On reprochait à Oppenheimer les idées communistes de son entourage — amis et parents — et sans pouvoir établir qu'il fût même un sympathisant, on définissait sa personnalité comme peu sûre.

Ce critère de *sécurité* correspondait à une innovation officielle introduite depuis quelque temps par le président Eisenhower. Il avait remplacé, pour tous les fonctionnaires de l'exécutif, le *loyalty program* par un *security program* évidemment plus exigeant : Oppenheimer, blâmable selon la conception nouvelle, ne l'eût

sans doute pas été si l'on avait posé la question objective de sa loyauté envers le gouvernement. Il est vrai qu'on pouvait prévoir dès 1946 — date où prit force de loi l'A. E. C. Act — le passage périlleux d'un point de vue à l'autre : l'A. E. C. Act prévoyait en effet que toute commission d'enquête examinerait la réputation de l'homme à juger, sa loyauté et son entourage, et que si aucun critère disqualificatoire n'avait prise sur lui (par exemple la propagande en faveur d'une révolution violente), il fallait évaluer l'homme tout entier ; en somme, selon les termes qui seront ceux de la commission d'enquête le 1er juin 1954, « pénétrer l'âme d'un individu dont l'attitude envers son gouvernement doit être examinée. » Il est d'ailleurs significatif que l'auteur de l'A. E. C. Act, comme effrayé devant l'ampleur de la tâche, ait voulu que la décision pût être révisée plusieurs fois. Après l'enquête du F. B. I., le cas Oppenheimer fut examiné par deux commissions successives, et cela n'épuisait pas la gamme des appels ; enfin le dernier mot appartenait au directeur général de l'A. E. C. Cette souplesse de procédure constituait une exception en faveur des fonctionnaires et auxiliaires de la recherche atomique, car on ne la retrouvait pas dans les autres *sensitive agencies* (c'est-à-dire les organismes d'État qui nécessitent des précautions particulières).

Philip Rieff *(Twentieth Century* de septembre 1954) a donné une analyse pénétrante du vice inhérent à ce genre de procès : l'examen du *character* et des *associations*, pour reprendre les termes anglais, ouvre la porte à l'arbitraire ; c'est prétendre juger l'homme total, et « l'homme total ne peut jamais être innocent ». Qui plus est, à vouloir sonder ainsi les cœurs pour en extraire le possible, au lieu de s'en tenir aux actes, l'enquête risque de faire sienne la méfiance croissante du public américain pour l'intellectuel et singulièrement le savant. Cette méfiance existe à des degrés divers dans tous les pays, mais elle est plus dangereuse au sein d'une communauté qui n'a jamais fait du scepticisme une vertu et donne avec candeur le nom de névrose à tout comportement hétérodoxe. On pourrait ici utiliser le langage de Simone Weil, et dire que si la société américaine a voulu, et presque avec succès, être une société sans « malheur », elle n'y est parvenue qu'en appuyant de tout son poids sur chacun de ses membres. En ce sens Oppenheimer est une victime de cette « pesanteur ». L'appel à une instance supérieure a dès lors quelque chose de dérisoire, car on ne s'évade pas d'une communauté si dense ; qui s'en sépare prend à ses yeux l'attitude du coupable virtuel. Dans de telles conditions, une personnalité aussi exceptionnelle, un homme par surcroît aussi peu mêlé à la vie des autres pouvait difficilement se tirer d'affaire. De quelque côté qu'on aborde ce dialogue, on garde l'impression irritante que les interlocuteurs ne s'atteignent qu'à la faveur d'une méprise.

C'est pourquoi l'on ne saurait se contenter d'analyser le procès : il n'est qu'un aspect d'un conflit plus vaste qui met en cause « tout l'ensemble de la stratégie américaine à l'ère atomique » (Philip Rieff) ; il se pose alors en termes beaucoup plus clairs. Oppenheimer a fait connaître son point de vue à différentes reprises. Ses argu-

ments, exposés sur le mode grave et familier à la fois qui est le sien, ne sont pas d'un savant ignorant des réalités politiques. On les trouve entre autres dans la revue *Foreign Affairs* de juillet 1953, sous le titre *Armes atomiques et politique américaine*. Oppenheimer s'en prend au principe adopté par les états-majors et le gouvernement, « le recours rigide à un usage des armes nucléaires en des assauts stratégiques massifs et indéfiniment répétés. » « Même si les États-Unis conservent leur avance, le moins que nous puissions dire est ceci : dans dix ans, ce sera un piètre réconfort de savoir que les Soviets ont quatre années de retard sur nous, un piètre réconfort de nous dire que leur puissance n'est que la moitié de la nôtre. » La base d'une stratégie ne peut pas être d'accumuler plus de bombes que l'ennemi, parce qu'il viendra « un temps où la technique du bombardement et celle de la défense auront une bien plus haute signification militaire que la supériorité sur le plan des munitions atomiques proprement dites ». Ainsi le point faible de cette stratégie, c'est qu'elle ne veut considérer que l'attaque massive et les représailles. Mais il est très difficile de la modifier, parce qu'elle n'est discutée nulle part ; les différents organismes qu'elle concerne ne peuvent jamais confronter leurs points de vue. Le secret qui entoure l'atome n'est donc pas un avantage inconditionnel, bien au contraire.

Oppenheimer n'était pas le premier à élever cette critique : dès 1950, Lilienthal, alors président de l'A. E. C., écrivait dans le même sens sous le titre *Libérez l'atome* (*Colliers*, 17 juin). Il est piquant aussi de retrouver, six mois après l'article d'Oppenheimer, et dans la même revue, les arguments contre le secret repris dans un contexte tout opposé : Bernard Brodie, dans son article *Armes nucléaires*, s'inquiète de savoir si les États-Unis conservent bien leur avance sur les autres pays, et conclut qu'il est difficile de le savoir même au sein du gouvernement. « Nul homme, s'il n'est placé au plus haut échelon de l'autorité, ne peut légitimement connaître les données essentielles dans leur ensemble, et (...) ceux qui se trouvent placés à ces échelons sont bien trop absorbés par d'autres tâches pour consacrer beaucoup de réflexions à ce problème... » « Car ceux qui vivent dans ce climat de mystère ne se rendent plus compte, au bout de quelque temps, que leurs pensées se trouvent bornées par deux sortes de limites : leurs connaissances et leur curiosité ne peuvent s'étendre plus loin qu'il n'est permis », et d'autre part dans le domaine restreint qui leur est départi « leurs idées sont légalement protégées de toutes critiques ».

Le fait que Brodie utilise ici l'argument à des fins différentes n'en diminue pas la valeur, au contraire. Mais Oppenheimer l'élargit encore et quitte le terrain de la stratégie américaine pour celui de la politique internationale, où se retrouve la même tragique absence d'information et de discussion. Il ne serait pas étonnant de rencontrer ici, sous la plume d'un savant de réputation universelle, un de ces appels à la paix qui ne parviennent jamais à l'adversaire et donnent à celui qui les lance une position avantageuse. Mais ce qu'Oppenheimer demande, c'est que son gouvernement s'examine sur les principes de sa politique, et retrouve une

souplesse que l'idéologie lui fait perdre : « Nous devons avoir la plus grande liberté d'action possible. Nous devons avoir la force de nous demander si les plans que nous formons pour l'usage de l'atome sont, toutes choses bien pesées, justes ou non. Nous devons avoir la liberté d'action nécessaire — et nous ne l'avons pas aujourd'hui — pour pouvoir négocier dès qu'une occasion se présentera dans les temps à venir. » En pleine croisade maccarthyste, le plaidoyer prenait toute sa valeur.

On voit que la position d'Oppenheimer n'est pas celle d'un irréaliste, et que son langage garde même quelque chose de l'homme d'État au sens le plus élevé. Peut-être que désormais le savant n'a pas le droit d'être moins que cela, puisqu'en perdant l'optimisme de ses devanciers, il a pris conscience qu'il tient entre ses mains le destin des hommes. L'analyse guardinienne de la puissance serait à reprendre ici, selon laquelle « plus augmente le pouvoir qu'a l'homme de disposer du monde, plus est grand le risque dans lequel il vit ». Si l'on cesse de croire, comme les temps modernes en ont conservé la tradition tenace, que la science et la technique mettent à notre portée un univers déjà « donné », si l'on examine à quel point les découvertes sont des inventions, c'est-à-dire des créations d'un esprit qui peut façonner les choses et les êtres selon sa propre perversité, on s'aperçoit qu'en un sens nouveau et terrible l'homme est responsable du cours de l'histoire. Le discours récent d'Oppenheimer à l'Université de Columbia révèle qu'il a pressenti mieux que personne les temps qui s'annoncent.

BILLY AGUETTANT.

De l'apprenti-sorcier aux bombes H

Pandore, la première femme, douée de toutes les grâces par Vulcain et de la sagesse par Minerve, fut envoyée sur terre, nous dit la mythologie. Mais elle portait avec elle un vase dont le contenu, bien inquiétant, consistait en toutes les plaies qui peuvent affliger un monde : fléaux naturels, guerres, méchanceté, maladies et bien d'autres. Prométhée qui créa le premier homme et déroba pour lui le feu céleste, éventa le piège qui lui était tendu par Jupiter, il n'ouvrit pas le vase. Mais Épiméthée, l'Adam du monde égéen, après avoir pris Pandore pour épouse et le vase pour dot, ne put s'empêcher — dévoré de curiosité — d'ouvrir le vase et tous les fléaux s'échappèrent, se répandant en tous sens et accablant ensuite l'humanité d'un poids bien difficile à rejeter.

Quelle belle allégorie pour nos temps modernes ! Pandore, ne serait-ce pas la Science, le Savoir, la Connaissance pure, charmante et douée en elle-même d'infinies qualités? Pourtant, elle porte avec elle le vase menaçant et inéluctable.

Ce vase qui excite la curiosité — au point de provoquer irrésistiblement le désir de l'ouvrir — n'aurait-il pas été ouvert effectivement le 16 août 1945 à 5 h. 30 du matin? Et les soixante champignons atomiques, les dix gigantesques champignons thermonucléaires qui, depuis ce jour, ont constellé les polygones d'expériences nucléaires ne seraient-ils pas finalement la forme moderne des maux inéluctables placés, par un Jupiter jaloux et haineux dans les profondeurs de la matière, pour provoquer la perte d'une humanité encore puérile?

L'épopée du règne vivant.

Essayons de répondre un peu à ces effrayantes questions. Depuis que l'homme a émergé des âges primitifs et que son génie lui a révélé les principaux secrets du monde qui l'entoure, un grand pas en avant a été accompli vers la domination de la nature. L'énergie asservie commence à devenir très importante, les moyens d'action industriels et agricoles s'amplifient sans cesse.

Il convient donc de savoir dès à présent si cette activité humaine n'est pas susceptible de modifier plus ou moins le milieu ambiant dans lequel la vie évolue.

Cette évolution du règne vivant dure depuis des centaines de millions d'années. La radio-activité permet même d'assigner à

l'apparition de la vie sur le globe une ancienneté effarante : plus de deux milliards d'années — alors que la terre existerait depuis au moins trois milliards d'années.

Quelle épopée inconcevable s'est déroulée sur notre planète depuis ces temps reculés? Nous ne le saurons sans doute jamais. Néanmoins nous avons la certitude que la vie n'est qu'une très lente adaptation aux conditions physiques et chimiques imposées par la structure du milieu ambiant. La pesanteur, la composition des éléments minéraux du sol, la composition de l'air, la présence d'eau, la température, et bien d'autres facteurs tout aussi importants ont modelé les formes vivantes et leur ont assigné les diverses puissances que nous leur connaissons.

Qu'une de ces caractéristiques physiques vienne à varier et voilà le délicat équilibre compromis. Nous avons de fortes raisons de penser que de nombreuses variétés animales et végétales ont ainsi péri dans les brusques variations terrestres survenues au cours des âges.

Depuis quelques millions d'années (c'est-à-dire un moment, par rapport aux ères géologiques) une certaine stabilité semble régner et ces formes errantes sont en plein épanouissement. Mais un fait nouveau vient d'intervenir : l'homme a percé le secret de la matière, il s'amuse actuellement à faire détoner des bombes A et H tout comme un enfant qui s'émerveille de faire éclater des pétards.

Ces bombes sont-elles à l'échelle terrestre et leurs effets sont-ils susceptibles d'agir suffisamment pour entraîner des déséquilibres imprévus?

Des morceaux d'étoile sur le globe.

Lorsqu'une bombe H explose, une température de cent millions de degrés est dégagée au centre même de l'engin, c'est cinq fois plus que la température qui règne au centre du soleil. Une immense boule de feu qui rayonne comme une étoile se développe en quelques secondes jusqu'à atteindre un rayon de sept à dix kilomètres. L'air ambiant porté à très haute température a son azote et son oxygène constitutif qui entrent en réaction chimique et forment des vapeurs nitreuses brunes très caractéristiques. Ces vapeurs en se recombinant à l'oxygène et à la vapeur d'eau donnent de l'acide nitrique qui rend les eaux en suspension plus ou moins acides. Cet effet est considérablement plus grand que l'effet analogue des orages qui règnent sans cesse sur la surface du globe et les récoltes arrosées peuvent être détruites.

Mais l'acide nitrique doit jouer un autre rôle moins immédiat concurremment avec la poussière et les ions radio-actifs. L'énergie de la bombe défie l'imagination, elle est deux mille fois plus grande que celle de la bombe atomique jetée sur Hiroshima et Nagasaki ; elle équivaut en un seul instant à tout ce qui a été déversé en six ans sur l'Allemagne par les raids aériens. Un entonnoir de soixante mètres de profondeur et plusieurs kilomètres de diamètre est creusé dans le sol. La matière pulvérisée est envoyée jusqu'à quarante

kilomètres d'altitude dans des zones ultra raréfiées de l'atmosphère terrestre.

Pluies artificielles involontaires et nouvelle glaciation.

A des kilomètres d'altitude il y a déjà assez peu d'atmosphère ; on sait que l'atmosphère ne constitue qu'une très fine pellicule, presque imperceptible par rapport à la dimension du globe terrestre. Déjà la seule boule de feu atteint une hauteur analogue à celle de l'Everest où il est impossible de respirer sans masque. Les quelques centaines de millions de tonnes de poussières radioactives, l'acide nitrique, l'eau vaporisée de l'océan sont réparties dans l'immense champignon H qui couvre une superficie égale à celle de la Belgique. Les pêcheurs japonais touchés par la chute des poussières quelques heures après l'explosion du 1er mars 1954 étaient à 140 kilomètres de Bikini.

Tout cela nous fait juger de l'échelle terrestre de ces engins. Nous n'en sommes plus à l'époque où l'industrie de l'homme se perdait dans la vaste nature. Le physicien nucléaire qui contrôle les forces de l'atome a oublié de relever la tête et de réfléchir un instant sur la force qu'il déchaîne sur son propre habitat : la terre.

Les courants aériens diluent rapidement le champignon, mais celui-ci n'en continue pas moins de subsister pendant des mois et des années, parcourant des continents, rabattu au sol par le caprice des vents. De cela nous en avons des preuves certaines, par les antécédents volcaniques et surtout par l'augmentation de la radio-activité qui se manifeste en tous les endroits du globe au cours des jours et des semaines qui suivent les explosions.

De sorte que nous sommes soumis à de vastes expériences involontaires de pluies artificielles. A ceci près que les pluies provoquées par le passage des fragments porteurs de centre de condensation (poussière, acide nitrique et ions radio-actifs) tombent brusquement sous forme de chutes diluviennes, en sorte qu'il n'y a plus répartition régulière, mais anarchie dans le régime des précipitations et sécheresse prolongée en d'autres endroits.

L'effet d'écran des poussières vagabondes en très haute altitude n'est pas à négliger. Le rayonnement solaire sera intercepté et cet effet même, s'il est faible, peut être largement suffisant pour ramener une période glaciaire dont nous nous éloignons actuellement.

La radioactivité, malédiction de la vie future.

Mais beaucoup plus dramatique encore s'annonce l'effet de la radio-activité croissante sur la descendance des plantes, des animaux et de l'homme.

Tout le règne vivant est soumis à une légère quantité de radioactivité ambiante : celle du rayonnement cosmique et des isotopes naturels, carbone 14, potanium 40 entre autres. On sait d'autre part que le rayonnement X ou des corps radio-actifs agissent sur l'hérédité en provoquant des « mutations », c'est-à-dire des modi-

fications organiques monstrueuses. Ces changements de caractéristiques une fois provoqués, se transmettent aux descendants selon les lois de l'hérédité. De sorte que l'homme, en polluant l'atmosphère terrestre avec des doses croissantes d'isotopes radioactifs, joue immanquablement sur son patrimoine héréditaire et court le grand risque de l'altérer.

Il ne faut pas croire que ces effets s'estompent rapidement. La « vie » des isotopes radio-actifs produite par chaque explosion est très variable selon la variété considérée ; ainsi celle du carbone 14, dû au bombardement de l'azote de l'air par les neutrons, est de plusieurs milliers d'années. Autrement dit, dans cinq à dix mille ans, il restera près de la moitié de ce carbone qui se désintegrera lentement et les êtres vivants de cet âge futur seront encore bombardés par ce rayonnement.

Les enfants « mutants » des isotopes.

Les observations faites au Japon depuis un an montrent que la radio-activité de l'air, des pluies, des plantes et des tissus vivants augmente notablement. Les effets génétiques sont donc certains et seule l'actualité de l'expérience nous empêche de les observer. Ce n'est que dans une, deux ou trois générations qu'ils se révéleront.

Dans ce domaine, la politique du « après nous le déluge » est inadmissible. Le sens moral de l'humanité est insuffisamment évolué pour que nous nous préoccupions du sort de nos descendants. Or, dès maintenant, nous savons que nous jetons une sorte d'anathème sur les enfants de nos enfants.

Voilà bien un fléau que les Grecs de la mythologie n'avaient sûrement pas imaginé. Et s'ils ont ajouté dans leur belle allégorie du vase de Pandore qu'une seule chose était restée au fond du vase, *l'espérance*, il ne faut pas trop nous payer de mots. Les allégories sont commodes pour nous éviter de réfléchir, mais les problèmes devant lesquels l'humanité se trouve soudainement placée exigent une vigilance de tous les instants. L'homme de science a une responsabilité écrasante, mais cette responsabilité, chaque homme la partage. Le monde moderne exige la connaissance pour tous et toutes ; c'est à ce prix que l'humanité pourra poursuivre son chemin vers les temps futurs.

CHARLES-NOËL MARTIN.

L'attitude anglo-américaine devant l'énergie thermo-nucléaire

La libération de l'énergie atomique, les transformations qu'elle est susceptible d'amener, les ravages dont sont capables les bombes à fission et à hydrogène ont parfois fait naître quelques espérances mais le plus souvent sèment l'épouvante. Nous allons essayer à l'aide d'articles, de discours, de livres, inspirés de cette révolution scientifique, de refléter l'opinion et l'attitude de nos amis d'outre-Manche et d'outre-Atlantique.

L'impression d'horreur attachée aux seuls noms de bombes atomiques ou à hydrogène est si générale et si absolue qu'il semble oiseux de la reproduire. C'est pourquoi nous laisserons de côté les articles de *Contemporay Issue*, une revue de langue anglaise qui, dans un numéro consacré à la bombe H, expose abondamment leur effroyable puissance de destruction et le sentiment de révolte qu'elles inspirent pour conclure : *Quelle réponse le peuple américain doit-il donner à son délégué aux Nations Unies lorsque celui-ci déclare que l'Amérique ne doit pas abandonner l'exploitation des bombes à hydrogène aussi longtemps que la Russie ne l'abandonnera pas? Il faut que l'Amérique abandonne, sans tenir compte de ce que fait la Russie. Les atrocités accomplies derrière les frontières soviétiques sont nombreuses. Si la bombe à hydrogène en fait partie, tant pis pour nous.*

Il est un point de vue sur lequel la politique n'intervient pas, mais qui semble assez important pour que *le New Statesman and Nation*, un des hebdomadaires britanniques les plus sérieux, lui ait consacré un article, le 1er janvier 1955 :

1954 aura-t-elle été l'année pendant laquelle l'homme est intervenu pour la première fois dans les conditions atmosphériques? L'homme de la rue ou des champs a-t-il raison en accusant la bombe H d'avoir dérangé le temps?

1954 a eu en effet une température anormalement fraîche. En outre, on a enregistré six cents tornades, ouragans ou typhons, des inondations considérables en des lieux inhabituels tandis qu'ailleurs régnait la sécheresse. Ces événements n'ayant pas d'explication météorologique, *Weather*, le journal des Sociétés météorologiques royales a publié :

Le froid et l'humidité de cet été européen sont peut-être dus aux hautes pressions et températures enregistrées en Russie... Cepen-

dant d'autres facteurs sont à retenir, tels que la présence des glaces cet été dans l'Atlantique à des latitudes plus au sud que de coutume... et la réduction possible de l'énergie solaire à la surface de la terre due à l'interception des rayons solaires par une poussière d'origine météorique ou terrestre *dans les hautes atmosphères...*

Cette poussière *terrestre* pourrait provenir des explosions thermonucléaires. Bien que l'on ne puisse conclure, l'hypothèse n'est pas absurde.

Quant à la panique créée par les explosions de la bombe H, le *U. S. News and World Report* du 9 avril 1954, dans un dessein d'apaisement, précise ainsi certains points :

1° *Des particules radio-actives de bombe H lâchées dans le Pacifique peuvent-elles atteindre la côte ouest américaine? Oui, on a recueilli de la neige radio-active à Montana et Wyoming. Mais le danger est pratiquement nul.*

2° *La puissance de la bombe reste-t-elle contrôlable? Il est impossible que terre, mer ou atmosphère prennent feu.*

3° *Des bombardements répétés dans l'Océan pourraient-ils rendre incomestible la chair des poissons? Non, aucun poisson pêché par les Japonais après l'explosion n'a été contaminé. Seuls, ceux pêchés avant, et exposés aux cendres radio-actives, étaient suspects.*

4° *L'atmosphère peut-elle être empoisonnée par des bombardements répétés? Danger infinitésimal. Rien d'inquiétant.*

Et pour conclure : *A 20 kilomètres du lieu d'explosion, danger partout (chaleur, pression, radio-activité). A 65 kilomètres, souffle assez puissant pour endommager les bâtiments, et radio-activité dangereuse si l'on est sous le vent. A 300 kilomètres et même au-delà, le danger proviendra seulement de chutes d'éléments radio-actifs et non de la déflagration elle-même.*

C'est dans le même numéro de *U. S. News* que l'amiral Strauss a exprimé son opinion :

Depuis 1949 qui nous a révélé l'existence d'armes atomiques en Russie, notre seule supériorité réside dans la possession d'un plus grand nombre d'armes.

Les résultats des expériences de mars 1954 ont certes été terrifiantes, mais on a eu tendance à les exagérer. La puissance, il est vrai, a été à peu près double de celle prévue. Cette marge d'erreur est excusable lorsqu'il s'agit d'armes totalement nouvelles.

Les plus grosses particules retombent rapidement, les autres, emportées par le vent, restent souvent radio-actives et sont des éléments vaporisés de l'engin même. A différentes hauteurs au-dessus du sol, les vents soufflent en des directions opposées et le vent semble avoir joué un rôle important dans les erreurs de prévision. Le jour de la première explosion de mars, les vents n'ont pas soufflé selon les prévisions météorologiques, c'est pourquoi les petites îles de Rongelak, Kongerik et Utiril se sont trouvées dans le champ de chute d'éléments radio-actifs. C'est ainsi que vingt-trois pêcheurs japonais, vingt-huit membres d'une station météorologique américains et deux cent vingt-six indigènes se sont trouvés dans la zone de danger. Seuls les pêcheurs japonais semblent avoir souffert de brûlures.

Et l'amiral conclut :

Les progrès de la bombe à hydrogène ont augmenté notre puissance militaire à un tel point que nous nous sentirons bientôt assez en sécurité pour consacrer nos efforts aux emplois pacifiques du pouvoir atomique.

Malgré cette note plus optimiste, l'amiral Strauss n'a pas caché que l'importance et la puissance de la bombe H peuvent être augmentées à volonté, au point de détruire une très grande ville, même New York et sa région.

Quels moyens de défense est-il alors permis d'envisager? Carol Thompson, dans *Current History*, étudie le problème d'un point de vue très américain qui peut se résumer comme suit : si la défense américaine repose sur des engins thermo-nucléaires, quel stock et quelles dépenses faut-il envisager? Quant à l'Europe, elle est devenue un pion sur l'échiquier. Sera-t-il nécessaire de la sacrifier?

C'est encore *U. S. News* (16 avril 1954) qui propose en quatre points un programme de défense très précis.

1° *Un système de détection automatique qui annoncerait l'arrivée de projectiles ou de bombardiers six heures avant l'attaque.*

2° *Des avions à réaction armés de fusées prêts à prendre l'air à la première alerte pour abattre tout bombardier ennemi.*

3° *Les grandes villes seraient entourées d'un dispositif de projectiles radio-guidés du type* Nike *et* Bomarc, *qui attaqueraient les bombardiers ennemis.*

4° *D'énormes bombardiers capables de transporter des bombes H exerceraient des représailles sur l'ennemi.*

Quant aux abris contre un bombardement aérien, ils seraient sans doute de moins en moins efficaces, ainsi que l'expose le professeur Hart dans un article paru en juin 1954 au *Bulletin of the Atom. Scientists.*

Cette question de défense contre la bombe H a été reprise dans le *Times* du 3 janvier 1955 par l'historien militaire britannique Liddel Hart. Selon lui, l'apparition de la bombe à hydrogène oblige à une révision complète des plans de défense actuels. Dans le cas de l'Angleterre où les principaux objectifs sont extrêmement voisins l'un de l'autre, il a été estimé que cinq bombes thermonucléaires pourraient suffire et que dix suffiraient certainement à anéantir tous les centres industriels, y compris la moitié de la population. Selon le capitaine Liddel Hart le budget de défense ne doit plus comporter que deux chapitres : fabriquer des bombes H et des avions capables de la porter.

Les plus grands experts semblent placer leur seul espoir dans l'immensité de la puissance destructive de la bombe et dans l'épouvante qu'elle a fait naître. Et lorsque Churchill, le 5 avril 1954, répondit aux interpellations de l'opposition sur les récentes expériences américaines dans le Pacifique, il s'exprima ainsi :

... La fabrication des bombes à hydrogène est naturellement en cours sur une large échelle aux États-Unis et, je le crois aussi, bien qu'à un moindre degré, dans la Russie soviétique! Il n'est point de

mots qui puissent exprimer l'horreur de la situation dans laquelle se trouve le monde...

Il n'en résulte cependant pas que la bombe à hydrogène soit particulièrement favorable aux Soviets. Leur énorme étendue de territoire, qui limitait la bombe atomique à des objectifs militaires, ne leur donne plus la même immunité contre les effets infiniment plus étendus de la bombe à hydrogène, et des nuages de poussières et de vapeurs radio-actives qu'elle peut faire naître. Pour nous, dans notre île surpeuplée, pour ses régions d'Europe à population dense, cette nouvelle terreur apporte un certain élément d'égalité dans l'annihilation. Et je prie la Chambre de ne pas dédaigner ceci. C'est vers cette universalité du potentiel de destruction que nous pouvons regarder avec espérance et même avec confiance.

... A mesure que nous avançons sur cette route difficile, notre politique sera toujours guidée par deux buts essentiels. Le premier, celui de ne laisser passer aucune occasion de convaincre les dirigeants soviétiques — et si nous pouvons l'atteindre, le peuple soviétique — que les démocraties occidentales ne nourrissent à leur égard aucun dessein agressif. Le second est de nous assurer, tant que ce but ne sera pas atteint, que nous avons la puissance nécessaire pour les décourager de toute agression, et pour les repousser si nous devions en arriver là.

Telle semble bien être l'opinion des grands chefs militaires. Voici sur ce sujet quelques extraits du discours prononcé devant le duc d'Édimbourg et Winston Churchill par le général Gruenther commandant suprême des Forces alliées.

... Si une guerre venait à éclater d'ici trois ans, notre rideau protecteur devrait tenir jusqu'à la mobilisation de nos réserves; et nous avons l'impression qu'il ne tiendrait pas assez longtemps sans l'aide d'engins atomiques. Nous envisageons aussi pour soutenir nos armées de terre de recourir à des bombes atomiques lancées contre des objectifs en territoire ennemi.

... Comme chacun dans cet auditoire, je sais parfaitement que les peuples sont profondément troublés par les possibilités d'une guerre atomique. Et je puis vous assurer que cette inquiétude a atteint nos états-majors, tout comme vos foyers. Nous essayons donc de rétablir une force si puissante qu'elle découragera toute agression. Mais nous ne voulons pas de guerre, aucune espèce de guerre.

... Si nous interdisons l'usage d'armes atomiques, c'est un mur de chair qu'il nous faudra bâtir.

Certaines de nos réserves sont insuffisantes. Mais nous avons sur les Soviets un avantage d'une valeur considérable. Je veux parler de l'avion B-47 qui vole si haut et si vite qu'il n'existe pas actuellement de défense contre lui. L'un de ces avions a quitté les États-Unis pour atterrir quatre heures plus tard en Angleterre.

... Si les Soviets nous attaquaient maintenant, ils subiraient une sévère défaite. Ce qui ne veut pas dire que nous gagnerions, car dans une troisième guerre mondiale, il n'y aurait pas de gagnant.

... Cependant, je ne suis pas certain que d'ici cinq ou dix ans, nous ayons encore la suprématie. Autrement dit, je ne suis pas sûr que le temps travaille pour nous.

Quant à l'attitude du maréchal Montgomery, nous la trouvons dans le *British Survey* (janvier 1955) qui reproduit un discours prononcé le 24 octobre 1954 par le maréchal :

Je voudrais que l'on comprenne bien qu'au Shape tous nos plans reposent sur un recours à l'usage des armes atomiques et thermo-nucléaires. Si l'on nous attaque nous nous en servirons; et cela parce que, sans elles, nous ne pourrions faire face aux forces adverses... Plus nous avancerons dans le progrès de ces armes, plus la guerre deviendra un suicide réciproque... mais il faut que notre force en armes atomiques et thermo-nucléaires soit assez grande pour convaincre l'adversaire qu'une guerre effective causerait sa propre destruction...

La décision d'avoir recours aux engins atomiques incombera aux gouvernements, d'où un retard probable qui peut entraîner des inconvénients tactiques. Mais il faut, en tout état de cause, être prêt à pouvoir les utiliser. La possession de bombardiers géants, transporteurs de bombes H sera peut-être inutile, mais elle représentera une menace pour l'ennemi et cette menace devrait suffire à retenir les dictateurs.

La mise à l'index internationale des engins atomiques et thermo-nucléaire, (en admettant que les communistes jouent franc jeu) laisserait une supériorité écrasante à l'Est, en raison de ses inépuisables réserves humaines. Il faut donc que les Soviets connaissent notre résolution. Notre seule possibilité de défendre l'Europe occidentale, en cas de guerre, dépend de notre possibilité de nous servir d'armes atomiques.

Enfin, plus récemment encore, Mac-Arthur, à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, a lancé au monde un appel désespéré pour la paix. La guerre, a-t-il dit, désigne aujourd'hui un phénomène tout à fait différent de celui qu'elle désignait aux autres époques. Elle est devenue un anachronisme : nul pays ne peut la gagner, mais tous peuvent en périr. C'est pourquoi il est permis d'espérer que la guerre disparaîtra avant de nous exterminer.

ANNIE BRIERRE.

La terreur de la guerre atomique

JAPON, août 1945. En dépit de communiqués qui se voulaient optimistes, la vérité commençait à percer. Non seulement l'invasion menaçait l'archipel nippon : son déclenchement n'était plus qu'une question de très brèves semaines. Dans ces îles — ravagées par près de quatre ans de bombardements intensifs qui n'avaient pas plus épargné villes qu'usines, installations militaires que chantiers navals — 70 millions de Japonais organisaient la lutte. Il ne s'agissait plus pour ce peuple, pour cet empereur, de régner sur la Grande Asie, (en prévision d'autres conquêtes), mais bien de défendre le sol des ancêtres. Déjà les enfants appointaient les bambous qui leur serviraient de lances ; les ouvriers des arsenaux, n'ayant pour armes que des manches de pelles et de pioches, se préparaient à mourir par légions ; les pilotes d'avions-suicide et les hommes-torpilles attendaient l'heure du sacrifice quand, le 15, par une matinée torride, toutes les radios des îles annoncèrent, pour midi, une allocution d'importance capitale, puisque de la propre bouche de l'empereur.

De Kyushu en Hokkaïdo, malgré la censure, la nouvelle s'était déjà répandue, que près de la mer Intérieure et à Nagasaki, les super-forteresses américaines venaient de déchaîner des incendies terribles. Dans l'état d'esprit qui était le leur à cette époque, les Japonais y prêtèrent à peine attention : rien ne semblait pouvoir passer en horreur le bombardement de Tokyo du 9 mars précédent. Aussi, hommes et femmes, par dizaines de millions, n'escomptaient-ils guère qu'un suprême appel à la résistance. Mais, à midi, l'empereur parla. De son discours, d'abord, on ne comprit rien : le *Tenno* s'exprimait en langage *impérial* qui ressemble au japonais courant à peu près autant que le latin au français. Sa voix ne s'était pas tue que suivait la traduction des augustes paroles. Et là, du plus jeune au plus âgé, les auditeurs vacillèrent sous le coup d'une émotion trop violente, en apprenant la capitulation, *inconditionnelle*, à quoi s'était résigné le descendant de la déesse.

Plus tard, beaucoup plus tard seulement, Japonais et Japonaises réfléchirent à une phrase qui, sur le moment, leur avait presque échappé. Car, après avoir déploré que la guerre n'eût point tourné à l'avantage de son armée et de ses flottes, que les événements mondiaux se fussent montrés défavorables à la cause

nippone, l'empereur déclarait : *De plus, l'ennemi a commencé d'utiliser une bombe, la plus cruellement puissante de toutes, qui a fait d'incalculables ravages parmi des populations sans défense. Poursuivre le combat n'aboutirait qu'à rayer de la surface de la terre la nation japonaise, conduirait aussi à la disparition de toute trace de civilisation humaine.*

Peu après, des centaines de milliers d'Américains, forts, blonds, bien nourris, muets par ordre, des vétérans, des rescapés de l'effroyable tuerie du Pacifique, envahissaient les îles en théories denses et qui semblaient sans fin. L'espèce d'épouvante respectueuse saluant leur venue répondait aux sentiments provoqués par une précision sur l'événement du 6 août : une bombe *unique*, cette bombe dont l'empereur lui-même admettait le pouvoir, avait obscurci le ciel d'Hiroshima, voilé le soleil, rasé la majeure partie d'une cité jusqu'alors intacte, anéanti, liquéfié, dissous des milliers et des milliers d'êtres et mutilé d'atroce façon des soldats pourtant cachés au plus profond de leurs abris.

Genshi badukan! Les choses détruites par la dissociation de l'origine des choses!... Pour le vulgaire, cela ne signifiait rien. Dès le 7 août, les savants nippons, eux, avaient compris...

Le respect terrorisé que vouèrent, des mois durant, les Japonais aux Américains s'accrut encore quand les journaux (que, dans ce cas spécial, ne bridait nulle censure) relatèrent dans le plus minutieux détail la nature et la redoutable efficacité de la bombe. Il s'atténua peu à peu lorsque les Américains, d'eux-mêmes, parurent ensuite s'excuser auprès de la Divinité de lui avoir ravi sa foudre, quand des films, projetés aux États-Unis (mais dont le Japon entendit parler) dénoncèrent les effets de cette bombe, et enfin lorsque la *fraternisation* remplaçant dans l'archipel le *règne de la loi*, les troupes d'occupation souhaitèrent se faire des amis et des alliés de leurs ennemis de la veille. De la mauvaise conscience qu'avaient nombre d'Américains à la pensée de ce massacre sans précédent, de la peur qu'éprouvaient beaucoup d'entre eux en songeant que, perdus dans un désert, des spécialistes avaient forcé les arcanes domestiquant la matière et mis cette science nouvelle au service de la destruction, les Japonais, en vrais Asiatiques, profitèrent sans plus tarder. Ce qui, jusqu'alors leur avait semblé châtiment — le châtiment réservé à qui perd un pari — leur apparut, selon le vocabulaire même de certains de leurs vainqueurs, un *crime contre l'humanité*. Peut-être la chronologie que l'on établit ici dans la recherche des causes risque-t-elle de tromper. En réalité (on ne saurait trop le redire), sous l'influence de ces vainqueurs qui semblaient honteux des raisons de leur victoire, la réaction, toute d'effroi, produite au Japon par l'action d'une seule bombe se mua très vite en indignation. Croyant la voie libre, des instituteurs locaux se cotisèrent pour que fût tourné un film sur l'horreur de la bombe. L'acteur jouant le rôle du pilote américain qui la largua, implorait dans un prologue le pardon du peuple japonais — film que s'empressèrent d'interdire Mac Arthur et ses services. Pendant un temps, les choses restèrent en l'état...

... Si le plus grand tort d'un sorcier est de révéler le secret de ses maléfices, ou de paraître en regretter les conséquences, nul vainqueur, soucieux de son prestige, ne doit jamais subir de défaite. Mais, de 1950 à 1953, l'affaire coréenne vint ruiner au Japon la considération dont continuait à jouir, *sur le plan guerrier*, l'Amérique. Alors se manifesta un sentiment inattendu. Les Nippons, qui se savaient battus, qui n'ignoraient point l'avoir été par un engin sans riposte possible de leur part, découvrirent qu'ils avaient, inconsciemment, fait confiance à la force américaine et que, tout au fond d'eux-mêmes, ils comptaient sur elle pour les défendre, le cas échéant. Or la preuve éclatait que les armes, atomiques ou autres, dont disposait l'Amérique, ne protégeaient plus des revers et que, surtout, les adversaires éventuels des États-Unis en possédaient de semblables. Une seconde vague d'épouvante submergea l'archipel. D'un seul coup, les visages aux yeux fondus, aux lèvres cancéreuses, les corps aux cicatrices toujours purulentes, aux excroissances contre lesquelles la chirurgie ne peut rien, des victimes d'Hiroshima apparurent comme des menaces malheureusement encore réelles, et vivant, individuellement, chacun.

On touchait là à un nouveau stade. Si l'Europe ne vivait pas sur des formules toutes faites (le samouraï, la *Bataille*, etc...) et consentait à voir dans les Japonais d'aujourd'hui des hommes et des femmes psychologiquement effondrés, elle comprendrait que, dans son immense majorité, ce peuple est *actuellement* prêt à tout plutôt qu'à une nouvelle aventure guerrière. Elle saisirait pourquoi l'armée ne peut dans ce pays, recruter qu'à grand-peine des volontaires et que, phénomène inouï, des femmes renient les traditions les plus anciennes et vont jusqu'à clamer : *L'annexion, la servitude, plutôt qu'un conflit!*

Depuis que le Japon est redevenu souverain, que presse et cinéma s'expriment sans autre censure que celle de Tokyo, que l'antiaméricanisme s'en donne à cœur joie, rien ne demeure caché de ce que fut cette matinée du 6 août 1945 : milliers de femmes rendues stériles, milliers d'hommes atteints de maux incurables. Et l'on ne parle que des survivants ! Nous qui écrivons ces lignes avons vu une Japonaise s'évanouir alors qu'on parlait devant elle des effets possibles de la bombe à hydrogène. Et l'on imagine le sursaut des Japonais, (80 millions, à présent), quand une expérience atomique dans le sud du Pacifique frappa des pêcheurs nippons. Ces monstruosités ne finiraient donc jamais ! Une fois encore fallait-il que des Japonais fussent atteints?

Malgré pactes, proclamations officielles, le Japon tend, de jour en jour, vers un « neutralisme » de plus en plus accentué. A l'origine de cette tendance, trouve-t-on la défaite? Non : la bombe atomique d'Hiroshima.

PAUL MOUSSET.

Le chrétien et la fin des temps

Que de chrétiens, au cours de la dernière guerre de 1939-1945 ont découvert l'Apocalypse et y ont cherché ce qui ne s'y trouvait pas! Dans aucun livre de la Bible, Dieu n'a voulu satisfaire la curiosité de l'esprit; son dessein est d'y nourrir la faim des âmes. Les essais de concordisme, qui cherchent dans l'Ecriture, une lumière ou un confirmatur au sujet des événements, sont voués à l'échec.

A toutes les périodes d'épreuve, les générations chrétiennes ont cru à la fin du monde, en s'appuyant sur la vision de l'Apocalypse. Ce fut particulièrement le cas de la prise de Rome, en 410, par les Wisigoths d'Alaric. Rome était la ville conquérante, maîtresse du monde. Elle n'avait plus été violée, depuis les invasions gauloises (383 avant J.-C.). Depuis Constantin, Rome était devenue chrétienne, la cité de Dieu et la cité chrétienne semblaient s'y confondre. D'où l'émotion et le bouleversement de l'Église, de Gaule jusqu'en Afrique, lorsqu'elle tomba.

La catastrophe romaine nous a valu la Cité de Dieu *qu'Augustin composa pour expliquer l'événement à la lumière de la foi. Son jugement est de ceux qui demeurent vrais, à travers les autres crises de l'histoire : « Somme toute, l'empire a reçu des coups, il n'en a pas été bouleversé; des coups comme ceux-là, il en avait déjà reçu en d'autres temps, et de ces coups-là il s'était relevé. Il n'y a pas lieu de désespérer non plus de notre époque : qui connaît là-dessus la volonté de Dieu?... »*

Sans extrapoler le texte sacré de la Bible, il éclaire deux points qui nous intéressent : le cosmos est lié au sort de l'homme; l'histoire du monde a un sens et une fin.

L'homme et le cosmos.

Dans la vision idéale du « paradis », décrite par la Genèse, l'homme apparaît comme le maître de l'univers. Dieu, aussitôt qu'il eut créé les premiers hommes, leur dit : « *Régnez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre.* » Dans l'harmonie du plan primitif, l'homme est lié à l'univers, mais il le domine et le gouverne en souverain.

Solidaire de l'homme, le cosmos, par le péché, est entraîné dans la chute. La création a été vouée à la vanité, elle est devenue esclave, « *par la faute du premier pécheur* », dit saint Paul. Ce serait faire preuve de courte vue que d'accuser l'univers et les choses, la nature et la création, le progrès ou la science. Toutes

sont l'œuvre de Dieu. « *Et Dieu vit qu'elles étaient bonnes* », dit la Genèse. Plus exactement, indifférente en elle-même, la création prend le visage de l'homme. Ceux qui croient y percevoir des appels charnels, projettent sur l'œuvre de Dieu la souillure de leur âme.

Solidaire de la chute, le cosmos le sera tout aussi profondément de la résurrection. Les prophètes annonçaient déjà, pour les temps messianiques, une restauration de tout l'univers : « *Car voici que je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle, et on ne se souviendra plus du passé, qui ne remontera plus au cœur* » (Isaïe, 65, 17). Le voyant de Patmos entend une voix qui lui annonce que ces promesses sont en train de se réaliser : « *Voici que je renouvelle toutes choses.* » L'œuvre rédemptrice du Christ exerce son influence jusqu'aux profondeurs de la terre et jusqu'aux confins de l'univers, entraîné dans le sillage du Christ glorieux.

« *Aussi la création attend-elle avec impatience la manifestation des fils de Dieu. Car tout a été soumis à la vanité, non pas volontairement mais à cause de celui qui l'y a soumis (Adam). Nous vivons dans l'espérance que le créé lui-même sera délivré de l'esclavage de la corruption, pour connaître la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Nous savons en effet que présentement la création entière soupire et souffre dans les douleurs de l'enfantement.* » (Épître aux Romains).

Il n'y a, dans ce texte classique et souvent cité de saint Paul, aucun enseignement, aucune explication scientifique ; l'apôtre reste strictement sur le plan religieux. Mais il ressort de sa lettre que l'univers et les hommes sont intimement — nous dirions — biologiquement — liés. Ils forment un Tout. Une multitude de sciences, penchées sur l'histoire de la vie, nous invitent à concevoir l'univers comme un immense vivant qui monte progressivement et par étapes, vers l'organisation la plus parfaite, vers le système nerveux le plus perfectionné et jusqu'à la conscience libre, vers l'homme.

Le premier homme lui-même n'est qu'une ébauche de l'homme parfait, qu'est le Christ. Comme il existe au début de la création, le Christ se tient, par son rôle de sauveur, au centre de l'histoire du salut, qui a la création entière pour théâtre et pour objet. Voilà pourquoi la terre entière tremble à l'heure où meurt le Sauveur.

La victoire du Christ sur la mort, sur le péché, sur l'enfer, est le signe merveilleux du renouvellement et du ressaisissement universels. Berdiaeff l'appelle « le huitième jour de la création », pour marquer la continuité de l'œuvre de Dieu qui dans la résurrection manifeste l'aurore de la transfiguration universelle.

L'œuvre du Christ que les Pères se sont plu à appeler l'Adam cosmique s'étend à la création entière. Saint Paul dit qu'il lui rend « sa tête », pour exprimer la montée des êtres tendus vers autre chose, et l'idée d'achèvement, de chef, qui répond enfin à l'attente douloureuse que le Sauveur vient combler. Il est comme lien organique, le grand Rassembleur qui travaille à unir ce que le péché a fragmenté.

Grâce au Christ, l'univers reprend sa valeur de signe, pour

l'homme. Le péché avait jeté son opacité sur les choses et empêché de découvrir leur signification. En rendant leur clarté aux yeux purifiés de l'homme, l'Homme-Dieu lui permet de découvrir à nouveau dans la création le visage de Dieu. Nous en trouvons un émouvant témoignage dans le *Récit d'un pèlerin russe : « Quand en même temps je priais au fond du cœur, tout ce qui m'entourait me paraissait sous un aspect ravissant : les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme; tout priait, tout chantait gloire à Dieu! Je comprenais ainsi ce que la Philocalie appelle* la connaissance du langage de la création, *et je voyais comment il est possible de converser avec les créatures de Dieu. »*

Le mystère chrétien intègre l'humanité, mais aussi la matière dans le ressaisissement universel ; le royaume de Dieu nous est décrit sous les traits d'une « *terre nouvelle et de cieux nouveaux* ». Cette vision d'avenir qui sous-tend l'espérance chrétienne donne aussi sa signification à l'histoire du monde.

Sens et fin de l'histoire du monde.

Le christianisme n'est concevable que comme une histoire : il est l'histoire du dessein de Dieu, tissu dans la trame de l'histoire humaine. Pour l'esprit chrétien le temps n'est pas une réalité hostile, mais le moyen de grâce par lequel Dieu veut le salut de l'homme. La Bible ne le conçoit pas comme la pensée grecque, de façon cyclique, fermé sur lui-même, hostile à l'homme, mais de façon linéaire, ou plus exactement spirale, c'est-à-dire ouvert et orienté vers un terme, vers lequel il s'élève progressivement.

L'histoire est donc plus qu'un cadre, plus qu'un prétexte de la Révélation, elle en est comme la substance. Priver la foi de cette trame historique, dans laquelle elle est insérée, c'est la projeter hors du temps, c'est mutiler le mystère central du Christ.

Toute la ligne du temps est dominée, transcendée par un fait unique et central : le salut de Dieu apporté par le Christ au monde. L'histoire, depuis les origines et jusqu'à son achèvement, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse vient s'ordonner autour du Christ il en est comme la lumière intérieure qui l'éclaire et qui en fouille les replis.

Le mérite d'un saint Irénée, qui eut à combattre le gnosticisme, est d'avoir découvert la catégorie de l'histoire, comme une réalité à la fois continue et discontinue avec une différence quantitative entre le passé et l'avenir, mais en même temps un ensemble de correspondances et de préfigurations. Il a tracé la ligne temporelle de l'histoire du salut, qu'il appelle l'*économie,* depuis la première création jusqu'à la nouvelle création de la fin des temps. Irénée exagère toutefois le caractère rectiligne de l'histoire chrétienne. La ligne est si droite qu'elle ne tient pas suffisamment compte de la rupture provoquée par la chute. Il n'apparaît pas suffisamment dans son étude que le monde est *cassé,* depuis le péché de l'homme.

Dans l'optique chrétienne, le dessein de Dieu, dès les origines,

est contré par le péché, qui est comme l'antithèse, s'opposant à la thèse de Dieu. Sans être première, la cassure est l'obstacle ; la belle ligne droite est brisée. L'action divine n'est pas arrêtée pour autant : Lui seul peut « *écrire droit sur les lignes tortueuses* », selon le mot de Claudel.

Le Christ assume en son mystère, la continuité du dessein de Dieu et la discontinuité de la rupture humaine. Le drame de sa croix, dressée à la croisée de l'histoire, met aux prises l'œuvre de Dieu et le refus de l'homme. Sa résurrection affirme, dans le tissu de l'histoire, la victoire historique, une fois pour toutes, sur les forces adverses comme sur le péché de l'homme. Par là quelque chose d'irrévocable est acquis. Mais une tension vers l'accomplissement final de l'histoire continue à exister.

Le temps chrétien se place entre un événement du passé, la victoire du Christ, et un événement de l'avenir, le retour du Seigneur. L'histoire juive n'est que prophétique, elle est toute attente ; l'histoire chrétienne, en même temps qu'elle s'appuie sur l'avènement du Christ, est tendue vers l'avenir, elle porte la prophétie de la fin du monde. Et cette attente compose la tension, comme elle donne, en même temps, au chrétien le sens de l'histoire. Dans cette tension vers l'eschaton (la fin) réside le sens profond et vrai du christianisme. Elle était la force des générations de la communauté primitive, elle allumait le zèle de Paul pour prêcher l'Évangile à toutes les nations. L'affaiblissement de cette conscience eschatique coïncide avec une stagnation de l'Église, en des structures sciologiques, historiques. Ce fut le cas des théocraties qui sacrifiaient au moyen âge comme dans l'Ancien Testament à la volonté de puissance, et s'achevaient en sclérose. Berdiaeff fait remarquer après Soloviev qu'il existe plus de vérité chrétienne dans les messianismes sécularisés du dernier siècle que dans les théocraties historiques.

Aujourd'hui, le caractère de rupture avec le siècle, comme avec les puissances du temps peut seul donner au christianisme sa force créatrice, et maintenir actuel et incisif son message, en face du monde. Le christianisme, pour demeurer fidèle, doit maintenir à la fois la continuité de la ligne du temps qui marche vers sa fin inévitable dont nous avons la certitude absolue — et sa rupture avec les réalités du monde qui passe. Le drame chrétien est constitué par le déchirement entre cette double fidélité qui compose le paradoxe chrétien.

Saint Irénée utilise une comparaison parlante : de même que le sarment n'est pas fait pour lui-même, mais pour la grappe qui pousse sur lui, si bien qu'on peut le jeter quand il a porté son fruit, parce qu'il est devenu inutile, ainsi en a-t-il été de Jérusalem. Quand elle a porté le fruit qui est le Christ, et du monde tout entier, quand il aura porté son fruit, qui est le corps mystique du Christ. Le monde ne marche donc pas vers un progrès illimité, mais prépare au cours du temps le mûrissement du fruit de Dieu. L'histoire n'a de sens, dit Berdiaeff, que parce qu'elle s'achèvera. Ce sens ne peut être immanent : il est au-delà des limites de l'his-

toire, à travers la mort, mais en vue de la résurrection aussi bien individuelle que collective.

La situation du chrétien dans le monde est ambiguë et tragique. Sa tentation est double. Elle consisterait à confondre les constructions provisoires avec l'œuvre de Dieu qui seule demeure, ou bien à s'évader, dans l'oisiveté, sous prétexte d'attendre le Seigneur, alors que le temps est donné pour le travail. La route chrétienne suit un chemin de crête, il faut une justesse de pas pour ne pas glisser ; une ligne trop bas, et le tragique s'évanouit dans les réalisations temporelles, une ligne trop haut, et l'espérance chrétienne ne connaît plus le pathétique du désespoir et de l'engagement.

Seuls les ouvriers de l'Évangile qui ont peiné tout le jour, savent qu'ils sont des serviteurs inutiles, à l'heure de l'engrangement.

A. Hamman.

ACTUALITÉS

*

L'Agenda de *La Table Ronde*

*

Journal d'un écrivain par Émmanuel BERL

Journal de Jean GUITTON

A UN JEUNE ÉCRIVAIN (1)

Lettre à René de Obaldia

Cher Obaldia,

DÈS les premiers textes lus de vous, j'éprouvais un ravissement, celui de retrouver le son d'une voix que je connais bien : celle de l'humour espagnol. C'était cette agilité, cette désinvolture. Aussi bien avez-vous du sang ibérique dans les veines, il y paraît à votre nom, et tout de suite, vous avez compris de quoi je voulais parler : nous étions dans le secret, et vous ne pouviez vous étonner que je voie en vous, sans qu'on ait à déceler des influences, un fils spirituel de notre Ramon Gomez de la Serna qui est l'un des plus grands créateurs de notre temps, j'entends l'un des plus grands écrivains parmi les écrivains de notre temps, et aussi l'un de ceux qui ont créé *notre temps, inventé son style, son esprit. Non, il n'y a pas à parler d'influences, mais, je le répète, de filiation, de consanguinité spirituelle. Bref, nous savons, vous et moi, ce qu'est le ramonisme, un comique espagnol, une manière d'être et de sentir spécifiquement espagnole, un comique qui se fonde, sans jeu de mots, sur un sentiment cosmique, une passionnée curiosité du monde, une fantastique ubiquité. Il y a eu et il y a tant de choses dans le monde! Extravagantes, absurdes, plaisantes et terribles. Quelle histoire et que d'histoires! Giraudoux était sans doute doué de cette même faculté d'être partout à la fois et de rapprocher en une étincelle les distances, les disparates et les incongruités, mais Ramon Gomez de la Serna en a usé avec le plus hilare lyrisme et les plus singulières et extrêmes façons, je dirai même avec la plus tragique humanité. Car s'il y a de quoi rire, il y a aussi de quoi s'épouvanter, surtout en notre temps. Et vous, poète de notre temps, vous avez l'intelligence du monde, mais d'un monde qui, en notre temps, ne peut qu'apparaître sous l'aspect d'une perpétuelle apocalypse.*

L'intelligence du monde, l'intelligence tout court, elle vous porte en toute occasion, à des « noces de l'esprit », comme vous dites en un endroit de votre Tamerlan des Cœurs, *noces burlesques, noces sanglantes, donc nullement arbitraires, mais très sérieuses. Cependant je ne sais si on s'arrêtera à leur sérieux. Car notre époque ne se prétend nullement sérieuse, mais littéraire et par conséquent frivole*

(1) Nous poursuivons par cette lettre ouverte de Jean Cassou à René de Obaldia — qui vient de publier chez Plon, *Tamerlan des cœurs* — la suite de textes où des écrivains d'une même famille d'esprit, mais d'une génération différente, dialoguent. Cf. *Table Ronde* n° 83 lettre de Jean Grenier à Guy Leclec'h ; n° 84 lettre de Franz Hellens à Jacques Sternberg.

et s'amuse, non à des noces, mais à de toutes petites sauteries. Je crains bien que vous ne passiez pour un écrivain charmant, et de là à passer pour un homme charmant il n'y a qu'un fil. C'est bien ce qui peut vous arriver de pire. Car un homme charmant est toujours un peu agaçant, on s'en fatigue, on s'en irrite, on le met de côté. Ou bien, ce qui est encore plus désastreux, on le considère avec bienveillance, avec complaisance, avec indulgence, et c'est encore le mettre de côté. Bref tout ce qu'on peut éprouver à son endroit n'ira jamais plus loin que de dire qu'il est charmant. Là-dessus on le laisse à ses charmes. Votre Jaime est un grand séducteur, et c'est tant pis pour lui. Il est tout occupé à séduire, à capter, comme un pêcheur à la ligne isolé sur son rivage, il rit et il pleure à son gré, il aime la vie et il regarde la mort, il est en constant état de complicité. Il n'y a pas plus à s'en inquiéter que d'un homme qui dort, qui rêve (peut-être, *ajoute le soupçonneux Hamlet*). *Et ce Jaime, paraît-il, dormait énormément. C'était là une de ses facultés maîtresses et l'un de ses favoris et plus fructueux exercices. Il avait bien raison : pour un individu de cette espèce, dormir est la grosse affaire, tirer le rideau sur ses accointances, si nombreuses, si vastes, si absorbantes, sur ses merveilleuses complicités. Les autres, ils croient que c'est de la paresse et de l'égoïsme, encore des traits charmants. Au contraire, ce sommeil de ce côté-ci de la scène, cet éveil de l'autre côté, sur l'immense scène du monde, c'est le suprême geste de la poésie, geste de défense et d'allégement.*

JEAN CASSOU.

PORTRAIT

Les amitiés de Charles du Bos

L'EXCELLENT petit livre que M. Jean Mouton vient de consacrer à Charles Du Bos (1) paraît au moment ou une association des amis du grand critique disparu est à la veille de se constituer. Je regrette d'ailleurs qu'elle n'ait pas été créée plus tôt de façon à conférer comme son estampille à l'ouvrage en question. J'ai personnellement connu Du Bos assez longtemps et je l'ai vu d'assez près, pour pouvoir affirmer qu'on trouvera dans ce livre un des portraits les plus fidèles qui aient été tracés de cet homme singulier. Après avoir écrit ce mot singulier, je m'arrête et je m'interroge. Il me faut reconnaître que cette épithète risque d'éveiller dans l'esprit de ceux qui n'ont pas connu l'auteur d'*Approximations* des idées qui ne correspondent pas à la réalité. On ne peut sûrement pas dire que Charles Du Bos ait été un homme excentrique, il n'avait à aucun degré le désir de se singulariser, bien qu'il fût assez lucide pour constater qu'aux yeux de beaucoup il devait passer pour un original, il se divertissait même quelquefois de cette réputation. En vérité c'est un des hommes les moins susceptibles que j'aie connus. Certes je n'irai pas jusqu'à dire qu'il était absolument dépourvu d'amour-propre. Mais, si je le compare à tant d'écrivains que nous avons connus lui et moi, je dirai que cette disposition était chez lui presque négligeable. Je ne veux d'ailleurs pas dire qu'il n'ait pas souffert d'être si peu reconnu au moins en France : ce serait là une contre-vérité. Mais il faut distinguer : sans aucun doute il aurait été heureux d'avoir une tribune telle que le Collège de France où il aurait été si manifestement à sa place. Il faut d'ailleurs se rappeler que le problème du budget à boucler a été pour lui à certains moments tout à fait accablant, son Journal en fait foi. Mais d'autre part on peut affirmer que le souci de sa renommée au sens courant de ce mot, il ne l'a jamais éprouvé. Il ne suffit même pas de dire qu'il ne tenait pas à être connu du grand public : il n'est pas exagéré de prétendre que le succès matériel, celui qui se traduit par de gros tirages, lui aurait paru de mauvais aloi, contre nature ; il n'aurait pu se l'expliquer que par un malentendu qu'il aurait sans doute trouvé inquiétant et dont on peut supposer qu'il se serait évertué à le dissiper dans les conditions les plus crucifiantes pour son éditeur. Pourtant, quoiqu'en aient dit certains, il n'a été à aucun degré un homme de chapelle, à ceux à qui il a pu donner cette impression ont montré par là, qu'ils étaient parfaitement indignes

(1) Jean Mouton : Charles du Bos — *Sa relation avec la vie et avec la mort* — (Les Iles — Desclée de BROUWER.)

de le comprendre. Un des traits essentiels de sa personnalité c'était le sérieux, un sérieux profond et comme ingénu, comparable à celui de certains enfants visiblement touchés par la Grâce, et ce sérieux-là n'excluait du reste pas une gaieté qui parfois le tranportait et dont je garderai l'écho dans ma mémoire tant que je vivrai. Nous sommes ici en présence d'une disposition fondamentale qui s'apparente directement à celle qu'il a pu apprécier en des sens naturellement divers chez un Tchékov ou un Henri James, un Benjamin Constant ou un Nietzsche, et le mot qui me vient à l'esprit est le terme allemand malaisément traduisible de *Wahrhaftigkeit :* les mots esprit de vérité sont peut-être ceux qui le rendraient le mieux en français.

Je ne crois donc pas me tromper en disant que ce raffiné à qui on a si souvent reproché d'avoir été trop homme du monde n'était pas vraiment un mondain. Il n'a eu aucune peine à accéder lors de sa conversion à la notion évangélique du monde conçu si je puis dire comme antirègne. Je ne voudrais du reste pas que cela fût pris en une acception strictement démonologique, car je n'ai pas l'impression que Charles Du Bos se soit jamais beaucoup intéressé au diable. Sans doute était-il trop platonicien pour cela.

Plus j'y songe, plus il me semble qu'on a généralement tendu à méconnaître la nature de ce sérieux-là qui est sans doute répandu en Grande-Bretagne et dans la Nouvelle-Angleterre, mais qui est au contraire exceptionnel en France et n'a presque aucun rapport avec la *Grundlichkeit* germanique : celle-ci implique en général une pesanteur et une minutie incompatibles avec le sens des hiérarchies fondamentales. Ce sens, il le possédait au plus haut point, peut-être comme Walter Pater, à qui je pense et à qui il a dû beaucoup. Cependant ici encore il faudrait préciser. Du Bos était bergsonien. Bergson a été un de ses principaux éveilleurs, et a contribué à développer en lui une aversion sans doute native pour le *tout fait.* Si jamais il y a eu un homme qui ait eu le souci de procéder toujours sur mesure, c'est bien Du Bos. Dès lors, ces hiérarchies qu'il entendait maintenir contre un confusionnisme abhorré, il les lui fallait retrouver ou recréer chaque fois qu'il se trouvait en présence d'un écrivain ou d'un artiste qui se signalait à son attention ; et cette faculté chez lui prenait en quelque manière, valeur religieuse comme chez certains des peintres qu'il préférait : un Vermeer, un Chardin, un Corot.

Je ne me suis éloigné qu'en apparence du témoignage inestimable que nous donne Jean Mouton. Ce livre a eu sur moi le magique pouvoir de me remettre directement en présence d'un des hommes que j'ai le plus aimés, un de ceux que je ne pourrais accepter de ne pas retrouver dans ce monde plus vrai que le nôtre auquel allait, je pense, sa nostalgie comme la mienne — moins explicitement cependant, car il ne parlait guère de l'autre vie. Mais comment ne pas voir en lui un Témoin — aussi en ce sens, surtout en ce sens — un Témoin dont le regard toujours plus affermi est demeuré fixé sur ce qui ne passe point tandis que le monde autour de lui glissait vers l'Innommable.

GABRIEL MARCEL.

« LA FLUTE ENCHANTÉE » à l'Opéra

Encore que ce ne soit pas un ouvrage très public, *la Flûte enchantée* a généralement porté bonheur à l'Opéra. Depuis la guerre, cette scène lyrique, qui est bien abusivement considérée encore comme l'une des premières du monde, possède le répertoire le plus squelettique de toutes les scènes lyriques du monde. Or. au cours de ces dix dernières années, *la Flûte enchantée* a souvent paru à l'affiche, et souvent dans des conditions très honnêtes, en tout cas un peu moins navrantes que la plupart des quelques autres ouvrages constituant ce misérable répertoire. Toutefois, depuis que *les Indes galantes* et *Obéron* ont mis l'Opéra dans le circuit de *Paris by night*, le chef-d'œuvre de Mozart avait été relégué au magasin des accessoires.

Il vient d'en sortir entièrement remis à neuf par les soins de M. Maurice Lehmann dont c'est ainsi la troisième grande superproduction.

Pendant la période préparatoire, qui a duré de longs mois, les bruits les plus angoissants avaient suinté des murs du Palais Garnier sur ce que devait soi-disant être ce spectacle. On parlait de l'adjonction de ballets de femmes à peu près nues, de changements de livrets dus à la verve galante de M. Jean Sarment, d'améliorations musicales apportées par l'ingénieux M. Henry Busser, etc... Et il faut avouer qu'après ce qui avait été fait pour *les Indes galantes* et *Obéron*, il y avait de quoi être inquiet. Beaucoup plus inquiet encore que pour les deux ouvrages précédents, lesquels ne sont des chefs-d'œuvre ni achevés, ni accomplis, alors que *la Flûte* en est un, et d'un caractère un peu particulier, avec ce que lui donnent le génie de Mozart, et l'inspiration sacrée, religieuse, et morale d'un livret qui est loin d'être aussi puéril et conventionnel que certaines apparences peuvent le laisser croire au touriste pressé.

Bref, le pire était à craindre. Aussi est-ce avec une grande satisfaction qu'au soir de la « première » on a pu faire *ouf!* Depuis, et jusqu'au jour où j'écris cet article, j'ai remarqué que la presse parlée se montrait plutôt chipoteuse, sinon mauvaise. Un certain nombre de personnes fort averties qui ne s'étaient nullement indignées à l'occasion des *Indes galantes* ni d'*Obéron* se sont soudain montrées d'une sévérité plus que tatillonne à l'égard de l'Opéra. Je ne peux m'empêcher de trouver que cela est profondément injuste, car il y a dans cette reprise de *la Flûte* un effort général de goût et de style

que l'on ne pouvait certes pas observer dans les superprésentations des ouvrages précédents.

Sans doute est-ce loin d'être la perfection, en particulier sur le plan strictement musical. La plupart des censeurs se réfèrent à l'extraordinaire enregistrement microsillon de l'Opéra de Vienne. Bien sûr! Il n'y a pas de point commun, et une telle confrontation ne peut que confirmer ce que l'on sait de longue date sur la faiblesse et la pauvreté de l'école française actuelle de chant. Mais quelle troupe au monde peut lutter avec une distribution telle que celle de Vienne où une Sena Jurinac se contente du rôle de la Première Fée, et le tout à l'avenant? Non, une telle comparaison est intempestive, et une telle sévérité excessive. Il semble que la sagesse et la mesure consistent à dire simplement que, pour l'Opéra de Paris, dont la plupart des spectacles lyriques vont du médiocre au révoltant, ce qui a été réalisé ici n'est pas mal et dénote un évident souci de bien faire.

Les décors et les costumes ont été confiés à M. Chapelain-Midy. Quand on eut appris la nouvelle, les inquiétudes préexistantes ne firent que s'accentuer. Là encore, ce n'était qu'une fausse alerte. M. Chapelain-Midy a été très raisonnable. Il n'a pas fait ce qu'il avait annoncé — et il faut, semble-t-il s'en réjouir — mais il n'a pas fait non plus ce que, d'après son œuvre passée, on était en droit de redouter. On sait que l'action de *la Flûte enchantée* se situe en Égypte, cela en raison du caractère sacré, mystérieux et maçonnique que les auteurs ont voulu donner à l'ouvrage. Depuis plus d'un siècle, celui-ci est traditionnellement représenté dans des décors et des costumes d'un archéologisme égyptologique à la Viollet-le-Duc s'expliquant par les découvertes qui suivirent l'expédition de Bonaparte. Mais M. Chapelain-Midy a voulu sortir de cette tradition routinière. Sans prétendre réinventer les décors du temps de Mozart — décors dont on ne sait à peu près rien — il a cherché à recréer une Égypte correspondant non plus à la pédante reconstitution romantique, mais à l'idée que les gens du XVIIIe siècle pouvaient s'en faire, idée quelque peu fantaisiste sans doute et basée sur les récits et descriptions assez vagues des quelques rares voyageurs de l'époque. C'était ainsi se donner beaucoup de liberté, en quoi M. Chapelain-Midy a eu raison, s'agissant d'un ouvrage essentiellement féerique. Il a précisé aussi qu'il n'avait pas voulu tomber dans les délires baroques chers à l'Autriche du XVIIIe siècle, mais se rapprocher de l'austère grandeur architecturale du XVIIe. Il l'a dit, mais il ne l'a pas fait. Et il semble que l'on ne peut que s'en féliciter, car, en fin de compte, l'ensemble de ces décors se rattache plutôt à un certain baroque allemand — c'est-à-dire influencé par la France et l'Italie — ce qui ne disconvient pas à un ouvrage qui est le plus typiquement allemand des opéras de Mozart.

Depuis Diaghilew, le ballet moderne nous a rendus très difficiles en fait de décor. Mais, bien que très gâtés à cet égard depuis trente ans, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'à l'exception du dernier tableau, tout ce qui a été conçu par M. Chapelain-Midy est très convenable quant à l'invention et au goût, sinon à l'unité de style — infiniment plus convenable, il faut le dire, que ce que l'on

peut voir en Autriche et en Allemagne depuis plusieurs années.

Sur le plan de la technique scénique, il a été de même très habile, et les changements, si fâcheusement prolongés d'ordinaire, se font ici avec beaucoup de souplesse et de rapidité, ce qui améliore beaucoup le rythme d'une action dont le propre n'est évidemment pas le génie dramatique.

La mise en scène de M. Maurice Lehmann est sobre, classique, et si ses éléments n'ont rien de bien nouveau, ils n'ont rien non plus de discutable.

Ainsi qu'on l'avait annoncé, la traduction française de l'ouvrage — et non le fond même du livret — a été un peu rajeunie par M. Jean Sarment. On sait que, dans *la Flûte enchantée*, les passages parlés sont assez importants. Jadis, ils donnaient lieu à une adaptation extrêmement plate, tantôt vulgaire, tantôt pompière. M. Jean Sarment a mis tout cela en vers de mirliton dont le ronron facile et le style de revue donnent quelque chose de beaucoup moins gênant que l'insipide bouillie de l'ancienne version.

M. Jean Sarment a, par contre, ajouté un prologue complètement inutile, sorte *d'à propos* pour patronage. La magistrale et écrasante ouverture qui le suit a heureusement vite fait d'effacer ce très fade souvenir. On pourrait peut-être souhaiter que ce petit bout de ruban rose soit coupé, retournant ainsi à son aimable néant. L'ouverture de Mozart suffit amplement.

Côté musique, il y a de bonnes choses, en dépit de graves insuffisances de moyens et de style, et aussi de certaines erreurs de distribution. A cet égard, le meilleur de cette représentation revient certainement aux deux ensembles constitués par les *Trois Fées* et les *Trois Enfants* (Mlles Castelli, Melvat, Scharley, Berton, Cauchard, et Collard). Il paraît difficile de faire mieux, même pour un établissement spécialisé dans ce genre d'ouvrage.

Le rôle de l'héroïne, *Pamina*, a été confié à Mme Janine Micheau qui est un peu froide peut-être, qui manque d'abandon dans la tendresse; mais du point de vue vocal, elle se surveille beaucoup, évite de forcer, et montre ainsi qu'elle possède des demi-teintes ravissantes.

La Reine de la Nuit est Mlle Mado Robin qui avait précédemment fait savoir par la voie de la presse, et au moyen d'un grand cocktail, qu'elle était spécialement revenue d'Amérique pour la circonstance. La façon dont elle a interprété ce rôle — qui lui est d'ailleurs familier — était empreinte de plus de discrétion. L'aigu a été parfois un peu incertain, ce qui est fâcheux dans ces airs célèbres que l'on attend comme le saut de la mort à la foire. Le médium et le grave sont assez faibles. Cela peut évidemment provenir de mauvaises conditions passagères, mais la conception elle-même du rôle ne me paraît pas satisfaisante. Mlle Mado Robin ne le comprend qu'en chanteuse, et non en actrice chargée du rôle de *la Reine de la Nuit*.

Le rôle de *Tamino* n'est pas ce que l'on peut appeler un rôle lourd. Il doit être chanté légèrement, mais avec des réserves. Or M. Nicolaï Gedda, par ailleurs artiste remarquable quant au style, au timbre, et à l'art du chant, semble toujours être au bout de

ses moyens, ce qui suffit à créer une impression d'insuffisance.

Par contre, M. Rafaele Arié, dans *Zarastro*, déploie comme toujours des moyens vocaux somptueux. Mais ce timbre de velours a peut-être un peu trop de tendresse pour l'emploi, manque un peu du hiératisme nécessaire, et colore tout cela d'un italianisme déplacé.

Le choix de M. Charles Holland pour *Monostatos* est une erreur de distribution. Ce chanteur exquis n'a rien de ce qu'il faut pour le personnage un peu caricaturalement terrifiant de *Monostatos*. Ce n'est évidemment pas tout à fait sa faute s'il y est tout à fait inexistant. De même le rôle de *Papageno* exige quelqu'un possédant autrement de relief vocal et scénique que M. Pierre Germain; il a de la voix, certes, et un assez beau timbre; mais ce ne sont là que des éléments qui demandent à être travaillés, surtout s'agissant d'un emploi aussi difficile et délicat.

Dans leurs petits rôles épisodiques, Mlle Denise Duval et M. Froumenty sont satisfaisants. Les chœurs sont d'une justesse et d'une précision parfois discutables.

Voici donc un ensemble qui appelle un certain nombre de critiques de détail. Mais la physionomie générale de cette représentation a cependant une certaine allure, un style certain. Et cela on le doit, semble-t-il, à M. Georges Sebastian qui se trouvait au pupitre et avait préparé tout cela. Il l'a fait en parfaite connaissance de cause, et est parvenu à imposer certains changements salutaires et nécessaires au ton qu'avaient d'ordinaire les interprétations de *la Flûte* à l'Opéra. L'ensemble de cette exécution donnait une impression de prudence et de précaution qui nuisait sans doute un peu au lyrisme ou au dynamisme de certains épisodes. Mais tout cela était fort soigné, et dans un fort bon esprit. On évitera cependant de parler de l'orchestre qui n'était évidemment pas dans un de ses grands soirs.

CLAUDE ROSTAND.

L'agenda de la table ronde

MARDI 7 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Paul Morand : l'Eau sous les ponts. — Jacques Duron : Poèmes retrouvés.

PAUL MORAND : L'EAU SOUS LES PONTS.

La lecture de ce recueil de chroniques écrites au cours des cinq dernières années manifeste avec éclat combien le genre s'accorde au génie de l'auteur : peut-être même est-il celui où ses dons trouvent à s'exercer le mieux. Le compliment risque de paraître péjoratif, car on oublie volontiers qu'il faut plus de talents divers pour réussir une chronique que pour composer un roman. Elle exige, en effet, à la fois de la fantaisie, de l'érudition, de l'humour, de la mémoire, du monde, de l'élégance et du naturel; bref le parfait chroniqueur doit être un homme de bonne compagnie.

Avec l'âge, son goût des images baroques et des phrases à effet, bref de ce qu'il y avait d'un peu vulnérable dans son style, s'est beaucoup atténué. Des mots tels que *les obsèques de l'obséquiosité*, qui relèvent des petits jeux de salon, sont maintenant chez lui assez rares. On peut dire de sa prose ce qu'il dit de son héroïne dans « Hécate » : *elle était distinguée, c'est-à-dire que rien ne la distinguait.* Mais, en se dépouillant, il n'a pas perdu son sens du pittoresque non plus que son art de découvrir dans un paysage ou dans un homme le trait qui le caractérise; il a gardé aussi son ton vif, et même elliptique, de causeur qui comprend tout — et attend que ses auditeurs à leur tour l'entendent — à demi-mot.

L'Eau sous les ponts réunit les morceaux les plus variés, depuis des croquis de New York et d'une Amérique demeurée selon l'auteur « très Louis XVI » jusqu'à des réflexions sur la vieillesse et l'amour et à un pastiche du *Journal* de Charles Du Bos. Ailleurs il rappelle un texte peu connu de l'anarchiste Ernest Cœurderoy qui, il y a cent ans, prédisait l'importance future de la Russie et des États-Unis, ou encore invite ses lecteurs à relire des pages ridicules de Michelet sur les stations balnéaires...

S'il se contente toujours de lancer une idée sans pousser la pédanterie jusqu'à l'approfondir, ses points de vue critiques sont originaux et savoureux, soit qu'il salue dans le théâtre de Feydeau *le direct héritier de la tragédie grecque* parce que dans l'un comme dans l'autre la fatalité joue un rôle souverain, ou qu'il soupçonne Octave, le héros d'*Armance*, d'être non pas l'impuissant que tous les historiens littéraires, à la suite de Sainte-Beuve, ont vu en lui, mais un bisexuel dont l'ambivalence *donne le change* à sa femme et qui se tue lorsque *la tâche de feindre plus longtemps passe ses forces.* Ses remarques

sur Proust ne sont pas moins pertinentes, lorsqu'il explique par exemple que si le romancier du temps s'est surtout intéressé aux mondains, c'est parce qu'ils sont de toutes les créatures celles sur qui le temps a le plus de prise, et lorsqu'il signale ses affinités avec Jean Lorrain lequel eut, avant lui, son Charlus et son Morel.

Dans d'autres pages, à l'occasion d'un anniversaire ou d'une rencontre, il entrouvre la porte sur ses souvenirs. Il montre en une formule saisissante Montesquiou *véritable automate de Vaucanson*, Lucien Daudet *Narcisse gelé dans la fontaine verticale de son armoire à glace*, Proust *corbeau de Poe perché sur le plâtre blanc de la tête de Pallas, comme dans les illustrations de Manet* et il rappelle le mot délicieux de celui-ci, à qui il avait rapporté de Berlin l'imposant traité sur l'inversion sexuelle de Magnus Hirschfeld : *C'est épouvantable... Le vice est devenu une science exacte!* Plus loin, il évoque 1925 et s'applique à détruire la légende selon laquelle cette année-là aurait marqué l'apogée de l'autre après-guerre. Alors qu'elle en a *sonné la vraie fin* et que c'est 1917 qui fut l'année décisive, celle où *est née la seconde partie du siècle*.

La culture de l'auteur, qui est universelle ou du moins donne l'impression de l'être, agrémente ces pages sans jamais les encombrer. Il sait que l'écureuil est, d'après Buffon, l'animal le plus éveillé du monde; que jusqu'en 1750 — et aux découvertes du médecin anglais Russell — les bains de mer n'étaient prescrits que contre la rage, que le décolleté fut introduit sous Henri III, en même temps que l'usage de la discipline, pour que les dames pussent se faire fustiger les épaules après le dîner.

Il n'est pas jusqu'à ce qu'il nomme des *ratissures* où il ne soit possible de trouver des perles, soit parmi les citations d'auteurs fameux, comme ce mot si freudien de Diderot : *il y a un peu de testicule au fond de nos sentiments*, soit parmi ses propres remarques, qui ne leur sont pas inférieures, telles que celle-ci : *Un homme à femmes renonce parfois aux femmes, mais une vieille tante ne renonce jamais aux hommes*. En vérité, cette *Eau sous les ponts* est du meilleur Morand.

(Éditions Bernard Grasset.) JACQUES DE RICAUMONT.

JACQUES DURON : POÈMES RETROUVÉS.

Poésie d'une éclatante et intime authenticité : je n'hésite pas à voir en Jacques Duron qui, avec un véritable goût du silence vient seulement de se décider à publier ce recueil, un grand poète en possession d'un art poétique altier, subtil, nourri aux sources vives.

Je situerais volontiers ces poèmes grâce à une strophe de saint Jean de la Croix :

Et nous monterons jusqu'aux fières
cavernes hautes de la pierre
qui sont cachées à tous les regards
et c'est là que nous entrerons
pour goûter le moût des grenades.

Voici à la fois l'altitude, le refuge, l'invisibilité, le courage (nous monterons... nous entrerons...) mais aussi la douceur humaine et terrestre du fruit, la grenade, cette grenade qui est le symbole de l'inexplicable mémoire de la mort. Toute la poésie de Jacques Duron est élaborée dans cette fière caverne haute :

Pour moi il n'y a plus que la forêt obscure de mon destin
Où je m'avance sans avancer, où je suis perdu d'avance.

Quel sens extraordinaire prend ce « perdu d'avance » ! Le temps, le mouvement et l'espace sont sans cesse interrogés dans cet acte qui *délivre la forme et change l'évidence* dans une mélodie toujours surprenante, un peu à la manière de Fauré.

L'ascendance de Jacques Duron passe par Valéry, Tristan l'Hermite, pour arriver à Scève, puis aux troubadours. Mais toute savante qu'elle soit et irriguée par ses génies privilégiés, Rimbaud le premier peut-être, la poésie de Duron tend à exprimer des états de conscience où le langage spontané épouse avec ductilité tel instant singulier. D'où, souvent, cette disposition elliptique, et de véritables condensations, comme cette phrase :

Ce qui me séduit m'est fatal, ô Lumière!

Ou bien, c'est une litanique effusion, dans *Soleil à l'Orient*, par exemple. Vers courts, ou variés, proses de caractère orphique, versets de feu incantatoire, si le sujet profond est ici la solitude humaine, cette solitude est traversée, transmuée aussitôt qu'énoncée, cette solitude n'est autre que l'expérience de l'amour. Que la nostalgie la tente :

Un Niagara sacré pulvérise l'horreur
D'être toujours pareil à sa mélancolie

que le destin l'agrafe et la menace :

Et plus haute est la vie plus triste est le souci
Lui plus il voit sa peine et plus la mort s'avance

que son mystère ne soit que vaine apparence :

En sorte que chacun trouve naturel de vivre
Comme je trouverais surnaturel de mourir,

cette solitude a choisi de se faire dialogue, et chant. Elle fait dans sa voie les découvertes, des plus tendres aux plus somptueuses, qui lui assurent sa permanence, en tant que don. Il y a, dans la réserve même qui choisit la perfection, un foyer brûlant : *renaissante racine, arborescent courage*. Ce ne sont pas ici de vagues poèmes auxquels s'abandonnent les postérités d'Éluard. Le dessin de Jacques Duron suit les lois baroques et précises d'un brasier ardent; et cette volonté s'exerce dans une âme inspirée. Alors l'inexplicable naît, l'empire de la beauté s'ouvre, à celui de la grâce et celui de la musique divine :

Temps simples! Temps sauvés des saisons!
Temps fortunés du divin partage!

Le *sentiment* de ces *Poèmes retrouvés* est d'une telle noblesse, d'une si poignante mais lumineuse connaissance, que je leur applique

absolument ces mots de Joé Bousquet : *une vérité si pure que les mots ne meurent pas de la révéler.*

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

(Éditions Pierre Cailler, Genève.)

MERCREDI 8 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Victor Hugo : Journal 1830-1848.

VICTOR HUGO : JOURNAL 1830-1848.

La Monarchie de Juillet fut pour Hugo le temps de l'ambition et de la réussite sociales. *Devenir académicien, pair de France, ministre, qu'est-ce que cela pour celui que le bon Dieu a fait Toto?* disait Juliette Drouet. Ce fut aussi l'époque de la mort de sa fille, des amours de sa femme avec Sainte-Beuve, de la chute des *Burgraves*, et de la fin de sa jeunesse. Période apparemment brillante, où les déceptions et l'amertume ne lui ont pas manqué. *Si l'ombre continue à se faire autour de moi*, écrit-il, *je sortirai de la vie moins triste que je ne l'aurais cru.*

De telles confidences sont rares dans son *Journal* des années 1830-1848, très différent des carnets de Hugo vieillissant, où ses plus intimes secrets seront notés avec application. Juliette Drouet, ici, ne paraît pas, ni Mme Biard. On n'y trouve que deux courtes allusions à la noyade de Villequier. Ce n'est pas de sa propre vie que Hugo est ici le témoin, mais de son temps.

Les éditeurs des *Choses vues* avaient puisé avec désinvolture dans ce recueil de portraits, de propos, d'anecdotes, de tableaux, dont certains sont déjà célèbres. Jamais Hugo n'a été aussi simple, aussi exact, aussi éloigné de l'emphase romantique.

Le singulier est qu'au même moment, et de la même plume, il écrivait *Notre-Dame de Paris*, où il n'est pas utile de chercher pour découvrir des *choses vues* de cette sorte : ... *Il souffrait. Il souffrait tant que par instants il s'arrachait des poignées de cheveux pour voir s'ils ne blanchissaient pas... Il prenait sa tête à deux mains et tâchait de l'arracher de ses épaules pour la briser sur le pavé...* Hugo retrouvait tout naturellement une prose admirable dans un *Journal* écrit à ses heures perdues : on ne se méfie jamais trop de la *littérature*. C'est un beau livre dont on doit, une fois encore, le texte authentique à M. Guillemin. Nombreux sont les inédits de Hugo, de Lamartine, de Vigny, qu'il aura ainsi rassemblés et révélés. Peu de travaux dans ce domaine auront été aussi utiles, scrupuleux, et estimables.

(Éditions Gallimard.) JOSÉ CABANIS.

PRÉSENTATION DE « *Port-Royal* » DE MONTHERLANT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE (SALLE LUXEMBOURG).

Henry de Montherlant est venu lentement à l'authentique tragédie. Et si *Port-Royal* doit être sa dernière pièce, on pourra dire que son théâtre s'est élevé jusqu'à ce sommet, pour y jeter son feu le plus classique.

La tragédie, un titre capital de Malraux en résume le sujet essentiel, toujours le même : c'est la condition humaine, en butte à ses fatalités, comme le montre par exemple *Antigone* (la vraie, celle de Sophocle), où la totale résonance est donnée par le chœur, qui y chante justement la noblesse et la fragilité de l'homme, tout à la fois. C'est-à-dire sa grandeur et sa petitesse ! Et nous ne quittons pas le génie de Port-Royal, par ce thème pascalien. Nous aurons d'ailleurs à retrouver Antigone parmi les Filles du Saint-Sacrement.

La Reine morte, drame dont l'espagnolisme se teinte d'inspiration shakespearienne, surtout dans le troisième acte, n'allait pas dans le sens de la pure tragédie. Et c'est comme en opposition à ce foisonnement, semble-t-il, que Montherlant a écrit *Fils de personne*, une « tragédie en veston », où nous découvrons nettement, au contraire, et presque à l'état d'épure, la peine intérieure de l'homme devant l'ambiguïté de sa destinée, et un homme réduit à cette peine, au tourment de ne pouvoir pas faire de son fils l'être de qualité dont il rêve. Cet être de qualité dont Montherlant lui-même a toujours rêvé, et dont, quelques années plus tôt, il fixait si précisément les valeurs dans la « Lettre d'un père à son fils », de *Service inutile*. Et déjà nous entrevoyons que cette recherche du tragique pur demeurera liée, chez Montherlant, à ses préoccupations de moraliste, à des problèmes d'éducation ou de formation. C'est pourquoi elle s'affirme pleinement dans la « trilogie catholique », du *Maître de Santiago* à *la Ville dont le Prince est un enfant* et à *Port-Royal*.

Avant d'exécuter moralement Georges Carrion, le « père » de *Fils de personne*, dans *Demain il fera jour*, il semble que Montherlant ait voulu le hausser au plus haut, dans la spiritualité même, en le métamorphosant en Alvaro. Car *le Maître de Santiago*, c'est la victoire du père, et dans l'absolu, dans ce qui sera « l'unique nécessaire » pour la Sœur Françoise de *Port-Royal*. Et cette victoire revêt toute son ampleur à partir du moment où elle nous paraît inévitable, où nous comprenons que Marianna ne pouvait pas échapper à l'envoûtement de cet unique nécessaire. Non pas « ne pourra pas », mais « ne pouvait pas », car dans la tragédie tout est joué d'avance, et c'est ce qui rend à la fois pathétique et merveilleux le débat intérieur de l'homme placé sous la puissance de ces forces, c'est ce qui prête à ce combat contre l'ange fatal sa beauté brûlée.

★

Cette fatalité, qui transparaît également dans la résolution de l'abbé de Pradts, dans *la Ville dont le Prince est un enfant*, pièce où elle garde cependant comme une réserve pudique, nous la voyons se durcir dans *Port-Royal*. (Il faut noter une similitude de climat, ou de grâce, plus exactement — la grâce du collège et celle du cloître,

les Ordres et les familles d'âmes de Montherlant! — qui rapproche *Port-Royal* de *la Ville dont le Prince est un enfant*, de la même manière que *le Maître de Santiago* pouvait être rapproché de *Fils de personne*.)

L'auteur de *Port-Royal* a raison de distinguer dans sa préface la vigueur tragique de l'agitation facile et si souvent factice des coups de théâtre. Les vraies tragédies sont tout intérieures. Dès ses premières répliques, nous savons qu'Antigone ira jusqu'au bout de son destin. Les dieux commandent. En ramassant le sujet de son *Port-Royal* en un seul acte, Montherlant a donné sa meilleure chance à l'intensité intérieure. Il n'y a dans sa pièce qu'une crise, ou un seul motif, si l'on préfère, qui est la réaction de la communauté devant une fatalité, c'est-à-dire devant un événement inéluctable. Quand la pièce commence, l'archevêque de Paris est déjà en marche vers le monastère, et il est accompagné de l'appareil policier qui brisera la communauté, si elle refuse de se soumettre. Et il est évident qu'elle refusera.

Évident? Cela saute-t-il tellement aux yeux? Si la signature est bien au début la préoccupation unique, dans la très belle scène de la grille, qui n'est pas sans évoquer pour les initiés la Journée du Guichet, nous retombons ensuite, et pendant un certain temps, dans le train journalier de la vie à Port-Royal de Paris. H. de Montherlant a manifestement voulu montrer ce que pouvait être cette vie dans le cloître, avec ses grandeurs et ses petitesses, ses alternances, avec des religieuses tout de même un peu bavardes pour des cisterciennes, et jusqu'à caricaturer ces petitesses dans la dispute de deux sœurs : « Une saignée — un bouillon » au milieu de l'entretien fort élevé — un peu long néanmoins, ci et là qui sépare et réunit tour à tour la Sœur Angélique de Saint-Jean et la Sœur Françoise. L'on ergote sur la signature. Et nous savons qu'il en fut ainsi à Port-Royal, que Port-Royal, c'était cela : l'unique nécessaire d'une part, et des arguties interminables de l'autre. *Esther* et *les Plaideurs*, à la limite! Du moins le Port-Royal de 1664.

Cette restriction nous amènerait-elle à critiquer le titre de la pièce? Port-Royal, comme les lignes de faîte de l'histoire des hommes, fut en réalité un éclat très bref, suivi d'une décadence longtemps assez riche pour faire illusion — une flèche dans la montée, comme la cristallisation soudaine d'une exigence verticale en quelques esprits de grande race, et dans la descente un plan incliné, à faible pourcentage d'abord, où des esprits d'un cristal moins pur réussirent pourtant à se maintenir à une certaine hauteur pendant des années, avant la chute sans remède. Mais qui ne voit l'abîme entre Saint-Cyran et celui qu'on devait appeler, Dieu sait pourquoi, le Grand Arnauld? Comme entre la première Angélique, la réformatrice, et cette Angélique de Saint-Jean qui tient ici le rôle principal?

Le Port-Royal que nous présente H. de Montherlant se situe à peu près à mi-chemin du plan incliné. Mais n'est-ce pas l'Histoire elle-même qui a voulu qu'au temps de ces persécutions, les grands fondateurs aient déjà disparu? Pascal mis à part, ceux qui illustrèrent Port-Royal dans le siècle ne sont pas ceux, d'ailleurs, qui en firent à jamais une haute leçon dans l'ordre de la vie spirituelle. Vue sous cet angle, la pièce de Montherlant est en grande partie une pièce

d'ombres : les ombres de Saint-Cyran, de la Mère Angélique, de « nos mères » ! Ces ombres occupent les cœurs; elles dictent à Angélique de Saint-Jean et à la Sœur Françoise les formules où se distille le meilleur de leurs pensées (je songe surtout à cette phrase magnifique : « Les créatures sont contagieuses d'elles-mêmes, » qui est du Saint-Cyran tout pur); et la Mère Agnès, la dernière de la grande génération, est encore là cependant pour les figurer toutes en elle seule, ces ombres.

Ombres qui s'inscrivent dans les pensées, ou dans le rôle vivant de la Mère Agnès, elles n'ont rien de fantomatique, de spectral. Elles ne rôdent pas autour des personnages (comme d'autres autour de Ferrante, dans *la Reine morte*). Elles les habitent. Elles ont la clarté grecque des idées, et elles sont dans *Port-Royal* la face interne de la fatalité. La fatalité extérieure, l'archevêque et ses exempts, et sa décision sans appel, n'auraient pas d'importance réelle, au bout du compte, si ne lui répondait pas cette fatalité intérieure qui clame plus fort dans l'âme des religieuses rebelles et qui refuse d'accepter les lois de l'Église et de l'État, au nom d'exigences spirituelles plus profondes, qui sont celles de ces ombres. De même que Créon et les lois de Thèbes n'auraient pas d'importance réelle, si Antigone se soumettait, si ne criaient pas plus fort en elle les lois du sang.

Ces ombres, nous les connaissons, dans l'œuvre de Montherlant. Elles sont celles de la « race de la rigueur », des « intransigeants », de ceux qui prennent leur morale et leur religion « tout à fait au sérieux », contre « l'imposture éhontée ». Elles sont « la pureté », contre « le nombre ». Et que disent-elles à la Sœur Angélique de Saint-Jean, par la bouche de la Mère Agnès? Elles lui font un reproche : « Que vous êtes humaine ! »

Ce reproche, nous avons pu croire un instant qu'il confessait inconsciemment comme une faiblesse dans le déroulement tragique de *Port-Royal*, et nous nous apercevons au contraire qu'il donne aux personnages leur véritable valeur. Car il n'est pas très difficile, en définitive, de ne pas céder en devenant inhumain, au lieu que la tragédie des âmes fortes est de ne pas céder, tout en restant humaines. Et c'est ce que font ces Antigones jumelles, que sont ici la Sœur Angélique de Saint-Jean et la Sœur Françoise.

Là se tient la pureté tragique de *Port-Royal* (1). L'événement passe, inévitable comme une catastrophe naturelle. Les deux sœurs le regardent venir. La Bête les tuera, elles le savent. Et d'autre part les ombres de la rigueur les contraignent. Elles ne signeront pas. L'une y gagnera la lumière, l'autre un assaut des Ténèbres. Mais jusqu'au bout elles auront gardé le droit d'affirmer leur condition consumée, et de se plaindre de l'injustice qui est faite à l'homme, et qu'il ne peut surmonter que par une flamme plus haute.

CHRISTIAN CAPRIER.

(1) Depuis sa présentation à la Comédie-Française, *Port-Royal* de Montherlant a paru aux éditions Gallimard qui annoncent également, pour le mois de février, *le Théâtre complet* de Montherlant dans l'édition de *la Pléiade*.

JEUDI 9 DÉCEMBRE

Livres nouveaux — Camara Laye : le Regard du Roi. — Claire Girard : Lettres.

CAMARA LAYE : LE REGARD DU ROI.

L'an dernier nous pouvions lire le premier livre de Camara Laye, *l'Enfant noir*. Ce n'était pas un roman, seulement l'émouvant récit d'une enfance; et sans doute était-il permis au lecteur d'éprouver quelque inquiétude : Camara Laye serait-il aussi bon inventeur romanesque que narrateur de ses jours d'enfance et d'adolescence guinéenne? La récente publication du *Regard du Roi* montre combien ces inquiétudes affectueuses étaient injustifiées. L'ouvrage est beaucoup plus qu'un roman, s'agrandit aux proportions d'une quête spirituelle, car *le Regard du Roi*, longtemps espéré, longtemps cherché, n'est autre que le regard de Dieu.

Camara Laye a joué la grande difficulté qui était de prendre pour héros non plus un homme de sa race, l'aîné de l'*Enfant noir*, mais un blanc, Clarence, banni de la société coloniale européenne pour une histoire d'argent. La halte pleine d'émotion dans un caravansérail n'est qu'un refuge provisoire. Du moins l'esplanade d'Adramé lui réserve-t-elle le spectacle du *passage du Roi* et ce passage est pour Clarence une illumination : *Quand le Roi eut atteint la plate-forme, il salua. Cette fois, pourtant, ce n'était plus la foule qu'il saluait; il lui tournait le dos et il avait la tête levée vers le ciel : il saluait le ciel. Alors les pages qui, jusque-là, lui avaient soutenu les bras s'écartèrent et le Roi parut bizarrement avancer en plein ciel...* Le désir aussitôt possède Clarence d'entrer au service du Roi, un désir aussi impérieux qu'une vocation. Mais des épreuves humiliantes et épuisantes l'attendent sur le chemin de son désir. Et l'humour de Camara Laye fait merveille à conter les tribulations de Clarence vendu à un roitelet pour servir d'étalon. Du moins chacune des épreuves ne fait-elle qu'aviver le désir de Clarence. Son recours à des procédés de conjuration montre cependant qu'il s'épuise en sa quête et que sa déchéance s'accentue. Il fallait sans doute qu'elle fût très grande pour que, lors de sa sortie officielle dans une ville de ses États du sud, le Roi lui apparaisse enfin et lui ouvre son accueil, le serre contre son cœur et le couvre de son grand manteau. La dernière page du livre est magnifique. « *Ne savais-tu pas que je t'attendais?* » *dit le Roi. Et Clarence posa doucement les lèvres sur le léger, sur l'immense battement. Alors le Roi referma lentement les bras, et son grand manteau enveloppa Clarence pour toujours.*

La Quête n'est donc point finalement déçue, elle a évidemment une valeur symbolique sans que cet ouvrage soit néanmoins un roman allégorique. Car c'est de la vie que jaillit le symbole; c'est la vie qui impose son sens sacré à qui entreprend de rapporter avec respect et modestie les désirs des hommes et le fil des destins. Il y a une grande leçon d'humanité à prendre d'un tel roman. Il y a aussi à en recueillir une leçon de sincérité et de communion

humaine. A ce point-là, les différences de races, de langues ou de croyances ne seraient plus divisions, mais les signes sensibles de la richesse de la Création. On doit attendre beaucoup de Camara Laye à qui une année a suffi pour se placer au premier rang de nos écrivains. Mais il serait plus juste encore de dire que ceux qui ont lu *le Regard du Roi* lui doivent déjà beaucoup.

(Éditions Plon.) JEAN-PIERRE FOUCHER.

CLAIRE GIRARD : LETTRES.

Il y a, je crois bien, plusieurs manières de lire ces lettres de Claire Girard, soit que, selon le jour, selon notre humeur, nous y trouvions prétexte à une longue promenade dans la campagne française, soit que nous regardions une jeune fille faire ses premiers pas dans la vie, soit que nous comparions des méthodes et des directions agricoles, ou que nous apprenions à nous maîtriser, ou... Oui, il y aurait bien des manières encore, et toutes seraient bonnes, car chacune nous satisferait. Pourtant, nous ne sommes ici que devant des matériaux. Ce ne sont pas les lettres, destinées à passer de main en main, qu'écrivait Mme de Sévigné; ce sont des lettres qui jamais n'auraient vu le jour, si un destin tragique n'avait emporté Claire Girard dès sa vingt-troisième année. Mais les voici publiées; et elles dressent devant nous le portrait d'une jeune fille; mieux : elles nous montrent une âme — une âme, nous semble-t-il, que Barrès eût goûtée.

Le dis-je parce que Claire Girard exprime dans ses lettres des sentiments extraordinaires? Nullement. Ce que Claire exprime, c'est la vie telle qu'elle est; mais c'est aussi la vie vue toujours d'une certaine hauteur; et l'expression d'une ardeur, d'une ferveur; d'une sagesse qui n'attendait pas le nombre des années.

Claire, en 1939, a dix-huit ans, et elle trace sa vie : fille d'un médecin, elle gérera une ferme. En esprit, elle construit cette ferme; elle sait ce qu'elle y fera; elle détermine ses devoirs, vis-à-vis d'elle-même, vis-à-vis de la terre, vis-à-vis des ouvriers, vis-à-vis des voisins; elle écoute son cœur, sa générosité. Or, elle vient tout juste de passer son bachot. Mais la voici à l'École d'agriculture de Rennes, seule fille parmi cent cinquante-deux garçons qui, surpris, hésitent d'abord à l'accueillir. Après Rennes et Grignon, elle fait des stages dans l'Yonne, en Normandie, en Picardie, en Touraine, en Ile-de-France.

Ces stages, nous les vivrons avec Claire. Nous connaîtrons, en même temps qu'elle, la petite ferme normande « en granit gris qui a perdu sa dureté au contact du temps »; nous arracherons les pommes de terre, nous cueillerons les haricots. Si nous songeons alors à Selma Lagerlöf, nous songerons, durant l'hiver en Picardie, à Thomas Hardy et à « Tess d'Urberville », au tranquille courage de Tess. « Le soir, quand on va traire, la nuit coule tout doucement le long des haies; les troncs de châtaigniers luisent encore faiblement; un tintement de cloche venant on ne sait d'où, passe sur nos têtes;

un chien aboie; et l'on s'en va en se balançant avec les seaux de chaque côté. La tache blanche du lait reste la dernière clarté... »

Les stages achevés, voici pour Claire la grande plaine dont elle a rêvé : quatre-vingt-sept hectares dans l'Oise. Mais dans quel piteux état! Claire va redresser cette situation sous le regard, d'abord narquois, des cultivateurs voisins et en dépit de l'indifférence ou de l'hostilité des ouvriers agricoles. Quand elle aura tout redressé, elle pourra répéter ce qu'elle disait, toute jeune : « J'ai fait ce que je devais. » C'est parce qu'elle fait en toutes circonstances ce qu'elle doit, que, le 27 août 1944, des Allemands déchargent sur elle leurs mitraillettes... Cette vie droite, si tôt interrompue, on y songe, le cœur douloureusement étreint.

(Éditions Roger Lescaret.) CAMARA LAYE.

VENDREDI 10 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Raymond Dumay : Ma route de Provence. — André Castelot : la Tragédie de Varennes.

RAYMOND DUMAY : MA ROUTE DE PROVENCE.

Après ses circuits en Bourgogne, en Aquitaine, en Languedoc, Raymond Dumay nous relate sa dernière randonnée en motocyclette à travers la Provence. Le livre animé par le plaisir d'écrire dénombre avec bonheur les paysages, les monuments et les hommes du terroir. Notre voyageur s'accommode merveilleusement du hasard; il décide d'aller voir des gens, parfois les rencontre, parfois pas, mais alors même la vision des lieux de leur existence suffit pour qu'il nous en parle. Il profite à merveille des prétextes. Il a le don des biographies en quelques lignes. Je pense à celle de Raspail, né à Carpentras, objet de l'attention bienveillante de Napoléon mais, par la suite, emprisonné sous tous les régimes, y compris la IIIe République. Mais je pense aussi à celle de ce personnage moins connu, né aussi à Carpentras, Berbiguier, qui passa toute une longue vie à lutter contre les farfadets et écrivit, en trois volumes, le récit méticuleux de ses batailles.

Raymond Dumay a perçu vertus et charmes de l'ancienne province romaine et ayant su voir qu'elle avait « réconcilié le plus ancien paganisme et le plus frais christianisme » a exprimé toutes ses concordances et subtiles harmonies.

(Éditions Julliard.) JEAN FOLLAIN.

ANDRÉ CASTELOT : LA TRAGÉDIE DE VARENNES.

L'histoire des trois journées du 20, 21 et 22 juin 1791 n'avait jamais été suivie dans les détails. Et pourtant les événements tragiques de ces trois jours isolèrent définitivement le roi de la Révo-

lution. M. Castelot a su puiser abondamment dans les archives et surtout dans les Mémoires particuliers, ce qui constitue la grande originalité de son livre. Nous suivons heure par heure la fuite de la famille royale, nous relevons les imprudences successives, nous assistons à l'échec final d'une tentative mal préparée. L'ouvrage est parfaitement clair. Sans doute offre-t-il quelques lacunes, touchant la préparation diplomatique de l'expédition, sur laquelle aucun document ne peut être définitif. L'ouvrage est présenté dans la collection *l'Histoire illustrée*, mais les reproductions photographiques n'offrent ici qu'un intérêt restreint.

(Éditions Arthème Fayard.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

SAMEDI 11 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Contre-amiral de Bélot : la Marine française pendant la campagne 1939-1940. — Les Mémoires de l'amiral Horthy, régent de Hongrie.

CONTRE-AMIRAL DE BÉLOT : LA MARINE FRANÇAISE PENDANT LA CAMPAGNE 1939-1940.

Cet ouvrage d'ensemble débute avec la déclaration de guerre, 3 septembre 1939, pour se terminer avec Mers-el-Kébir, en juillet 1940. Le contre-amiral de Bélot met très scrupuleusement au point tous les faits maritimes entre ces deux dates : invasion de la Norvège, campagne de France, défense de Boulogne et de Calais, évacuation des troupes franco-britanniques à Dunkerque. Les événements sont consignés au jour le jour; le ton demeure celui d'un rapport strictement formulé dans une langue grave, précise et de bonne compagnie, mais l'auteur porte aussi de très clairs jugements : contrairement à l'opinion de Churchill, Mers-el-Kébir lui apparaît avoir été parfaitement inutile, ainsi pensait d'ailleurs l'amiral anglais Cunningham qui qualifiait cet attentat de *almost inept in its unwisdon* : presque inepte dans son irréflexion. Pourtant, le contre-amiral de Bélot n'a pas l'intention d'accabler l'Angleterre; n'écrit-il pas sans ambages dans les prémices de son chapitre sur la Grande-Bretagne et la flotte française : « La Grande-Bretagne est probablement, au point de vue de la moralité internationale, très au-dessus de la moyenne, mais cette moyenne est basse. Nous avons nous-mêmes, au cours de la première guerre mondiale, saisi des navires et du matériel grecs dans des conditions peu édifiantes. Un peuple qui lutte pour sa vie violera pour se sauver les lois internationales et ne les respectera que si leur violation présente pour lui plus d'inconvénients que d'avantages. » Ces quelques lignes, à elles seules, ne constituent-elles pas la marque d'une louable objectivité que l'on rencontre peut-être, en fin de compte, plus souvent chez les militaires que chez les politiques?

(Éditions Plon.) J. F.

AMIRAL HORTHY : MÉMOIRES.

Pour beaucoup d'entre nous, le régent Horthy n'évoque qu'un amiral doré sur tranches familiarisé par les photos de presse de l'entre-deux guerres et la Hongrie, un petit pays de l'Europe de l'Est, au destin duquel nous n'avons guère réfléchi, il faut bien l'avouer.

Ce témoignage est celui d'un officier de tradition investi du pouvoir dans un pays vaincu, sans y avoir été préparé, sans jamais avoir cherché à l'exploiter pour lui-même et qui l'a refusé à plusieurs reprises pour sa descendance. S'il est suspect, c'est d'avoir trop aimé son pays. A travers des pages teintés de l'émotion du vieux prince exilé qui revoit ses débuts dans la vie publique, on assiste aux efforts passionnés qu'il a déployés pour redresser les néfastes effets du Traité de Trianon, une de ces annexes du Traité de Versailles qui, comme Montreux et Saint-Germain, ont dessiné à travers le puzzle des nationalités de l'Europe orientale des frontières qui ne satisfaisaient ni les vainqueurs ni les vaincus. Puni d'avoir été attelé au char de l'Autriche-Hongrie, le territoire de la couronne de Saint-Étienne s'était vu arracher par la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Roumanie et la Yougoslavie, son grenier à blé, ses soutes minérales, ses ports fluviaux et maritimes, et des millions de Hongrois se trouvaient exilés.

Incontestablement, Horthy redonna un équilibre à sa maison et confiance à son peuple endeuillé, sans parvenir pourtant à éveiller la sympathie des Alliés qui ne pouvaient, sans se déjuger, retirer leur appui aux quatre pays voisins nourris des dépouilles de la Hongrie.

Mais la confiance d'un peuple dépecé ne peut s'asseoir que sur l'espoir d'un regroupement futur. Ce fut, certes, la grande insuffisance politique du Régent de ne pas comprendre que ces aspirations étaient révolues et devaient être réorientés. Quoique fondamentalement opposé à la volonté de puissance germanique, l'état d'esprit hongrois n'a cessé de s'incarner dans son chef, amiral privé de sa flotte, et de manifester son attention à tout ce qui, dans l'essor hitlérien, pouvait être occasion de modifier l'ordre établi. L'effroi réel causé en Hongrie par l'Anschluss et le coup de Prague ne parvint pas à balancer ce qui devint un véritable réflexe annexionniste. Horthy, obsédé jusqu'à l'aveuglement, ne craint pas d'écrire, dans un plaidoyer qui l'accable : « Le 14 mars 1938, jour de la proclamation de l'indépendance slovaque, la Hongrie avait demandé au gouvernement de Presbourg, dans un ultimatum limité à douze heures, l'évacuation de l'Ukraine subcarpathique. Celle-ci eut en effet lieu, ce qui permit à nos troupes d'y pénétrer. Berlin se protesta pas. »

Eh oui ! Berlin ne protesta pas. La chaîne tragique était nouée. La Hongrie, premier pays à recevoir un pourboire de l'Allemagne hitlérienne, demeurerait *volens nolens* au jour de l'effondrement, le dernier allié à pouvoir secouer le joug de cette alliance dévorante.

Si l'amiral Horthy, par son entêtement, a pu s'acquérir des droits à la gratitude de ses sujets, l'Histoire a dramatiquement tourné en

dérision ce patriotisme étroit. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes se dégrade en recourant à n'importe quel moyen pour s'exercer.

(Éditions Hachette.) SERGE DUMARTIN.

DIMANCHE 12 DÉCEMBRE

RENCONTRE AVEC JEAN ROSTAND.

Une maison silencieuse, au fond d'un parc escarpé; des contrevents et de grands arbres qui enveloppent le silence... L'homme qui vit ici répond exactement à la définition qu'il a donnée du biologiste : « La figure la plus romantique qui soit aujourd'hui sur la terre. »

Dans la pièce principale, un jeu d'échecs délaissé, des fauteuils de rotang, des livres. Le jour pénètre à flots par une porte vitrée. Jean Rostand paraît : il est souriant, timide, prévenant, affable. Une épaisse moustache tombante barre son visage, accusant le relief du haut front dégarni et brillant. On cherche ici le secret de la vie : dans un laboratoire voisin, assoupis sur des feuilles luisantes, les crapauds — objets d'expérience — attendent le bon vouloir du sorcier :

On m'a représenté comme un féroce vivisecteur !... J'ai reçu des lettres indignées de gens qui croient que je suis un massacreur de crapauds. Je ne suis pourtant pas un homme cruel. C'est entendu, je n'aime pas les chiens et les chats, ces animaux « amis de l'homme », mais je ne leur fais aucun mal !...

Lui, qui examine chaque année entre dix et vingt mille crapauds pour déceler les anomalies et les tares, n'admettrait pas de prendre une seule liberté inutile avec ce mystère qu'est le corps vivant. Il cite volontiers la définition d'Anatole France : « La vie, c'est de l'inconnu qui fout le camp !... » *Moraliste et biologiste, il lui est défendu de jouer avec cet inconnu. A quinze ans, il croyait avoir découvert un procédé pour déterminer le sexe des lapins. Ses souvenirs, de quelque point qu'ils viennent, nous le montrent plus entouré de bêtes que Blanche-Neige dans sa forêt :*

Dans notre maison de Cambo, mon père qui travaillait à *Chantecler* restait des mois entiers dans sa chambre aux volets clos, sans se raser. Il avait fait venir des douzaines de volailles exotiques qui m'intriguaient fort. Maladivement timide (je le suis resté jusqu'à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans, et cela a, du reste, déterminé ma carrière de « chercheur solitaire ») je vivais en leur compagnie, au jardin. Je découvrais les *Souvenirs entomologiques* de Fabre qui devait, avec Darwin, devenir mon initiateur...

A quatorze ans, la scène des crapauds, au quatrième acte de Chantecler *— scène qui fut régulièrement sifflée pendant les quarante représentations — met Jean Rostand en contact avec son sujet d'expérience. Parallèlement, il découvre la littérature, méprisée d'abord :*

Les écrivains qui fréquentaient chez mon père ne m'intéressaient pas; je ne les écoutais pas. Jules Renard — le grand Jules Renard dont je connais à présent des pages par cœur ! — n'avait

aucune séduction pour moi. Ses *Histoires naturelles* non seulement ne me retenaient pas, mais elles me choquaient : je n'admettais pas que l'on pût parler des animaux avec cette légèreté...

Jean Rostand croise les jambes, sourit, allume une de ces cigarettes dont il dit tant de mal. Sa méditation solitaire le ramène inexorablement sur la vie, l'homme, l'inconnu du monde, la nature :

J'aime la nature dans ses détails. Je n'ai pas le goût du paysage, du site... A *Arnaga*, le soir, mon père allait souvent au bout du promontoire de son jardin regarder un coucher de soleil. Je n'ai jamais regardé un coucher de soleil !... J'ai plutôt le goût de l'objet, d'une structure qui, pour les autres, passera inaperçue...

Je hasarde avant de le quitter, la devinette que le Sphinx eût posée s'il avait rencontré Rostand sur le chemin de Thèbes :

— L'homme?... Qu'est-ce que l'homme?... Qu'est-ce que sa vie?

Rostand sourit plus fort :

Une marche dans les ténèbres ! Il faut nous résigner à vivre et à mourir dans l'anxiété et dans le noir...

LUC BÉRIMONT.

Apporter toujours du nouveau et du sensationnel ne s'obtient souvent qu'aux dépens du bon goût. Un hebdomadaire littéraire et artistique a eu l'idée discutable de livrer à son public, comme une proie, celui qui fut le mari, dans l'aventure qui inspira à Radiguet le *Diable au corps*. La littérature et même la petite histoire n'y gagnent rien. Cet incident a inspiré à Bernard Lebressan quelques réflexions sur les conditions et les limites de la critique.

La méthode de la critique moderne, universitaire ou non, tend, en général, à utiliser ce qu'on peut connaître de la vie d'un auteur pour expliquer son œuvre.

Si séduisante qu'elle paraisse, une telle méthode n'est féconde que dans la mesure où on l'exerce avec prudence. En effet, dans une matière aussi complexe, aussi hétérogène, aussi mal connue que la création artistique, où l'on se heurte inévitablement à des phénomènes mystérieux et irréductibles, où l'on ne saurait affirmer de rapports constants et nécessaires parce qu'il ne se présente jamais deux cas identiques, l'esprit de système conduit à des conclusions fausses et parfois ridicules : qu'on se rappelle le contraste entre l'idéalisme de certaines œuvres et la personnalité médiocre de leurs auteurs. Ces observations, applicables à tous les arts, ont déjà été faites et développées si souvent qu'il est inutile d'y revenir.

Mais il importe d'insister sur le tact nécessaire aux critiques, car on voit trop souvent l'un ou l'autre, sous prétexte de découvrir « les sources » d'un roman, violer la vie du romancier. Les épisodes de cette vie qui paraissent en corrélation avec l'intrigue romanesque, ne sont, la plupart du temps, que l'origine à partir de laquelle l'auteur a construit son affabulation, en transformant les données du réel, en modifiant les caractères, en créant des personnages, c'est-à-dire en inventant au gré de son imagination et de son dessein artistique.

Or, on veut à tout prix trouver les « clés » du roman. L'indiscrétion est d'un attrait si fort pour la majorité d'entre nous qu'elle fait tout le succès de certaines œuvres, du moins au moment de leur publication, même si la curiosité des lecteurs s'égare. Cette mauvaise querelle se ranime à toutes les époques : La Bruyère en souffrait, Proust dut s'en défendre. Il arrive que l'indiscrétion côtoie le scandale : ainsi récemment un hebdomadaire reproduisait un article publié, il y a plus de deux ans, dans un autre hebdomadaire, sur les « clés » du Diable au corps; *les deux textes parus sous la même signature, ne présentaient de différences que dans la composition, ou plutôt dans l'ordre des paragraphes, plusieurs de ceux-ci étant rédigés à peu près dans les mêmes termes. Une telle enquête flatte sans doute le goût du public pour les commérages, mais en quoi peut-elle aider le critique penché sur l'œuvre de Radiguet et pour qui l'objet essentiel de son étude reste l'œuvre même?*

BERNARD LEBRESSAN.

LUNDI 13 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — René Daumal : Poésie noire, Poésie blanche.

RENÉ DAUMAL : POÉSIE NOIRE, POÉSIE BLANCHE.

Si le poète, chez René Daumal, s'arrêtait rigoureusement à la quête de l'Être suprême, au point où l'Image unique réfracte toute autre image, il serait certainement moins valable. Mais Daumal, à travers son expérience poétique, livre la clé d'une autre richesse : « Douleur de vérité, ô mes amis, est toute forme existante. » Il n'est pas question ici de lui marchander son ascension spirituelle, déjà tout entière en germe dans les poèmes de *Poésie noire*, *Poésie blanche*. Toutefois, avant de pouvoir écrire dans *le Mont Analogue* : « Désirant devenir, on vit », René Daumal tout comme un autre a dû accomplir son circuit humain. Le poète a beau rêver de « zénith absolu », de la « parfaite transparence » (1929-31), il a connu la nausée d'être, le risque des images gratuites, le défilé des cauchemars. Certes, tout ce qu'il nomme est *réel*, si c'est bien lui-même qui parle. Mais entre le moment où il écoute le tumulte qui s'élève de son corps et celui de la sérénité, du règne de blancheur, l'espace noir est grand. La logique est de se purifier dans l'impur. Daumal affirme d'abord, dans une volonté désespérée, que toutes les façons de comprendre ne valent que réunies « bloc-un-tout, dieu blanc-noir ».

C'est évidemment dans la mesure où Daumal reste un poète capable de naufrages, d'humour et de paniques, qu'il nous touche. Qu'on le situe ou qu'il se situe du côté de la sagesse taoïste ou tibétaine ne change rien à l'affaire. Mais sa poésie? Échelonnée sur vingt années, elle va ployer sous le poids des mots, branche trop chargée qui se redresse tout d'un coup; parfois elle tourne court, déçoit un peu, avec des tentations romantiques, des inventions mécaniques, l'appareil de l'époque, et soudain roule des

richesses. Elle prouve qu'à un certain degré de douleur et de sérénité unies — le choix des mots restant apparemment arbitraire ou mal dirigé — le poète, somme toute, est bien le rendez-vous de « lois universelles » où le terrestre et l'infini se rejoignent, dans une sorte d'harmonie désorbitée.

(Éditions Gallimard.) HENRI RODE.

Le Prix Interallié est attribué à Maurice BOISSAIS *pour son roman* Le goût du péché.

Que manque-t-il au *Goût du péché* pour être plus et mieux qu'un impeccable devoir sans fautes? D'abord, il nous arrive avec près d'un demi-siècle de retard, quand Gide, Schlumberger ont déjà fait, sur le même mode corrosif et discret, le procès de l'éducation protestante. Ensuite, le témoin qui décrit cette tragédie domestique, dont il est un des acteurs principaux, reste constamment extérieur à son récit : il décrit, condamne et juge sans que nous le sentions à aucun moment engagé dans cette histoire où il nous parle, après tout, d'un père, d'une mère, de frères qui sont *son* père, *sa* mère et *ses* frères. Enfin, le dénouement dramatique et brutal n'est pas amené comme la conclusionnéces saire, inévitable, de ce conflit familial, mais imposé de l'extérieur par un démiurge pressé d'inscrire le mot fin.

Il serait pourtant injuste de ne pas relever aussi des qualités devenues rares dans le roman d'aujourd'hui — sobriété, mesure, discrétion — qui n'excluent point une force amère, parfois saisissante. Cette tribu des Arkélius, taillée dans le granit, et qui s'effrite sous la poussée du siècle, parce que la plus humble joie prend pour elle le « goût du péché », nous savons bien à quelle famille elle appartient : à celle des puritains de New-England qui envoyaient au bûcher les « sorcières » de Salem, mais aussi à celle de Kierkegaard ou de Port-Royal. Car l'auteur oublie, dans son réquisitoire ironique, ce qu'il pouvait entrer de grandeur dans ces éducations où rien n'était concédé à l'homme parce que tout y était la part de Dieu.

P. DE B.

MARDI 14 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Jean Malaurie : les Derniers Rois de Thulé.

JEAN MALAURIE : LES DERNIERS ROIS DE THULÉ.

Depuis peu, les relations de voyage abondent au point qu'il est difficile de faire un choix. Mais le public suit avec passion les tentatives des explorateurs véritables, surtout lorsqu'ils se proposent, non de rapporter tout nûment leurs sensations mais d'aller au-delà des apparences et des tableaux pittoresques, pour pénétrer dans l'intime d'un pays et y faire des recherches. M. Jean Malaurie est un géographe accoutumé à saisir l'essentiel, avec le réalisme d'un homme

de science qui ne se paie pas de mots, et l'aisance d'un écrivain. Il n'a pas craint d'adopter pendant un an le mode de vie des Eskimos qui habitent l'extrême nord du Groenland, de rester seul au milieu de la population la plus isolée et la plus réduite (302 individus) du monde, celle des *Derniers Rois de Thulé*. Au cours de l'hiver que la nuit polaire de quatre mois rend peu propice aux déplacements, Jean Malaurie et son équipe d'indigènes parcourent les environs de Thulé; puis il se lance dans son grand voyage de printemps qui le conduit jusqu'en « Terre d'Inglefield, de Washington et d'Ellesmere ». Tempêtes, difficultés de ravitaillement, froid de — 50°, péril constant des glaces perfides qui peuvent engloutir un traîneau et son attelage de chiens, lassitude de ses compagnons, il lui faut tout vaincre à la fois. Mais les épreuves endurées de concert rapprochent le « kraslouna » et les « inouit » au point que ceux-ci perdent toute méfiance. Ils content alors leurs légendes : celle de Nérrévik, déesse des eaux, celle du soleil et de la lune, de l'ours amoureux, de la naissance des premiers hommes, légendes dont l'intérêt ethnologique est incontestable. Les récits de chasse, qui forment l'ordinaire des jours d'oisiveté et qui nous ramènent aux âges les plus primitifs, ont une grandeur mythologique. La chasse, la poursuite de la proie vive, le massacre, seules chances de salut dans ces déserts de neige où la faim, la moindre défaillance, équivalent à un arrêt de mort. Chasses au phoque, au renard bleu et au renard argenté, à la perdrix, au lièvre, au morse. Après les randonnées interminables et qui demandent une résistance presque surhumaine, les chasseurs se reposent dans leurs maisons de glace, les igloos légendaires. Ce sont alors, autour du poêle à pétrole, des scènes rabelaisiennes, des ripailles énormes, dans la bonne humeur que suscitent les plaisanteries lourdes. Jeux et danses, chants et palabres sans fin, gardent une certaine tournure puérile, en dépit de leur grossièreté. Mais le tableau que présente l'auteur ne s'apparente en rien aux images conventionnelles. M. Jean Malaurie est arrivé à connaître intimement le caractère de l'Eskimo, ses préoccupations, ses conditions de vie et les problèmes posés par l'invasion des Blancs, par des contacts qui éveillent des besoins nouveaux et qui font se désagréger les cadres traditionnels. Étant données les ressources dont ils disposent, *les Derniers Rois de Thulé*, malgré leur endurance et leur volonté de vivre, semblent incapables de l'évolution nécessaire. Jean Malaurie nous fait part, là-dessus, de son angoisse, en homme qui a laissé après soi, non des spécimens ethnologiques, mais des amis.

Enfin le dépaysement poétique qu'apporte ce livre bien écrit, peut se résumer en quelques lignes où il est question du printemps, un printemps barbare, éclatant, aux couleurs violentes :

« La préhistoire vivante, une résurrection magdalénienne. Se prélassant au soleil, couchés sur la grève, des hommes en peaux de bête jouissent de la montée de la saison chaude. Des enfants à demi-nus, mêlés à des chiots et des carcasses de phoques, jouent dans une neige souillée. Dès qu'ils nous aperçoivent, tous sortent des tentes en poussant des clameurs. »

(Éditions Plon.) SIMONE JACQUEMARD.

MERCREDI 15 DÉCEMBRE

Livres nouveaux : Daphné du Maurier : Mary-Anne. — André Varagnac : De la préhistoire du monde moderne. — Louis Hautecœur : Louis David.

DAPHNÉ DU MAURIER : MARY-ANNE.

Étrange destinée que celle de cette Mary-Anne Clarke, dont une fille devait épouser un Du Maurier.

Enfant des faubourgs de Londres, correctrice d'épreuves d'imprimerie à treize ans, puis élève dans un pensionnat élégant, enlevée et épousée à seize ans par un paresseux, propre à rien, elle était « faite pour quitter le droit chemin ». Courtisane aux armes parlantes : Cupidon à califourchon sur un âne, elle deviendra la favorite de Frédéric-Auguste, duc d'York et d'Albany, second fils du roi d'Angleterre, commandant en chef des armées.

Endettée, elle se laissera aller à intriguer — sur le conseil même de son royal amant : *Dans votre position*, insinue-t-il, *vous pouvez tous les faire danser à votre guise*. Abandonnée par le duc, Mary-Anne se trouve impliquée dans un retentissant procès de trafic d'influence et le duc lui-même est sommé de venir s'expliquer devant une commission de la Chambre des communes. L'Angleterre en oublie sa crainte d'une invasion; Napoléon et l'Espagne passent au second plan. Les Brunswick n'étaient pas très populaires et la royauté vacille sur ses bases... Les remous à peine calmés, Mary-Anne eut le tort de ridiculiser dans un livre les fils du roi, déjà plus qu'éclaboussés dans son procès. Habilement guidée, elle avait su ne pas sortir de la légalité. Mais, ensuite, elle commit l'imprudence de publier des écrits diffamatoires contre le chancelier de l'Échiquier de l'Irlande. Cette fois, elle fut condamnée à neuf mois de prison. Ce fut la fin. Brisée, ruinée, prématurément vieillie par un régime de geôle médiéval, elle traîna misérablement pendant quelques années dans les petites villes d'eau continentales, avant de s'éteindre à Boulogne en 1852.

En retraçant la vie de sa trisaïeule, l'auteur ajoute un chapitre à la biographie des Du Maurier; elle brosse une fresque haute en couleur de l'Angleterre de l'époque napoléonienne; sans oublier pourtant qu'elle est romancière. Sa Mary-Anne, spirituelle, cynique, perverse, capiteuse a en elle un peu de la perversité d'Ambre, du panache de Scarlet. Elle a failli changer l'histoire de l'Angleterre. Nous la suivons de Fleet Street — ce pittoresque centre du journalisme, avec ses marchandes de lavande, ses librairies, ses vendeuses d'oranges, ses chaises — à Brighton — la station à la mode, avec ses « beaux », ses équipages à quatre chevaux, sa jeunesse dorée et corrompue — au cœur du Tout-Londres, pour pénétrer enfin avec elle dans l'hallucinante prison de King's Bench et la suivre dans l'étroite cellule des condamnés pour diffamation.

Pendant cinq cents pages, l'intérêt ne faiblit pas. La partie historique est soigneusement documentée. Daphné Du Maurier, amie du grand historien Rowse, après avoir fait des recherches dans les

archives et réuni une documentation que pourraient lui envier bien des spécialistes, a retrouvé la griffe de l'auteur du *Général du Roi.* Tout au plus, souhaiterait-on parfois voir la romancière laisser un peu plus de place à l'historienne, l'historienne abréger certains dialogues et la petite-fille tempérer parfois l'affectueuse irrévérence de la biographe. Denise van Moppès nous a donné la traduction, excellente et vivante, à laquelle elle nous a habitués.

(Éditions Albin Michel.) MARIE-CLAUDE BLANCHET.

ANDRÉ VARAGNAC : DE LA PRÉHISTOIRE AU MONDE MODERNE (ESSAI D'UNE ANTHROPODYNAMIQUE).

Voici un petit livre de 245 pages, imprimées assez gros, où la densité de la pensée est telle qu'on renonce vite à le résumer. On ne peut qu'en conseiller la lecture, d'autant plus volontiers que chaque page, chaque ligne quelquefois, suggère des réflexions, des rêveries que vient bientôt coordonner une autre page, une autre ligne. C'est une vue scientifique de l'Évolution de l'Humanité depuis le paléolithique jusqu'à notre XXe siècle, qui n'est pas une nouvelle *Philosophie de l'Histoire*, paraphrasant la connaissance de détails et d'événements, mais une explication qui s'élève ou tente de s'élever à des lois universelles, où se lieraient des notions à la manière des « fonctions » mathématiques (mais sans le calcul, bien entendu). Il y a à ce propos, dans l'Introduction, quelques pages remarquables par leur bon sens (on ne peut vraiment pas employer un autre mot)... « Aucune science véritable ne peut se passer de ce jeu royal de l'esprit qui consiste à agencer des hypothèses pour les mettre à l'épreuve des faits, jusqu'à ce qu'elles les rassemblent en réalités supérieures ou se rompent à leur contact... » « Nous avons contredit cette tradition vénérée qui attend que les synthèses naissent des seules accumulations. » Comment ne pas approuver? L'Histoire se confond-elle avec la chronologie?

Quelles sont ici ces hypothèses? D'abord la mise en évidence de cinq facteurs primordiaux dont l'harmonie ou la désintégration « expliquent » les avatars de l'espèce humaine :

1. L'élan biologique.
2. Le milieu vital (la lutte de l'homme, tantôt chasseur, tantôt gibier).
3. La technique : fabrication d'outils et d'armes en vue de la subsistance et de la sécurité, par la domination progressive et successive des milieux animal, végétal, minéral.
4. La Société, entendez les institutions, depuis les religieuses, premières manifestations de l'ordre, jusqu'aux politiques les plus modernes.
5. L'esprit, c'est-à-dire la philosophie, qui donne à la civilisation qui la fait naître, et dont elle cimente les différents aspects, une cohésion intellectuelle et affective, indispensable à sa conservation.

Les deux premiers facteurs sont dits *primaires*, ils nous sont communs avec les animaux. Les trois autres sont propres à l'homme, facteurs *secondaires*.

L'hypothèse majeure de cette étude est que, pendant la plus grande partie du règne humain, ces facteurs sont restés plus ou moins harmonieusement accordés. Mais la technique, par laquelle s'exprime l'initiative humaine, a fait, depuis le début des progrès constants, malgré leur discontinuité, tandis que la socialisation du genre humain a été extrêmement lente. D'où une espèce d'écartèlement dans les philosophies. Ajoutez le décalage des techniques à une même époque suivant les différentes sociétés, et vous comprendrez la cause des violences et des cataclysmes. « Les hommes agissent selon la puissance dont ils disposent, sans se demander quelles interactions leurs initiatives provoqueront dans la structure générale de notre évolution; et ces initiatives retentissent aussi bien sur les facteurs primaires que secondaires. » La protohistoire nous donne le spectacle d'une première révolution industrielle; le machinisme, qui a éclaté en Angleterre au XVII^e^ siècle en est la seconde. Nous en subissons actuellement les pleines conséquences.

★

Comme on l'a dit, ce n'est pas par les détails, dont beaucoup sont connus et admis depuis peu ou longtemps par les spécialistes, que vaut l'ouvrage, c'est par la vue générale qui rapproche autrefois et aujourd'hui, et qui permet alors de mieux comprendre d'autres détails marginaux : par exemple les phénomènes d'archéo-civilisation. Il faut lire ce livre.

(Éditions Plon.) Georges BÉNÉZÉ.

(Collection Civilisations d'hier et d'aujourd'hui.)

LOUIS HAUTECŒUR : LOUIS DAVID.

Louis Hautecœur se défend de donner de l'art et des artistes une interprétation personnelle. Il désapprouve les excès de nos modernes esthéticiens. C'est son affaire. Mais on pourrait lui objecter que leurs œuvres sont passionnantes au lieu que la sienne, sobre, rigoureuse, minutieuse parfois, est sans flamme. Je sais bien que la forme était adaptée à l'objet. David peintre académique est un peintre froid pour qui le dessin a plus compté que la couleur et la démonstration que le sentiment. Mais David nous paraît avoir été traité par une plume tout de même trop académique. On replace David, peintre d'histoire, dans son temps, on nous retrace sa biographie à l'aide de nombreuses citations extraites de journaux, de Mémoires et de documents : David avant la Révolution voit se dresser des obstacles à son talent, il est vrai qu'alors son art était mièvre; révolutionnaire David s'impose, il change sa manière, sa

veine se fait à la fois antique et patriotique; sous l'Empire, David est le premier peintre de Napoléon; il souhaite retrouver le classicisme et la pureté de l'art grec; sous la Restauration David vit et meurt en exil, prisonnier de sa gloire.

La vie de Louis David est un exemple éclatant des injustices, des chances et des malchances qui poursuivent les artistes. « Chez nous les choses tombent aussi vite qu'elles s'élèvent, » disait David. Mais il avait conscience qu'après avoir fait son métier de peintre et servi l'art et son pays il pouvait « mépriser la haine et l'envie des habiles et des médiocres », et ajouter : « Laissons faire aux hommes. Ils ne m'étonneront jamais. J'ai assez vécu pour les connaître. »

Son erreur fut de trop miser sur le présent, David fut trop opportuniste, il en subit le contrecoup de son vivant et l'oubli suivit tout de suite la mort.

Que reste-t-il aujourd'hui de David? C'est cela qu'il eût été important de dire. Quand on m'explique (p. 83) : « Divisons ce tableau A, B, C, D, en moyenne et extrême raison de telle façon que : $\frac{AE}{EB} = \frac{EB}{AB}$ ou $\frac{FB}{AF} = \frac{AF}{AB}$ ou $\frac{FK}{KD}$ ou $\frac{KD}{BD}$ etc... nous obtenons ainsi les lignes EG, FH, IK, JL, » je ne suis pas convaincu et je n'ai pas envie de voir le tableau ni même de savoir de quel tableau il s'agit.

Peut-être l'échec de David fut-il de trop peindre le visible et d'avoir ignoré l'invisible. L'échec de Louis Hautecœur à nous rendre présent l'art de David souligne celui du peintre.

(Éditions de la Table Ronde.) PAUL MARS.

JEUDI 16 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Jacques Benoist-Méchin : Mustapha Kemal ou la mort d'un empire.

JACQUES BENOIST-MÉCHIN : MUSTAPHA KEMAL OU LA MORT D'UN EMPIRE.

J'ai conquis l'Armée. J'ai conquis le pays. J'ai conquis le pouvoir Me sera-t-il permis de conquérir mon peuple? Les hommes qui ont péri cette nuit avaient la prétention de me l'interdire. Ils voulaient me séparer de ce qui est ma seule raison de vivre : le peuple turc. J'ai fait tomber leurs têtes et j'agirai ainsi chaque fois que l'on tentera de s'interposer entre le peuple et moi. Qu'on le sache!... Je suis la Turquie, vouloir me détruire, c'est vouloir détruire la Turquie elle-même. C'est par moi qu'elle respire et c'est par elle que j'existe.

Je conduirai mon peuple par la main jusqu'à ce que ses pas soient assurés et qu'il connaisse la route. A ce moment, il pourra choisir librement son guide et se gouverner lui-même. Alors, mon œuvre sera accomplie et je pourrai me retirer.

Mais pas avant!

Ce discours saisissant fut écrit au cours d'une nuit digne de Néron où le terrible forgeron de la Turquie moderne, en même temps qu'il faisait pendre ses derniers opposants, avait convié de vive force à un grand bal le tout Ankara notable et diplomatique. Il fut prononcé le lendemain devant une Assemblée nationale endormie qu'il électrisa et qui devait renoncer désormais à toute résistance.

La violence chez ce « chef de brigands » eut toujours l'excuse de la grandeur, et la grandeur fut le moteur essentiel de cette énergie indomptable, plongeant ses racines dans l'humus le plus pur de la race anatolienne et qui étreignit, du premier souffle à la mort, le Messie laïque de la Turquie.

Sa vie n'est en effet que le roman d'une dramatique possession. Inadapté dans une famille modeste, intraitable comme officier d'une armée complice d'une tradition de servitude et de fétichisme que l'Islam avait inoculée depuis des siècles à l'Empire ottoman devenu « l'homme malade de l'Europe », décourageant ses protecteurs par son absolutisme, complotant seul et à contretemps dans un pays où les complots fleurissaient comme des moisissures, si Mustapha Kemal avait dû être *fiché* dans nos écoles d'aujourd'hui, on l'aurait relégué d'un mot : caractériel.

Tout se passa comme s'il avait été hanté sa vie durant par le grand ancêtre Ertogrul et ses hordes touraniennes, harcelé par sa mémoire jusqu'à ce qu'il eût réveillé la fierté perdue de la Turquie, l'empêchant de s'arrêter aux tentations de l'amitié ou de l'amour, le poussant l'épée dans les reins, sans autre guide qu'un instinct infaillible de ce qu'il était nécessaire de détruire et de surmonter, le hissant au pouvoir par les voies les plus abruptes, sans appui, sans lui autoriser le moindre « bout de chemin » avec les fossoyeurs du pays, le moindre fléchissement de pitié. Possédé par la raison d'État, Mustapha Kemal fut ainsi préservé de tomber dans la dictature pure et simple. A l'encontre de Hitler en qui s'incarnèrent l'âme et le temps de la revanche germanique, il imposa à son peuple assoupi par des siècles de corruption et de passivité, un sursaut effrayant qu'il était absolument seul à savoir possible.

Cette sensibilité historique, jointe à son énergie et à sa chance, lui permirent de vaincre le sort contraire. Sa chance fut en effet de trouver des alliés dans les circonstances à mesure que ses rivaux cherchaient à le réduire à l'impuissance. Banni de la capitale par les jeunes Turcs d'Enver enlisés dans l'ambiance captieuse du sultan, et envoyé pour se faire tuer dans le secteur le plus exposé de la guerre des Dardanelles — ce Verdun turc — son seul talent transforma cet enfer en victoire et il revint auréolé de la gloire du sauveur. Grâce à lui, la Turquie commençait à se ressaisir et le pouvoir à s'inquiéter.

A la table du traité de Sèvres, néanmoins, les Alliés se partagèrent les dépouilles de l'Empire ottoman. Le Sultan avait honteusement souscrit à ce suicide au mépris des forces vives de la nation et, pour mieux consommer cette sinistre besogne, exilé Mustapha Kemal aux confins de l'Anatolie orientale, qui y exploite aussitôt le nationalisme fanatique de ces provinces en butte aux convoitises de l'Arménie. Il ne reste de la Turquie libre qu'un territoire grand comme

deux départements français autour d'Ankara, dont il est l'âme, le symbole, et dont partent bientôt des expéditions libératrices contre les Arméniens, les Kurdes, le sultan lui-même — qui est déposé — les Français, les Italiens. En deux ans, la Turquie aurait retrouvé ses frontières psychologiques si les Grecs ne s'étaient chargés, d'un cœur trop léger, de faire respecter les clauses de Sèvres pour le compte des Alliés. En deux nouvelles années d'une guerre inexpiable, le pays est définitivement reconstitué et il ne reste plus à la conférence de Lausanne qu'à consacrer l'existence de la Turquie kemalienne, ressuscitée contre les mauvais calculs de l'Occident.

J. Benoist-Méchin le dit excellemment : « On a vu dans l'Histoire, des hommes aspirer à la dictature et ne pas y parvenir. Mustapha Kemal, lui, aspirait à s'en évader et n'y réussissait pas non plus. »

Cet aspect du chef d'État en tant qu'homme, son combat solitaire, ses réactions instinctives, ses souffrances, sa solitude, l'auteur l'a exactement pesé et rendu. Le roman d'Ataturk atteint à certaines pages une force insupportable, et qu'atténuent à peine d'autres pages d'analyse stricte ou d'humour voilé. L'écrivain de *la Moisson de quarante* accompagne constamment le savant de l'*Histoire de l'Armée allemande*, lorsqu'il montre aussi bien Mustapha Kemal assignant à une partie de son Parlement trop servile un rôle d'opposition obligatoire, que sa lutte pour obtenir la réforme de l'alphabet, ou le remplacement du fez par la casquette.

Ces détails dérobés à la chronique n'alourdissent nullement le temps qui reste celui de l'épopée. Une même respiration pousse le destin turc depuis ses origines lointaines jusqu'à son accomplissement de nation moderne sous l'empire — jamais ce mot n'a mieux pris son sens — d'un chef qui, comme la conclusion d'un drame bien mené, résume en lui, féroce et génial, le commencement et la fin d'une « caravane humaine » authentique, parmi tant d'autres.

Nous attendons avec impatience de lire l'*Ibn Séoud*, le léopard d'Arabie, que J. Benoist-Méchin a originalement associé au loup gris de Turquie, pour tenter d'apporter une explication « par l'homme », au surprenant réveil du Moyen-Orient.

(Albin Michel, éditeur.) S. D.

VENDREDI 17 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Roger Riffard : la Grande Descente.

ROGER RIFFARD : LA GRANDE DESCENTE.

Ce roman est le mémoire justificatif d'un assassin (c'est le mot, mais son contenu affectif en fausse la portée) qui sait avoir accompli consciemment quoique accidentellement un acte de justice. Ni le thème, ni le procédé ne sont nouveaux; pourtant, dès le début, vous êtes pris. La phrase est simple et sonne juste (à deux ou trois exceptions près, tel : *Suis-je vraiment sûr d'être moi-même?* ou : *Une*

galaxie de fureurs et de douceurs ronflait dans mon crâne!), le récit reste dans le ton, les gestes et les appétits sont naturels...

Des manutentionnaires de nuit dans une gare de marchandises, le héros, Marcel Cossu, son ami, le vieux (qui est pour lui le père qu'il n'a pas connu), sa petite amie et les joies érotiques, les jours de *grande descente* (le repos du samedi matin au mardi) et les figurants, neutres ou gênants, tout cela compose un petit monde (fort difficile à décrire loyalement) pour qui la vie est faite de gestes répétés, et dont le plaisir naît précisément de cette répétition, de l'absence rassurante de toute surprise; un petit monde qui sait l'avenir, comme le présent, par cœur, qui accepte cette vie, sans phrases ni commentaires — avec des jurons seulement dans les mauvaises passes — telle qu'elle est, triste, brutale, sale, ennuyeuse, sans espoir — mais quelle imagination ne faut-il pas pour se créer des espoirs? — sait se conformer à sa monotonie et subir son inéluctable fin.

Le « vieux » est mort, écrasé par suite d'une négligence. Il faut le venger et le mythe de la vieille fatalité qui impose une justice et le châtiment du justicier, revit alors dans la crasse nocturne, et dans le bruit des trains. Il élève au roman ce documentaire attentif et sincère.

(Éditions Julliard.) CHARLES MOULIN.

SAMEDI 18 DÉCEMBRE

PRÉSENTATION DES « SORCIÈRES DE SALEM » D'ARTHUR MILLER (THÉATRE SARAH-BERNARDT).

La pièce d'Arthur Miller pose peu de problèmes. Parfaite dans son genre — qui est celui du mélodrame — elle appartient à ces « bons sentiments » dont on ne sait encore s'ils font de la bonne littérature. On connaît les Mémoires ou les Chroniques de ce XVII^e^ siècle puritain américain. On sait le mystère du très beau roman de Nathanaël Hawthorne, la Lettre écarlate. *On lira également, récemment traduits, des récits de Lovecraft... La pièce de Miller passe à côté des scènes de possession — puisqu'il s'agit, de la part des possédées de Salem, d'une pure et simple mystification. On veut nous donner plutôt, en relation directe avec l'affaire Rosenberg et autres « chasses aux sorcières », un tableau de l'intolérance. Les époux Proctor, innocents, acceptent leur condamnation au nom des autres innocents qui ont été pendus. Il y a des méchants juges, des pasteurs hypocrites et des pasteurs repentis. Il y a une fille perfide qui fait pendre cent personnes pour se venger d'un homme qui l'a abandonnée : c'est finalement elle qui nous intéresse le plus. Il est vrai que le rôle est tenu par Nicole Courcel qui, pour son premier grand rôle au théâtre, fait preuve d'une exceptionnelle autorité. Elle dépasse de loin les deux vedettes : Simone Signoret, dont le rôle est assez insignifiant et Yves Montand auquel on aurait cru plus de simplicité : il joue comme on devait jouer autrefois à l'Ambigu. A la fin du spectacle, le public applaudit les acteurs qui ont joué les rôles des « bons » et voudrait siffler les « méchants ». La mise en scène de Raymond Roulleau et les décors de Lilia de*

Nobili nous ramènent aux beaux jours du Théâtre libre : de vrais objets, de vraies portes, de la vraie eau. Quelques scènes d'une grande et belle réussite. Quel dommage que tout cela tourne à l'édifiant!...

GUY DUMUR.

LUNDI 20 DÉCEMBRE

Le Prix Sainte-Beuve est attribué à Suzanne Lilar, pour son essai Journal de l'analogiste.

Il faudrait des pages pour analyser l'essai de Suzanne Lilar : *Journal de l'analogiste.* Ce livre est d'une qualité si exceptionnelle, d'un tour si attachant et même, pour un poète, si merveilleusement inépuisable, que je ne puis, en quelques lignes, qu'indiquer cette œuvre altière et en recommander la lecture.

Voici une sorte de méthode proustienne appliquée à la vie poétique dans ce qu'elle a de plus intérieur et de plus insaisissable. C'est l'analyse serrée, difficile, exigeante, intellectuelle et d'une plume extraordinairement surveillée, de l'aptitude à vivre dans l'état de poésie tel que l'entendait un Novalis. Bien sûr, on pense aussi à Valéry, mais la pensée de Valéry était plus charnelle que celle de Suzanne Lilar, au fond mystique et dirigée (pour moi, paradoxalement) vers le désir de Dieu. Ce qui est extraordinaire tout au long de cette méditation, c'est l'équivalence obtenue entre les objets de l'attention de l'auteur (mémoire, images, demi-rêves, existence du monde, chefs-d'œuvre) et la forme de sa prose. Cette prose est admirable! Elle vous enlace littéralement et il y a là une évidente analogie avec le style floral baroque, ou la substance d'un de ces coquillages qui parle si fort à l'attention de Suzanne Lilar. Livre technique, aussi : la documentation de l'auteur en objets naturels et en œuvres d'art est extrêmement étendue et utilisée de façon à nous enivrer. *Mesurer la dimension de l'âme humaine, sa portée, son amplitude* telle était l'ambition de cette recherche passionnée. Mme Lilar nous atteint dans ce que nous avons de plus indicible : l'amour de la forme. Il y a dans ce livre viril une fermeté d'écriture, une logique, une énergie et une grandeur qui en assurent la durée et le succès profond.

(Éditions Julliard.) Y. D.-T.

MARDI 21 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Généra Guderian : Souvenirs d'un soldat.

GÉNÉRAL GUDERIAN : SOUVENIRS D'UN SOLDAT.

Hitler avait lu Clausewitz et Schlieffen, mais pas Napoléon ni de Gaulle. Guderian les avait lus pour lui. Hitler était pour l'infanterie et la position. Guderian pour les chars et le mouvement. Tant que

l'Allemagne eut le vent en poupe, Guderian l'emporta et put faire ses preuves en Pologne, en France, en Yougoslavie, en Russie. Mais dès les premiers caprices du sort, le combat changea d'âme et Hitler, c'est-à-dire l'hésitation, l'emporta. Le sort peut se réserver d'hésiter; il n'aime pas qu'on doute de lui.

Guderian voulait, après Sedan et la marche à la mer, remonter au nord sans désemparer, encercler le corps expéditionnaire anglais tout entier, et ainsi rendre Dunkerque impossible. Hitler laissa réembarquer, car il rêvait, après Guillaume II, de tendre la main à l'Angleterre. Guderian voulait, lui, ne pas différer d'un jour le débarquement prévu depuis longtemps et cent fois répété, auquel Hitler renonça finalement. De Gaulle nous apprend, dans ses Mémoires, qu'il existait un fort courant britannique, dans le grand capital et le clergé, pour solliciter alors la paix allemande. Imagine-t-on la tâche de Churchill si, le corps expéditionnaire détruit et le débarquement opéré dans un pays sans défense, Hitler lui avait offert la paix?

Guderian voulait, après Smolensk et avant les premiers froids, continuer dans la foulée jusqu'à Moscou. Hitler disait que « ses généraux ne comprenaient rien à l'économie de guerre » et préféra s'aventurer vers l'Ukraine et les pétroles du Caucase. Le piétinement de la Wehrmacht, tout un hiver devant Moscou, lui fit douter de son invincibilité et permit à la Russie de se reprendre.

Guderian voulait, devant le raz de marée soviétique, adosser la Wehrmacht à un mur de fortifications suffisamment éloigné des lignes pour que la bataille décisive se livrât sur un front aussi raccourci que possible. Hitler, qui enfermait sans les lire les rapports « pessimistes », les seuls dictés par une appréciation objective des faits, laissa encercler ses réserves, prescrivit trop tard des contre-attaques dans le nord, en Courlande, et dans le sud vers Budapest, perdit ses dernières troupes d'élite et fit fusiller leurs chefs.

Guderian voulait, avant le débarquement en Normandie, maintenir à l'arrière les unités blindées de façon à pouvoir les diriger librement sur les points de rupture possible. Hitler, qui n'attendait le débarquement nulle part ailleurs qu'en baie de Somme, transforma chaque char en blockhaus; il leur advint d'être contournés et de connaître le sort de notre ligne Maginot.

« Je ne comprends pas, depuis deux ans, nous ratons tout, » disait Hitler avec un regard absent. Guderian nous fait assister, dans ses Mémoires, à l'assaut permanent que livraient les tacticiens ayant l'expérience du front, contre les idéologues pompeux du national-socialisme. Il y a, dans ce document, du vrai, du faux, du tendancieux, du trouble — on ne parvient pas, notamment, à adhérer pleinement à l'attitude que s'octroie Guderian lors de l'attentat du 10 juillet 1944 — mais il passionnera les stratèges et ceux que l'histoire, encore à écrire, de l'agonie maniaque du dictateur ne laisse pas en repos.

(Éditions Plon.) S. D.

MERCREDI 22 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Robert Poulet : Handji. — Raphaël-Louis Œchslin : Louis de Grenade ou la rencontre avec Dieu.

ROBERT POULET : HANDJI.

La publication de *Handji* en 1931 apparut comme une curiosité. On était peu accoutumé alors à une telle transposition du réel dans le rêve et du rêve dans le réel. Depuis, grâce à des influences anglo-saxonnes ou scandinaves, à un élargissement de nos conceptions littéraires, à l'attrait des recherches sur le subconscient, à l'évolution de la poésie elle-même, le roman de Robert Poulet a pris sa véritable signification.

Aventure singulière de deux guerriers isolés dans les marécages de l'Est européen, qui commencent par imaginer (manière de tromper leur solitude et leur désœuvrement) l'existence d'une prisonnière. Ils lui donnent un nom; ils lui prêtent tout un passé. Cette création de leur fantaisie devient une présence, et d'une telle réalité qu'elle impose sa propre volonté à ses auteurs. Les rapports entre eux des deux officiers se modifient. Les nécessités de la guerre, les faits quotidiens ne sont plus que de vagues réminiscences. Là n'est plus le réel. Il est dans l'hallucination qui par la puissance du désir devient l'unique vérité. Et cette créature de rêve finira par passer de l'imaginaire dans la réalité.

Pour donner à une aventure de ce genre une vraisemblance suffisante, pour éviter de sombrer dans le conte plus ou moins bizarre ou dans un hermétisme surréaliste difficilement accessible, il fallait un art sûr. Robert Poulet anime cette épopée non seulement des désirs de solitaires que la mort menace, mais de pathétiques passions. Emporté lui-même par sa fiction il multiplie les images, et à mesure que le roman se déroule, le style se fait pressant, la phrase se dépouille, le mouvement s'accélère : « Le barrage vient sur les abris, frappe le tas énorme de cartouches et de grenades. Une petite lueur paraît, une lueur absolument particulière. Et le béton, le sol, les Russes, David, Walther, Handji, et tout ce qui fait le monde, tout cela n'est plus que la même étoile dans le même orage de fumée. »

Et on oublie alors telle longueur et que le sujet lui-même se serait prêté mieux encore à la nouvelle qu'au roman, pour trouver en ce mélange d'apocalypse et de chanson d'amour une poésie audacieuse.

(Éditions Plon.) HENRI PERROCHON.

RAPHAEL-LOUIS ŒSCHSLIN : LOUIS DE GRENADE OU LA RENCONTRE AVEC DIEU.

M. R.-L. Œchslin ressuscite la vie et l'aventure spirituelle de Louis de Grenade, l'apôtre de l'oraison, véritable chemin de *la rencontre avec Dieu*. Louis de Grenade mérite d'avoir place dans les

rangs des grands mystiques de la fin du moyen-âge et de la Renaissance, au même titre que Louis de Blois, Jean d'Avila ou Jean de la Croix. Sans doute est-il moins grand que ce dernier; son influence, en son temps, fut en tout cas moins sensible. Mais les idées qu'il exprimait dans *le Livre de l'Oraison et de la Méditation* — recueillement, élévation progressive, jusqu'à Dieu — n'avaient jamais trouvé plus tenace défenseur. On le suspecta un instant d'hérésie et ses œuvres furent interdites. Mais cela n'eut qu'un temps, et sa longue existence ne connut pas d'autres alarmes.

Les pages consacrées à la biographie paisible de Louis de Grenade sont minces. Plus importantes sont les analyses doctrinales des idées de ce religieux, qui lui aussi fut un humaniste. M. R.-L. Œchslin, théologue averti, nous fournit une nouvelle preuve de son talent. Quant à la documentation qu'il a amassée pour cet ouvrage, elle ne laisse rien à désirer.

(Éditions Le Rameau dirigée par Jean Gautier.) J. C. C.

JEUDI 23 DÉCEMBRE

PRÉSENTATION DES « MYSTÈRES DE PARIS », D'ALBERT VIDALIE, D'APRÈS EUGÈNE SUE. MISE EN SCÈNE DE GEORGES VITALY (THÉATRE LA BRUYÈRE).

Personne ne croit plus aux Mystères de Paris. *Aussi a-t-on choisi le parti pris de la parodie. Un peu mince pour un théâtre, ce spectacle serait parfait à la Rose Rouge — où les mises en scène sont cependant moins élaborées. D'une certaine façon, Georges Vitaly marche sur les traces de Baty : il croit plus à son propre travail qu'au texte. Mais il voit juste. Décorateur (Félix Labine) et acteurs se plient à cette vision avec souplesse. Parmi ces derniers, il convient de nommer Jeanne Mervialle (la Chouette) et Lucien Hubert (le Maître d'école) qui apportent plus de conviction à leur personnage et pénètrent plus avant dans la poésie du mélodrame. Le texte d'Albert Vidalie reste un peu léger; son argot, pas assez fourni en termes d'époque. S'il désirait moderniser le genre, pourquoi n'a-t-il pas adapté quelque roman de la Série noire? Peut-être y a-t-il un nouveau* Scarface *à écrire pour le théâtre, où l'on irait jusqu'au bout d'une horreur aussi factice, mais plus actuelle. En somme, remplacer l'orgue de Barbarie par la mitraillette.*

G. D.

Notre collaboratrice Annie Brierre est allée à Londres à la fin du mois de décembre; elle a rapporté ce bref itinéraire à travers les théâtres londoniens.

L'art et la littérature franchissent aujourd'hui si facilement les frontières que les grandes capitales ont souvent les mêmes chefs-d'œuvre à leur programme. Ce qui confère à la scène d'un pays son caractère national, c'est l'interprétation

d'une pièce plus que son origine. Et Londres, cet hiver, ne semble pas échapper à la règle.

Du côté français, Anouilh et Roussin tiennent toujours la vedette.

Du côté nordique, c'est Ibsen qui triomphe avec Peggy Ashcroft *dans le rôle d'Hedda Gabler. Cette merveilleuse actrice qui avait déçu dans Cléopâtre prend là une éclatante revanche; il y a quelques années, elle avait trouvé dans* l'Héritière *de H. James un de ses grands rôles modernes. Inaccessible, effrayante, avec une espèce de rictus hystérique, implacable, elle conduit son jeu jusqu'au double suicide qui couronne le drame avec une intensité croissante.*

Mais c'est d'Amérique que sont venues les deux pièces à succès. Avec The Match Maker, *Thornton Wilder nous révèle un Wilder inconnu sans monde surnaturel et sans fantôme. Il s'agit d'une comédie (une farce, annonce même le programme), qui eût pu être d'un Labiche américain. Le boutiquier, Sam Lecène, sa nièce, ses employés de magasin, une exquise marchande de modes et une entremetteuse, saisis d'une fringale de bamboche nous promènent sur un rythme endiablé dans un New York du siècle passé. Eileen Herlie, fraîche et alerte y apparaît comme une réplique britannique d'Edwige Feuillère (elle a joué à Londres dans* l'Aigle à deux têtes*). Mais c'est l'Américaine Ruth Gordon, enjôleuse, rouée, canaille à souhait, la marieuse qui se marie, qui nous donne une interprétation vraiment étonnante. Les Anglais ont cependant droit à la paternité de cette pièce, car Wilder s'est inspiré de* A day well Spent, *de J. Oxenford jouée pour la première fois à Londres en 1835.*

La seconde pièce américaine The tea house of the august moon *qui paraît en ce moment à Paris, a connu un long succès à Broadway avant d'atteindre Londres. Il s'agit d'une satire impitoyable de l'armée d'occupation américaine au Japon : le capitaine Fisby, brave garçon, naïf, consciencieux, est chargé de réorganiser la petite île de Tokibi et de faire connaître à ses habitants les bienfaits de la civilisation américaine. Cependant, objet des flatteries d'une population aimable, ensorcelé par une Geisha, c'est lui qui se laisse intégralement japoniser. La pièce, tirée d'un roman hautement comique (le premier de Vern Sneider) se trouve à la scène dépouillée de ce que l'œuvre originale avait d'un peu trop appuyé ou forcé; elle enchante d'un bout à l'autre par une fantaisie exotique et une drôlerie extrême.*

Quant aux spectacles purement anglais, Agatha Christie y tient toujours la première place : elle occupe à elle seule trois scènes à Londres. The Mousetrap *s'y joue depuis trois ans sans interruption. L'intrigue d'une complexité extrême se déroule dans une pension de famille. Et il semble que ce choix d'une pension de famille pour cadre de l'action devienne un lieu commun du théâtre anglais actuel. Hunter l'avait déjà choisi pour son remarquable* Waters of the moon *qui tint l'affiche pendant près de deux ans. Et Terence Tattigan vient de le choisir pour son dernier succès,* Separate tables. Separate tables *est constitué par deux courtes pièces qui se déroulent dans le même lieu avec des personnages différents. Dans chacune d'elles, les personnages principaux sont incarnés par Eric Portman et Margaret Leighton. Cette dernière apparaît d'abord comme une femme vieillissante, désespérée, mais combien belle et séduisante encore, ensuite en jeune fille niaise, presque arriérée et totalement dépourvue de charme. Et c'est cette double et excellente interprétation de rôles si opposés qui donne au spectacle sa qualité essentielle.*

*Enfin, on ne peut parler théâtre à Londres sans prononcer le nom de Shakespeare. Et l'*Old vic, *dans* la Mégère apprivoisée, *a réussi une des*

meilleures productions de cette comédie si souvent et inégalement jouée. Avec Aunn Todd et Paul Rogers, déchaînés, le côté burlesque de Shakespeare qui parfois déroute les Latins, semble ici tout à fait à sa place.

A. B.

VENDREDI 24 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Henri Cartier-Bresson et Jean-Paul Sartre : D'une Chine à l'autre.

HENRI CARTIER-BRESSON ET JEAN-PAUL SARTRE : D'UNE CHINE A L'AUTRE.

Il a fallu que la Chine accomplisse sa révolution pour que l'on soit forcé de s'apercevoir de l'existence, de la réalité de la Chine. Auparavant, nous ne connaissions que des chinoiseries, c'est-à-dire une dimension inhumaine et, ensemble, spectaculaire; un panorama fragmenté joint aux œufs pourris, aux ailerons de requins et aux Jules Verne de notre enfance; un conte des *Mille et un supplices*, comme savait en narrer Mirbeau, et qui montrait un homme entre deux planches qu'allégrement sciaient en son centre des « mandarins » patibulaires et nattés; une guerre, aussi, très obscure et malvenue, la guerre de l'opium, puis, se greffant sur cela, une Mélusine aux yeux bridés, Tseu-hi, et des massacres collectifs. Ouvrons les yeux : Henri Cartier-Bresson nous présente un reportage, une Chine au jour le jour, et l'on ne peut que louer son *nominalisme*, avec Jean-Paul Sartre : *Les instantanés de Cartier-Bresson attrapent l'homme à toute vitesse sans lui laisser le temps d'être superficiel. Au centième de seconde, nous sommes tous les mêmes, tous au cœur de la condition humaine.*

Le premier à nous avoir montré les Chinois sous la forme d'hommes, le premier à avoir, entre eux et nous, jeté ce pont fraternel de la ressemblance, et à nous avoir noyé, les uns et les autres, dans la même singularité, ce fut le poète Henri Michaux. *Un Barbare en Asie*, cela changeait les rôles, mais en même temps les égalisait : Michaux comprit que le plus étrange n'est pas que les Chinois soient différents de nous, mais, au contraire, si proches et identiques. Il fallut attendre, ensuite, et nous guérir de l'exotisme avec *Miroir de la Chine* de Claude Roy. Mais il fallut attendre surtout *D'une Chine à l'autre* de Cartier-Bresson. Voici l'album de photographies que l'on ne peut feuilleter sans être déconcerté, parce que, justement, rien ne nous y déconcerte. Nous aurions préféré peut-être que l'on nous rassure moins, car ce n'est pas facile à assimiler cela : que rien ne nous les rend étrangers, ces Chinois, dont nous avions seulement, mais de quelle façon ! rêvé...

Voici le livre qu'il faut conseiller à tous ceux qui s'intéressent aux mouvements de l'Asie. Et l'on sait, aujourd'hui, quelle importance il faut attribuer à ce continent. L'album de Henri Cartier-Bresson nous oblige au réalisme; un certain état du monde, celui de la guerre de l'opium, celui de Tseu-hi, celui de Jules Verne, est révolu. Il nous faut faire face à des impératifs nouveaux, à des situations

d'autant moins tolérables qu'elles sont mieux assurées, à des déplacements des centres de gravité du monde, à l'existence (subite) de centaines de millions d'hommes. *D'une Chine à l'autre* nous ouvre les yeux.

Cartier-Bresson n'a cherché, en aucun endroit, à nous séduire, à s'associer aux images de notre vieux rêve, à donner raison à ce mythe du Chinois « arthopode », ou, au contraire, à s'en prendre à notre sensibilité plus qu'à notre raison, à notre cœur plus qu'à notre esprit. La Chine, ici, est nue, sans masques, sans facilité. Paysages et villes arides ! Hommes durs et pauvres ! La misère a toujours le même visage. Et c'est ici que tous les adversaires se peuvent accorder : cette Chine, dans toute cette rudesse, cette tension, ce raidissement, cette dureté, qui donc pourrait se reconnaître le droit de la mépriser?

(Éditions Robert Delpire.) HUBERT JUIN.

SAMEDI 25 DÉCEMBRE

Une exposition dans le foyer du théâtre, marque, à la Comédie-Française, le centenaire de la naissance de Julia Bartet. A cette occasion, nous avons demandé à Georges Le Roy de fixer quelques souvenirs sur la grande tragédienne.

Peut-être le centième anniversaire de Julia Bartet a-t-il été un peu discrètement évoqué. On avait fait mieux il y a trente-quatre ans lors de ce déjeuner d'adieu.

A ce moment, nous sentîmes bien — Mounet-Sully était déjà mort depuis près de quatre ans — qu'un vide se creusait et s'accentuait dans « la Maison ». Sous le coup d'un rude destin, la Comédie allait connaître une crise d'*âme*.

Les jeunes, à cette époque, n'étaient point invités à participer à la gestion de cette grande Maison. On avait, cependant, bien voulu accepter qu'au nom des Jeunes je pusse joindre brièvement l'hommage de ceux-ci aux éloges éclatants que l'État et le Théâtre lui adressaient par la bouche de leurs plus hauts représentants.

Je n'ai pas pensé à refaire un panégyrique de l'harmonieux génie et du secret de Julia Bartet. Distinction suprême d'esprit et de corps, chaleur intime de la voix, modestie de l'actrice devant le personnage, accord parfait des dons qui lui avaient été réservés avec les ouvrages qu'elle joua et l'époque où elle les joua, on a tout loué d'elle en prose et en vers. On a tout dit sur sa sincérité, son charme de femme, sa réserve et l'eurythmie des rares qualités qu'elle reçut de la nature ou qu'à force de courage et de goût elle sut acquérir.

Il est aisé de retrouver encore l'essence de cette âme d'actrice et l'harmonie presque « divine » de ses grandes interprétations : il n'est que de relire les relations du délicat Joannidès sur l'activité quotidienne de la Maison ou les collections de presse, ou encore le livre de M. Albert Dubeux, paru chez Plon en 1938.

Mais c'est de « Madame Bartet » que j'avais le devoir de parler un peu. J'ai eu le bonheur de vivre à la Comédie douze ans près d'elle. En outre, les circonstances m'ont — après sa retraite — permis de travailler avec elle et de mesurer de près la qualité de son cœur et de son courage.

La Maison était quelquefois dure, aux environs de 1910. Pourtant, avec

Jules Claretie et Mounet-Sully, Mme Bartet m'a permis d'y voir de la bonté ; et je leur garde à tous trois, ainsi qu'à Édouard de Max, une tendre reconnaissance.

Il peut arriver qu'une jeune fille ou un jeune homme ait pensé à « faire du théâtre » pour d'honorables raisons. A-t-il tort, se trompe-t-il? Il ne sert pas à grand-chose d'en disputer. La vie d'aujourd'hui nous met en lumière les risques que peut courir le jeune acteur « qui ne sait pas y faire ».

Avec Mme Bartet dans la Maison, les risques étaient moindres. Elle avait construit sa propre vie sur des fondations loyales. Et elle avait un instinct très nuancé pour peser les sincérités. C'était une fille authentique de Molière : pas facile de lui mentir.

Un soir, sur ma demande, elle me fit l'honneur de me recevoir longuement dans son entresol de la rue du Général-Foy pour me parler du rôle de Perdican, d'*On ne badine pas avec l'amour*.

C'était un usage — déjà presque caduc alors — que les jeunes acteurs qui étaient candidats à de grands rôles du répertoire vinssent demander des conseils à ceux de leurs aînés qui avaient excellé dans certains ouvrages difficiles. Il me fut donné, ce soir-là, de recevoir le message de Musset et de Delaunay chez Julia Bartet. De sa « voix d'argent », dans son beau logis, sous la lampe, sans aucune hâte, elle voulut évoquer pour moi les émois les plus heureux que lui avait donnés le rôle de Camille : elle l'avait joué pour la première fois à la Comédie en 1881.

Ce jour-là comme tous les autres jours, elle prit le temps de faire ce qu'elle faisait, délicatement et généreusement. Devant tant d'intime encouragement, de patiente gentillesse et de simplicité dans le souvenir, je crois que j'ai compris mieux grâce à cet entretien ce que fut la maîtrise des acteurs classiques et ce qu'est *la Tradition*. Celle-ci dont tant de gens parlent imprudemment ne porte pas atteinte, en soi, au libre épanouissement d'une nature vivante.

Comédienne de Molière ou femme, Mme Bartet jusqu'à la fin resta fidèle à cette *tradition*.

Sa santé fut toujours fragile : elle vécut quatre-vingt-six années.

Sa voix n'était d'abord qu'un souffle : elle sut obtenir d'elle-même ce verbe d'argent si prenant et si inoubliable. Et elle sut le développer sans heurt — et sans l'altérer aucunement. Jusqu'à pouvoir, grâce à lui, triompher dans un rôle de tragédie aussi redoutable et aussi riche de tessiture que celui d'Andromaque.

Si notre jeunesse d'aujourd'hui daignait apprendre — je parle de celle du théâtre que n'apprendrait-elle de Mme Bartet?

Pour moi qui vis près de ces jeunes du théâtre, et qui les vois si imprudemment braqués sur l'*efficacité* immédiate, j'ai peur, souvent, qu'un jour vienne vite où l'art de nos anciens ne soit plus qu'un trésor perdu.

Puisque — comme il est de mon devoir — je songe aux jeunes, voici un souvenir que je voudrais évoquer de Mme Bartet dans sa retraite.

En 1935 — presque vingt ans en arrière — nous fûmes quelques-uns à voir que la misère de certains étudiants en art dramatique passait les limites du vraisemblable. Sous l'égide du président de la République, M. Albert Lebrun, d'un grand nombre d'artistes, notamment de Paul Valéry et d'André Antoine, un effort fut tenté pour la fondation d'un foyer du Conservatoire, d'une « Villa Corneille » où les plus pauvres des étudiants de théâtre, qui souvent — on s'en doute — sont les meilleurs, pussent recevoir les aliments du corps et de l'esprit qui sont strictement indispensables à la formation d'interprètes solides du grand répertoire.

On demanda à Mme Bartet (elle était alors dans sa quatre-vingt-unième année) si elle consentirait à être, avec la Société des Comédiens-Français, la première marraine de cette « Villa Corneille ».

Elle accepta sur-le-champ.

Toutes les démarches qu'elle crut nécessaires à la réussite du projet elle les fit. Toutes les lettres elle les écrivit de son admirable écriture qui n'avait pas changé. Elle signa la première une requête aux cinq académies, à côté de Paul Valéry qui avait écrit le 26 avril 1935 : *Je trouve l'idée juste et belle. Je l'appuierai à l'Institut quand elle sera soumise à l'Assemblée. Il suffira qu'on me donne le la...*

Elle fit plus encore. Tous les documents que son écriture et sa signature pouvaient corroborer elle les recopia comme la plus humble des assistantes. Je la vois encore, rue du Général-Foy, collant timbres et timbres avant le départ d'un courrier très chargé.

Enfin, elle adressa une lettre à la Comédie-Française à la suite de laquelle un procès-verbal fut rédigé.

Il figure dans les archives, au titre de résolution d'une assemblée générale des Sociétaires de la Comédie-Française (1935).

Or, il ne plut point à quelques personnes que derrière le chef de l'État et Mme Bartet, de vrais amis du Théâtre — du vrai — vinssent forcer une routine néfaste et aider une jeunesse à qui l'on demandait beaucoup et qui, souvent, avait faim.

Mme Bartet dut se voir, en définitive, privée de la dernière joie de servir qu'elle avait espérée et manifestée. De son ravissant cadeau si patiemment préparé par elle malgré sa lassitude on ne voulut point.

Comme, dans l'entreprise que j'ai dite, nous nous servions l'un à l'autre de secrétaire, je sais et puis prouver que je n'invente rien.

Mais on n'empêchera point qu'avec son charme exceptionnel, sa mesure en toutes choses et la délicatesse de son cœur, l'exemple précieux de Julia Bartet ne demeure.

GEORGES LE ROY,
professeur du Conservatoire d'art dramatique.

LUNDI 3 JANVIER

Livre nouveau. — Maître Eckhart : Telle était sœur Katrei.

MAÎTRE ECKHART : TELLE ÉTAIT SŒUR KATREI...

Ce qui frappe, dans les lettres et les sermons du mystique allemand, c'est l'intelligence. On comprend que la Bulle de 1323 l'ait condamné. Son audace inquiétait. Il a fallu attendre le XIXe siècle pour lire à nouveau ce message, qui rejoint sans effort notre pensée la plus moderne.

L'œil par lequel Dieu me voit est le même œil par lequel je vois Dieu. Son œil et mon œil sont un seul œil. Dans la justice, je suis pesé en Dieu et lui en moi. Si Dieu n'était pas, je ne serais pas. Cela revient à dire : *Dieu a besoin des hommes.* Ou bien, avec Sartre : *Il ne fallait pas me créer libre!*

Les Docteurs parlent de l'enfer. Bien vous dirait ce qu'est l'enfer. Il n'est autre chose qu'un état. Ce qu'est votre état dans ce monde, il le demeure éternellement. On songe à *Huis clos.*

Aucune femme n'entrera au ciel, qu'elle ne devienne auparavant un homme. Elles doivent faire œuvre virile et virilement affermir leur cœur, afin qu'avec

vigueur ceux-ci puissent se résister à eux-mêmes et à tout ce qui est périssable. N'est-ce pas l'exergue d'un *Deuxième Sexe* qu'aurait écrit une croyante?

Nous saluons en passant le germe du jansénisme : *Tu dois t'exercer en toi si totalement, que la nature s'éteigne entièrement, que la mœlle de tes os se dessèche et le sang de tes veines et tout ce qui participe de la force naturelle, au point que si même tu voulais pratiquer le mal, tu ne le pourrais pas.*

Qui, sachant son prochain dans l'indigence détient un liard pour lui-même, un tel devant Dieu est un voleur, semble tiré de Anouilh.

Toutes les créatures se purifient de tout ce qui est incompatible avec elles, la terre ne peut fuir si bas que le ciel ne se verse en elle, aurait plu au Claudel du *Soulier de satin.*

La ressemblance du corps rejoint celle de l'âme et les deux ne font qu'un. On croirait entendre nos psychiatres.

Il n'y a que Dieu et Dieu. Il n'y a ni anges ni saints ni chœurs ni ciels. Tout ce qu'on explique aux hommes par paroles et images ce n'est que pour les pousser vers Dieu. En Dieu, il n'y a que Dieu seul, toute âme qui entre en Dieu devient Dieu, tout comme elle était Dieu avant d'être créée. Cette dernière phrase rejoint les religions orientales.

Le reste à l'avenant. On demeure un peu stupéfait. Le véritable secret du christianisme, est-ce dans les écrits qu'ont laissé ses mystiques, qu'il faut tenter de le découvrir?

Retenons que toute recherche, vous éloignerait-elle à l'infini, est utile, car *l'esprit ne tue point l'esprit.*

GÉRARD MOURGUE.

MERCREDI 5 JANVIER

Livres nouveaux. — Princesse Marsi Paribatra : le Romantisme contemporain. — Norge : la Langue verte.

PRINCESSE MARSI PARIBATRA : LE ROMANTISME CONTEMPORAIN.

C'est grave d'écrire une thèse, de la concevoir, de la découvrir à travers tant de réflexion et de recherche, de se battre pour elle et de la faire triompher.

Les jurys de la Sorbonne et ceux des éditeurs ont permis à la princesse Marsi Paribatra de livrer au public mieux qu'une œuvre personnelle, un combat.

Sa thèse était hasardeuse. Le romantisme semblait bien mort. Mme Marsi Paribatra détermine dans les deux derniers siècles une vague exceptionnelle de romantisme : un complexe « inquiétude-évasion ». En fait, le symbolisme, le surréalisme, l'existentialisme se sont rués, forcenés, comme René, vers les extrêmes.

L'auteur ne se contente pas d'affirmer. Une thèse doit apporter arguments, preuves, références. Sa documentation de première valeur est un inventaire complet de la mélancolie romantique entre 1850 et 1950. C'est une satisfaction spirituelle et un secours de retrouver là, groupées, classées, mises en lumière, interprétées avec

sûreté, les plaintes humaines harmonieusement cadencées de ceux qui, depuis Leconte de Lisle, jusqu'à J.-P. Sartre, ont souffert de l'ennui, de la solitude, du dégoût de la vie.

La partie la plus personnelle, la mieux pensée est peut-être celle où l'auteur perçoit l'infiltration romantique dans les deux plus grands courants des cent dernières années : l'existentialisme et le surréalisme. Chez les romantiques, la tristesse des choses se limite à quelques thèmes : lune-cloche-automne-soir... Dès 1850, la tristesse des choses brise les frontières. Tout devient triste. L'expressionnisme transfère sur les choses la tristesse de l'homme. Dans les paysages tourmentés se retrouve la forme du tourment de l'esprit. Les surréalistes vont encore au-delà. Ils expriment la solitude, le dépaysement des objets par l'absurdité et la bizarrerie de leur place ici-bas. L'existentialisme creuse alors le problème de cette absurdité. En soi, l'univers n'est pas absurde. C'est le regard chargé d'ordre de l'homme qui le rend tel.

Mme Marsi Paribatra a fort bien compris que l'absurde surréaliste et le désespoir existentialiste n'avaient de recours qu'en la fuite. De là ces évasions vers toutes les formes des paradis artificiels. Pour fuir, toutes les issues sont bonnes : la nature, l'exotisme, le passé, l'érotisme. Le moi, libéré du contingent, peut, en restant sur place, s'évader dans un monde idéal. Ainsi, pour trouver des solutions à leurs crises, les poètes veulent-ils s'enivrer, se perdre dans l'extrême des idées et des sentiments :

« Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité. »

Il est bon de lire la thèse de la princesse Marsi Paribatra. En défendant une idée et en la défendant bien, elle amène sous un même faisceau lumineux les tristesses et les évasions des deux derniers siècles et relie le romantisme à un moment de l'évolution humaine.

(Les éditions Polyglotes.) MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.

NORGE : LA LANGUE VERTE.

Après *les Râpes*, *Famine*, *Gros Gibier*, ou les *Oignons*, *la Langue verte* vient confirmer d'une manière éclatante que Norge est un homme « à qui Polymnie a souri » « O vertes verves ! » Verve abracadabrante et pudique, elle passe avec une désinvolture apparente du funambulesque et du burlesque au pathétique, au dramatique, au pensé, au vécu. *La Langue verte* s'ouvre sur un hommage à la langue française, *Glose*, véritable manifeste du poète, qu'illustrent bientôt « Charabias » et « Verdures ». Car il y a trois choses dans ce livre : l'affirmation de la toute-puissance du mot, un étincelant exercice de jonglerie verbale et un joyeux épanouissement de verdures (« Mon herbier, c'est pour la joie »).

Notre pacte s'explique lui-même sur la lignée dans laquelle il s'inscrit consciemment : à la suite de Jarry, Villon, Raymond Queneau, Rabelais, Léon-Paul Fargue, Henri Michaux (j'ajouterais volontiers Laforgue), à la suite de tous ceux qui ont eu le mépris d'une langue stagnante et conformiste, et pour qui un mot, ou une

association de mots, est capable des effets les plus inattendus. Inventons des mots, sacrifions tout à l'expression! Norge contrefait admirablement, sinon le langage exact (il ne s'en soucie), du moins le ton des chansons du XVe et du XVIe siècles :

Où c' qu'est la 'tit' minoiselle
La florette des minous
La mignote si joiselle
Qui florissait parmi nous?

Avec les mêmes moyens, il atteint aussi bien à la verdeur du langage populaire, voire argotique, peut-être un peu vulgaire mais si artistement!

Tout ce *charabias*, c'est de la joie pure. Mais n'avons-nous pas cité Laforgue? Ce lyrisme mélancolique — un peu « décadent » — était sans doute plus sensible dans certains poèmes de *Gros Gibier*, par exemple. Même dans *Verdures* se manifeste une sorte de désabusement sentimental. La Belgique, son ciel, ses mines et ses usines y sont sûrement pour quelque chose. On serait tenté de parler d'humour noir, si de certaines écoles poétiques n'avaient donné à ce terme une valeur métaphysique et tragique. Norge persiste à refuser l'effet poétique; peut-être par horreur de la sensiblerie? Plutôt par pudeur (« le génie français est réservé... »).

. . . .

Dis, un pain mouillé de larmes
Comme c'est beau, quel effet
Poétique.
Oui, répond le gendarme,
Et pas de pain du tout fait
Prosaïque.

. . . .

Il est cependant un point de la préface qui laisse perplexe. Le poète aborde un grand problème, l'essentiel même de la poésie, sur le mode ironique : le problème du rôle et de la valeur du mot. Est-il « signe ou cygne ». Norge se moque des querelles d'écoles; il fait comme si la liberté qu'il défend se situait au-dessus de toute querelle; mais il prend violemment parti! Sans doute le mot est-il pour lui avant tout un instrument magique, inconnu, inexplicable (« Lansquenet qui fait la pige au mot azur »). Mais il pose justement par là le problème sur lequel repose l'expression poétique tout entière, et il y répond par une pirouette d'Arlequin; alors que par ailleurs il a des formules qui ne laissent aucun doute sur son opinion profonde : « Et je retrouve à la pensée ce délicat sillon du verbe. » Bon gré mal gré, pourquoi ne pas considérer comme réelle l'angoisse des « mots interdits »? (*Quelques mots qui m'étaient mystérieusement interdits* est le titre d'un poème d'Eluard). — D'autre part, il y a peut-être confusion dans cette préface entre *mot* et *langage*, *expression* et *idée*. La poésie de Norge se situe au niveau du langage et de l'expression.

La Langue verte est un livre radieux, où la truculence du langage s'allie à une inspiration mélancolique... poétique enfin!

(Éditions Gallimard.) ROLLAND PIERE.

VENDREDI 7 JANVIER

Livre nouveau. — René Dumesnil : Richard Wagner.

RENÉ DUMESNIL : RICHARD WAGNER.

Le Théâtre lyrique et le Romantisme sont les deux domaines de prédilection de René Dumesnil. Mais l'auteur est tout le contraire d'un spécialiste et, s'il fallait le définir en un mot, je dirais qu'il est un admirable vulgarisateur. Clarté de l'exposition, relief du récit, sobriété du commentaire, voilà les qualités essentielles de son livre sur Richard Wagner qui remplacera le *Voyage artistique à Bayreuth* qu'avait écrit Albert Lavignac pour nous introduire dans l'univers wagnérien avec la précision d'un « Baedeker ». Le guide que nous propose René Dumesnil est au goût du jour, il ne se perd pas en détails, mais nous conduit directement vers le plus important.

Un seul reproche peut-être : trop de recul, ou trop de détachement. A ce livre lucide et complet, il ne manque, en effet, qu'un certain climat. A quoi l'on m'objectera que la musicologie ne gagne rien à s'engager sur un terrain poétique qui comporte pour elle beaucoup plus de risques que d'avantages. Entre « littérateurs » et « historiens » la querelle est d'ailleurs sans issue, et mieux vaut sans doute pencher du côté de l'historien lorsqu'on aborde une œuvre comme celle de Wagner dont la mythologie est difficilement acceptable aujourd'hui. L'opéra wagnérien renaît à Bayreuth, mais son incantation ne déborde plus du domaine musical et théâtral : religion défunte, il devient *spectacle*.

Signalons enfin l'iconographie du *Richard Wagner* de René Dumesnil : abondante et judicieusement choisie, elle jette d'extraordinaires clartés sur le musicien et son époque.

(Éditions Plon.) JEAN ROY.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

SAINT-JUST

Le livre d'Albert Ollivier, préfacé par Malraux (1), remet Saint Just en pleine vedette. A vrai dire, depuis quarante ans, il y est toujours. C'est le Rimbaud de la Révolution ; M. Ollivier le remarque. Ce rapprochement saute aux yeux. Deux destins fulgurants. La vie publique de Saint-Just commença en septembre 92 (élu député le 5, il arrive à Paris le 18), elle finit en juillet 94. Vingt-deux mois.

Il est l'archange de la Terreur. Les phrases par lesquelles il décide la mort du Roi, (« On ne peut régner innocemment. Cet homme doit ou régner ou périr ») retentissent, elles aussi, « dans les siècles et dans les cieux ». Il est celui qui demande la mort des Girondins, la mort de Danton.

Et il est aussi le vainqueur de Fleurus, et encore le beau jeune homme de vingt-sept ans qui, en thermidor, meurt en silence — muet à partir du moment où les Conventionnels l'empêchent de prononcer son discours, vocifèrent contre lui, le mettent hors la loi, sans même parvenir à articuler contre lui un grief positif.

Son poème « Organt », malgré ce qu'il a de médiocre, ses Institutions posthumes, qui contiennent quelques phrases dignes des plus grands écrivains, aujourd'hui les deux pages de roman qu'on ignorait et que M. Ollivier publie, ajoutent des éléments supplémentaires au mythe, déjà formé le 9 thermidor. Comme Rimbaud, Saint-Just tend à se résorber dans sa propre légende.

Que voulait-il? A quoi tendaient ses triomphes? On pourra en discuter indéfiniment. Car, à la vérité, on n'en sait rien. Du moins sait-on ce que signifia son échec : après sa mort, le mot *vertu* subit en France une dévaluation. C'est assez pour sa gloire, pas assez pour définir sa politique. Son discours contre Louis XVI avait été un coup de couperet. A partir de là, il semble incliner vers la modération plutôt que vers la répression. On le fait requérir contre Danton. J'ai relu ce discours classique. Plus je le relis, plus il me semble troublant. Saint-Just reproche à Danton d'être

(1) Éd. Gallimard.

resté fidèle à des amitiés douteuses, et il lui reproche aussi de n'avoir pas été pour Desmoulins — contre lequel pourtant il requiert — l'ami parfait qu'il aurait du être. Il croit savoir que les ennemis de la France redoutaient le renouvellement du premier Comité de Salut public où Danton siégeait : « Tu en étais, Danton. Tu en étais, Lacroix, » s'écrie-t-il. Mais Cambon, Barère, en étaient aussi. Et à l'époque, les rapports de Saint-Just avec Cambon et Barère restaient bons... Je doute que ces gaucheries aient été involontaires. Et je suis tenté de croire vraie l'anecdote d'après laquelle, apercevant Danton, Saint-Just aurait dit : « Je frémis en pensant qu'on veut que, dans dix jours, cet homme n'existe plus ». C'est que l'archange porte-glaive de la Terreur travaille sans cesse à la conciliation. Il veut concilier : Pichegru et Hoche, le comité de Police et le comité de Sûreté générale, Robespierre et le comité de Salut public. Il sauve Jourdan. Jusqu'au dernier moment, il évite de rompre avec Carnot. S'il sort du Comité avec Robespierre, quand Carnot l'injurie, c'est simplement pour protester contre la colère provocatrice de Carnot. Il n'accompagne pas Robespierre aux Jacobins et retourne au Comité. Son discours du 9 thermidor est d'une extrême modération. Il commence par : « Je ne suis d'aucune faction », il finit par : « je souhaite que nous devenions plus sages. » En effet, il incrimine les attitudes trop roides de certains membres — roideur qui a provoqué l'éclatement du Comité, il n'incrimine l'action de personne.

Malraux dit que c'était Mahomet et qu'il eût fait la guerre sainte. Il n'a pas tort : Saint-Just ne pouvait survivre sans rester un des maîtres de la France, et Napoléon affirme que même s'il n'avait pas existé, la France, probablement, eut conquis l'Europe.

Mais l'idéal de Saint-Just n'était pas la guerre. Il écrit : « La liberté qui conquiert doit se corrompre. J'ai tout dit. » Il avait même écrit : « La nature d'une armée de ligne est la servitude. » Il a été obsédé par Auguste « le plus grand homme de l'antiquité », auquel il voulait que sans cesse, chacun se réfère. Or Auguste met fin aux guerres civiles, aux guerres étrangères, il ferme le temple de Janus, rendant à Rome la paix qu'elle avait presque oubliée ; il fait coexister le principat avec la liberté, et travaille à restaurer la morale romaine, corrompue par l'irruption de l'Oronte dans le Tibre. Livie file la laine, Julie est chassée.

Certainement, pour Saint-Just, la « gloire », c'est de rendre au peuple la vertu. Il n'a jamais douté que les Institutions priment les Constitutions, et encore davantage les conquêtes. Il n'était pas Bonaparte — ni même Hoche ; il n'avait pas de vocation militaire. Il est mort avant que, en France, la victoire soit devenue le chemin du pouvoir. Sa situation parlementaire et même son prestige ne furent pas augmentés par ses missions aux armées. Personne ne semble lui avoir su aucun gré de Fleurus. Il ne s'est d'ailleurs plaint que d'entendre magnifier la bataille par ceux qui n'y avaient pas assisté. Dans son discours du 9 thermidor, il déplore l'absentéisme des membres du Comité de Salut public ; il attribue à ces absences, de Couthon, de Saint-André, de lui-même,

de Lindet « enseveli dans ses bureaux », la crise gouvernementale. Il n'envisageait évidemment pas de retourner aux armées et regrettait sans doute d'y être resté trop longtemps.

Nous ne pouvons guère le comprendre, parce qu'à la vérité, nous ne comprenons guère la politique française sous le comité de Salut public. Seules la prévention ou l'imposture peuvent croire ou feindre qu'elles se retrouvent dans ce tourbillon.

Les discussions du comité, à plus forte raison celles de l'Assemblée, ne portent pas sur les vrais problèmes. On discute : la pureté de Hébert, celle de Danton, l'Être Suprême opposé à la déesse Raison. Et, bien entendu, les scandales. Scandale des fournitures, scandale de la compagnie des Indes, scandale de la « mère de Dieu ».

Mais les esprits sérieux devaient sans doute se soucier davantage de la politique extérieure. La France se battait contre la Coalition. Il s'agissait évidemment, ou de traiter avec elle, ou de la dissoudre en traitant soit avec l'Angleterre, soit avec l'Autriche. Il semble que Carnot voulait la paix avec celle-ci afin de mieux pousser la guerre contre celle-là. D'autres voulaient le contraire. Danton était probablement anglophile. Quelle était la pensée de Robespierre? Comment voulait-il terminer une guerre au déclenchement de laquelle il s'était opposé, et qui excitait toujours sa méfiance? Il s'est bien gardé de le dire.

Nous savons que Carnot envisagea de retirer 18 000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse pour les verser à l'armée du Nord. C'était contraindre les futurs vainqueurs de Fleurus à retraiter sous Philippeville. Saint-Just s'y opposa avec fureur et reproche encore à Carnot le 9 thermidor cette idée qui lui semble folle. Carnot n'était pas fou : il visait sans doute la Hollande plus que le Rhin ; mais l'attitude de Saint-Just s'explique assez par le fait qu'il était représentant de l'armée de Sambre-et-Meuse, non à celle du Nord, qu'il connaissait les besoins, les ressources, les espoirs de Jourdan, mais ne rêvait pas du jour où Pichegru s'emparerait, sur la glace, de la flotte hollandaise... En outre, il avait probablement raison, au moment où il sauva l'intégrité de son armée. Nous ne pouvons donc savoir s'il était hostile à toute paix — ce qui est improbable — ni s'il voulait ménager l'Angleterre pour accabler l'Autriche. Je tendrais à le croire : il désirait une France toute paysanne — de labourage et de pâturage ; il n'aimait pas l'industrie, l'Angleterre donc, ne le gênait pas beaucoup ; l'Autriche l'inquiétait sans doute et lui répugnait davantage... Mais tout ceci reste conjectural.

La politique intérieure ne reste pas moins obscure que la politique extérieure. Chacun sentait la nécessité d'en finir avec l'impasse parlementaire, gouvernementale et constitutionnelle. Depuis la fin de la Gironde, l'Assemblée était en minorité dans le pays, elle le savait ; le Comité était en minorité dans l'Assemblée, il le savait aussi ; il était lui-même divisé jusqu'à l'éclatement. Le « triumvirat », auquel l'histoire traditionnelle attribue une sorte de dictature, n'a jamais existé. M. Ollivier fait justice de cette légende. Grâces lui soient rendues s'il nous en délivre. J'ose à peine l'espérer, tant

l'erreur a la vie dure, quand il s'agit de l'histoire de la Révolution.

Qu'est-ce pourtant qu'une dictature à laquelle échappaient les finances, fief incontesté de Cambon, la guerre, dominée par Carnot, les relations extérieures, dont Barère gardait, en principe, la responsabilité, la police même qui, malgré le comité de Police, restait aux mains du comité de Sûreté générale, d'Amar, de Vadier, anti Robespierristes notoires?

En outre, il n'y a pas d'accord entre Robespierre et Saint-Just. Leur désaccord est même certain. Flagrant au point que Robespierre ne s'adresse plus directement à Saint-Just, quand il désire son retour. Mais sur quoi porte le désaccord? Nous l'ignorons. Robespierre voulait-il restaurer Louis XVII? Je crois, comme Malraux, que Saint-Just ne l'eut pas souffert. Mais Robespierre le voulait-il?

Entre la mort de Danton et le 9 thermidor, sa politique est extrêmement obscure. D'abord parce qu'il reste des semaines sans assister aux Conseils du Gouvernement — et donc sans y opiner. Il poursuit, à Paris, une politique de gauche ; son socialisme, son communisme sont des mythes ; mais qu'il s'appuie sur la Commune, les sections, la Justice de Herman, les soldats de Hanriot, bref, sur la Terreur, paraît peu contestable. D'autre part, en province, il fait une politique de modération : contre Fouché, contre Carrier, etc...

Je suppose qu'il visait à la fois : une majorité parlementaire que seuls pouvaient lui assurer les modérés de la Plaine — et la bienveillance des émeutiers parisiens, professionnels des « Journées » où le « Peuple » pesait sur le Parlement. Pendant la « Grande Terreur » Robespierre semble suivre à une vitesse accélérée ces deux lignes, en apparence divergentes qui en fait convergent sur le même objectif : remanier à son profit le comité de Salut public.

Saint-Just a certainement désapprouvé cette politique ; dont l'incohérence devait répugner à son habituelle netteté d'esprit. Elle répugnait sans doute à son cœur : il préférait les membres fût ce les plus contestables du Comité à la masse parlementaire, encore plus, à la portion la plus molle de cette masse, le Marais où Robespierre mit ses derniers espoirs — et qui devait donner le Conseil des Cinq Cents ! Il était moins brouillé que Robespierre avec laMontagne : et il s'était beaucoup moins aigri que lui contre ses collègues du comité, sans doute parce qu'il était moins susceptible, moins méfiant, moins personnel, moins irritable, mais surtout parce que, étant aux armées, il les avait moins vus.

Il avait eu beaucoup de dissentiments avec Carnot. Mais il n'a probablement pas été persuadé que Carnot fût un traître. Il est à peu près certain que Robespierre l'a cru. Mathiez a retrouvé les rapports de police qui lui ont donné cette idée ; qui nous paraît folle. Il est sans doute mort avec l'amère conviction que « l'organisateur de la victoire » livrerait la France à l'ennemi.

Il n'a pas communiqué sa conviction à Saint-Just. Son instinct — ou son bon sens — l'empêchèrent de croire que le Gouvernement

et la Défense de la Nation seraient plus efficaces sans Carnot qu'avec lui — ni que le Comité deviendrait plus ferme parce qu'on y incorporerait des hommes du Marais.

Nous comprenons donc son attitude, en thermidor, ses efforts pour réconcilier Robespierre et Carnot, sa tristesse quand il constate son impuissance à empêcher l'éclatement du Comité, son désarroi d'être confondu avec Robespierre, auquel depuis des mois il s'opposait ; nous comprenons aussi sa répugnance à abandonner Robespierre au moment où il voit qu'on veut l'abattre. Mais nous ne comprenons pas, pour autant, ses desseins. Nous voyons bien qu'il désirait assumer un rôle de conciliateur, d'arbitre. Mais son arbitrage une fois admis, comment pensait-il « rétablir le règne des lois »? Nous ne le savons pas. Nous ne savons d'ailleurs pas davantage jusqu'où Danton vainqueur eût poussé son orléanisme et son anglophilie. L'histoire de 93-94 reste mystérieuse et irrationnelle. Personne n'expose son véritable programme. Tout est soupçon. Et les événements vont trop vite pour qu'on puisse appliquer ici les critères marxistes. Il n'y a pas de « dialectique ». Danton - Robespierre : les Dantonistes meurent en avril, les Robespierristes en juillet, et en août, les Dantonistes reviennent, au moins pour partie, au pouvoir. Si Danton avait pu se cacher quelques semaines, il avait beaucoup de chances de rentrer en août 94, dans les conseils du Gouvernement. Si de même Saint-Just avait pu échapper à la tempête de thermidor — où il n'était pas absolument nécessaire qu'il fût impliqué, où il succomba dans une certaine mesure à un malentendu, s'il avait pu rester aux armées, être légèrement blessé à Fleurus, il avait quelques chances de devenir le chef que la France déjà attendait, et que Bonaparte lui donna.

Je doute pourtant qu'il ait pû y réussir. Il était marqué par la Tragédie. Il avait dans la mort du Roi une responsabilité trop forte pour faire autour de sa personne le rassemblement nécessaire des Français. Il est certes bien triste que, si souvent, la politique française ait été faussée par l'intrusion de l'Inexpiable assassinat du duc d'Orléans, de Jean sans Peur, de de Coligny, de Henri de Guise. Il est probable que le terrorisme répugnait à Saint-Just, il est certain que la Terreur fut beaucoup moins terrible que n'ont donné à croire, après coup, les ennemis et même les amis de la Révolution. D'après M. Ollivier, le nombre de ses victimes parisiennes n'excède pas sensiblement celui des 2 400 Français qui, pendant la guerre de 14, furent exécutés et réhabilités par la Cour de cassation. En ces matières, on a rarement des statistiques bien exactes. Il est sûr que la Terreur fut infiniment moins sanglante que les journées de juin 49. Elle avait quand même clamé son propre nom ; elle avait quand même massacré la famille royale — et Barnave — et Vergniaud — et Mme Roland après Marie-Antoinette — et Danton après Brissot. Si elle fut assez bénigne pour ne régler aucun des scandales qu'elle-même dénonça, elle coupa quand même les têtes les plus illustres, les plus fortes, celles que l'Histoire avait le plus éclairées ; elle tua Chénier, Lavoisier, Condorcet... On peut bien soutenir,

prouver même qu'elle avait pour cela des raisons puissantes, on pouvait difficilement le lui pardonner. Saint-Just avait assumé l'exécution de Louis XVI, celle des Girondins, celle des Hébertistes, celle des Dantonistes. On peut l'imaginer menant à la place de Napoléon, les armées françaises de Madrid à Moscou (il est très vrai que Staline non plus n'était pas un vrai général, Hitler pas davantage), mais on ne peut l'imaginer accomplissant l'œuvre du Consulat.

Il était lié à la Terreur, et la Terreur était condamnée dès l'exécution des Girondins. « La force des choses » le poussait vers la mort. Il y avait toujours tendu. Le pouvoir fut pour lui le chemin de l'action, et l'action le chemin de la mort. Sans cesse il l'nvoque ; sans cesse il l'évoque. C'est cette marche à la mort tout ensemble volontaire et fatale qui a fait de lui une des grandes divinités du Panthéon français le plus parlant symbole de l'espoir désespéré qui soulève les hommes de 93, espoir qu'après deux siècles, bientôt, leurs descendants n'ont pu ni accomplir ni surmonter.

Det cet homme silencieux, toujours tourné vers le silence éternel, nous savons trop peu pour que notre pensée jamais devant lui se repose ; ses actes ne furent pas nombreux ; mais nous en savons assez pour ne pas penser à lui constamment. Et d'autant plus que nous ne le comprendrons jamais. Ses amis les plus proches étaient frappés par « les bigarrures de son esprit ». Bigarrures de l'Éclair. Il pensait probablement à Robespierre en écrivant : « Soyons ingrats pour sauver la patrie. » Il n'en préféra pas moins à l'ingratitude une mort qui dut lui paraître à la fois nécessaire et absurde.

Plus que Robespierre qui plaidait à Arras, avant la Révolution et qui fut Constituant avant d'être Conventionnel, il incarne le comité de Salut public, la Terreur dont il fut l'artisan, le héros et la victime. A ce moment, l'un des plus hauts et des plus obscurs de notre passé répond, pour l'Éternité, le mystère lumineux de sa personne inlassablement accrue sans cesse par les rêves qu'elle suscite.

EMMANUEL BERL.

SUR L'AMOUR HUMAIN

11 *février*.

Lorsqu'au mois de janvier, Pierre Sipriot m'interrogeait pour la Chaîne nationale sur l'*amour humain*, il avait dû se conformer à la règle de son émission : *Parler en prose et le savoir* (curieuse enseigne pour moi, qui précisément pense que, pour bien parler en prose, il faudrait ne pas le savoir). P. Sipriot devait trouver un auteur de nos Lettres qui s'accordât à mes idées sur le développement de l'amour : il eut la main heureuse, en choisissant *Dominique* de Fromentin, qui est, après Joubert, en ce beau XIX^{e} siècle, un de mes petits Prophètes. J'aime parcourir son tryptique : *Un été, Dominique, Maîtres d'autrefois,* — peinture, roman et peinture encore ; mais élevée cette fois à l'état de pensée. Je crois que Fromentin appliquait, avant Chardonne, Loti et les Tharaud, cette maxime de Joubert, qui convient à ces pays vaporeux et fermes de leur Charente : « On ne devrait écrire ce qu'on sent qu'après un long repos de l'âme. Il ne faut pas s'exprimer comme on sent, mais comme on se souvient. »

Ce qui est digne d'attention dans le roman de *Dominique* c'est, à travers l'intrigue banale d'un impossible amour, l'opération d'un homme qui prend conscience de la courbe de son existence. Avant d'introduire l'histoire de son amour (en ce livre où l'amour est comme une parenthèse entre deux amitiés) on voit le héros de *Dominique* dans une chambre solitaire où il a tracé des dates, des figures : et ces figures se répétaient avec des modifications qui « en modifiaient le sens sans en changer le principe » ; cette géométrie soutenait Dominique dans son effort pour saisir l'identité de son être intime à travers les circonstances et les variations.

Tel est le sens de ce roman si rare. Un romantique qui a l'expérience de la passion et des crises, comme il se devait, mais qui surmonte cela pour aboutir à la paix. Si j'avais le temps de définir les mots, je dirais que *Dominique*, c'est la victoire de la *destinée* sur le *destin*. La *destinée*, c'est le destin réfléchi, c'est cette coopération avec un mystère d'ordre à travers des événements en apparence fortuits, mais qui finalement nous mènent là où il le fallait bien. Le thème de la destinée, je le trouve dans le verset de saint Thomas : Par Tes sentiers, Seigneur, conduis-nous là où nous allons !

Per tuas semitas
Duc nos quo tendimus
Ad pacem...

Et puis, il y a aussi chez *Dominique*, plus que dans tout autre roman français du XIXe siècle, une intelligence, étonnante à mon sens, des liens de l'amour avec le temps. En général, l'intelligence humaine n'étudie l'amour que dans le moment de son jaillissement ou de son ravage, rarement dans son orbe croissant en silence, dans ses tendresses accumulées, dans sa paix qui absorbe tout, dans ses renouvellements à travers les âges de la vie, dans sa maturation.

. . . .

Ces jours-ci je prépare une nouvelle édition de mon livre sur l'*Amour humain;* je réfléchis à cette loi secrète de croissance de l'amour au milieu de crises surmontées, à cette secrète assomption, qui fait de l'amour humain une œuvre d'art qui aurait le temps, le hasard et le cœur pour sa matière.

Car l'amour a des crises. Et, la première, celle qui le fait naître, n'est pas la seule. L'hiver passé, l'abbé Caffarel, qui, depuis tant d'années dirige *l'Anneau d'Or*, était venu me parler d'une question bien grave, sur laquelle il voulait appeler l'attention des ménages : la crise du milieu de la vie, le « moyen âge » comme il disait, la « ligne de partage des jours ». Et il avait recueilli sur ce cap de la vie du couple des témoignages divers. Je lui avais signalé les intuitions de Michelet. Il m'avait cité les vers de Péguy :

Le fruit qui était sûr
voulait tomber,
Le fruit qui était mûr
voulait rester.

Cœur tu n'as pas plié
Dans la bourrasque,
O cœur vas-tu sombrer
Dans la bonasse.

Vain rajeunissement,
Tant de vieillesse.
Mais vain vieillissement,
Tant de jeunesse.

C'est l'âge, disions-nous, du démon qui rôde à midi, l'âge où David alla vers Bethsabée, âge des passions mâles (Juliette règne chez Hugo, Marie Dorval chez le stoïque Vigny) âge des aberrations violentes, volontaires, qui ressemblent à des ravages, et souvent d'autant plus que l'homme était plus calme et plus comblé.

Il n'est pas rare que la femme aussi, à ce moment, sente s'éveiller une sensualité seconde, toute nouvelle pour elle, comme si elle voulait épuiser une coupe qui va lui être ôtée. Une affection soudaine se déclare pour un tiers admis au foyer, sorte de maternité ambiguë.

Les enfants ne sont plus présents sous forme d'êtres à couver. La famille n'est plus nid à peine ouvert, mais plutôt hôtel meublé aux repas toujours servis, salon où l'on a le droit d'étaler ses

humeurs, lieu de départ et de refuge, centre de cérémonies, institution.

En somme, la tentation est grande pour les époux de se dissocier amiablement sous les apparences de l'ancien amour et de juxtaposer deux vies jusqu'à la mort.

L'homme achète une mécanique, il va au café plus régulièrement. Il s'occupe de comités, de réunions, de recherches. La femme n'a plus, comme jadis, un « salon », mais elle a un métier, parfois des œuvres, des *Syndicats* et toujours quelque occasion de courir. On se retrouve aux heures des repas et pour le sommeil.

Que la vie conjugale devienne ainsi pour beaucoup une juxtaposition, cela est presque fatal, si on laisse agir les lassitudes, si on oublie combien l'amour est vulnérable, si on ignore la loi de ses étapes, le rythme de son développement. L'amour conjugal n'est pas tant la cause du mariage que son effet à travers la durée ; mais, pour que le mariage au milieu de l'usure du temps, puisse accroître et sublimer l'amour, il faut beaucoup de précautions, de réflexions et de soins. Le danger à l'âge médian est que l'union fixée par l'attrait originel, maintenue par l'habitude et par les devoirs, devienne une association d'anciens amoureux, une honorable retraite.

J'ai dit dans mon livre les difficultés de ce passage qui tiennent à la biologie, à l'interpsychologie humaines. Mais je ne veux pas finir par des remarques moroses. Je suis si persuadé que la nature est bonne, et qu'à côté du mal, elle a placé le remède.

L'âge médian est l'âge de l'habitude. Et il existe des habitudes du cœur, les sentiments sont ces habitudes mêmes. Les passions sont irritées, irritantes. Les sentiments tissus avec notre substance sont de l'amour possédé et mûri, avec de la gratitude, de la pitié s'il en faut, de l'indulgence toujours.

Alors, la différence entre le mode masculin et le mode féminin de sentir est moins grande. Selon la physiologie, après sa ménopause, la femme se masculinise au moins selon le corps. Inversement, par une de ces compensations dont la vie-à-deux offre plusieurs exemples, la nature mâle s'adoucit, soit par l'influence de l'existence commune avec une femme, soit parce que les devoirs de la paternité sont moins sévères, — par exemple vis à vis des grandes filles qui ont l'âge où l'homme a connu leur mère, qu'il retrouve en elles. L'homme le plus rude, sans se féminiser, s'attendrit. Relisez les lettres de Napoléon à Marie-Louise pendant la campagne de France.

Et je pense aussi que c'est une idée sotte que celle qui met la beauté au singulier, comme s'il n'y avait qu'un seul genre de beauté et que la beauté fût liée à l'éclat d'un visage jeune. La femme cède aussi à cette erreur sur la beauté : elle passe de l'état de fleur printanière à celui de statue polychrome. Et l'art y pourvoit de nos jours comme toujours.

Je crois que la beauté est un acte du corps et de l'âme indivisibles. Elle n'est pas sans rapport avec l'existence vécue : elle la condense, dans ces deux hauts lieux inaltérables que sont le regard

et le sourire. L'âge du milieu de la vie est celui où la lumière du visage, sa phosphorescence, son irradiation, au lieu de venir de la nature, procède de l'expérience intime, des épreuves acceptées, de l'amour vrai, du repos dans l'amour. Et cette beauté-là est une beauté croissante, hors des soins et des fards, par son rapport avec la bonté.

The years, so far from doing her wrong
Anointed her with gracious balm (1).

C'est la phase oblative de l'amour qui commence. Et toute phase terminale, dans un développement, fait saillir ce qui était en secret au commencement.

L'amour de jeunesse pouvait paraître fondé sur le désir, le double désir. L'amour ressemblait à un instinct animal, accueilli par l'esprit. La fondation du foyer rappelait un rite social. Maintenant le substrat biologique et sociologique s'efface. On saisit mieux l'architecture. On discerne l'essentiel. On est davantage dans la vérité.

Cela est plus notable dans le cœur de l'épouse.

Au reste, de nos jours, la vieillesse n'existe plus, comme état physiologique, ou même comme statut de société. Elle a même cessé d'être une noblesse accessible à tous, l'honneur des pauvres. La « vieille dame » a disparu ; les cheveux sont de la couleur qu'on a choisie. La pénicilline prolonge tout. Et ce n'est pas un mal que ce prolongement de la vie pour l'amour, qui a besoin de la complicité des apparences.

Vieillir en amour, disait Hugo, c'est s'identifier. Mais je ne crois pas à ce mot d'identité, aussi menteur que celui d'égalité ou d'unité : ces mathématiques ne s'appliquent pas à l'homme. Je préfère ces vers de Patmore, sur la dissimilitude des êtres.

The nuptial contrasts are the poles
On which the heavenly spheres revolve (2).

JEAN GUITTON

(1) Les ans, loin de lui faire du tort, l'oignaient d'un baume plein de grâce. COVENTRY PATMORE, *The Angel in the House*, Canto I.

(2) Les contrastes nuptiaux sont les pôles sur lesquels roulent les sphères des cieux.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66214.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ________________________________

adresse : ________________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ________________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ______________, *le* ______________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger..........................	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisees.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE.*

PLON

VIENT DE PARAITRE

BERNARD HEUVELMANS

SUR LA PISTE DES BÊTES IGNORÉES

★
Indo-Malaisie
Océanie

★ ★
Amérique-Sibérie
Afrique

Dessins originaux de
MONIQUE WATTEAU

Nombreuses illustrations. Couverture illustrée. 2 vol. Chacun. . 990 fr.
Relié, sous chemise illustrée. Chacun. . . . . 1 500 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION

JOACHIM G. LEITHAUSER

L'HOMME A LA CONQUÊTE DE L'UNIVERS

Traduit de l'allemand par Jean WEILAND

50 illustrations hors texte. . . . 990 fr.
Relié. . . . . 1 500 fr.

SIEGFRIED HUBER

AU ROYAUME DES INCAS

Traduit de l'allemand par Henri DAUSSY

53 illustrations hors texte. . . . 990 fr.
Relié. . . . . 1 500 fr.

PLON

Après

LES AMBASSADEURS et LES AILES DE LA COLOMBE

voici

La Coupe d'Or

le dernier des trois grands romans de

HENRY JAMES

Robert Laffont

PLON

WILHELM KEMPFF

CETTE NOTE GRAVE...

Les années d'apprentissage d'un musicien

Traduit de l'allemand par
ALPHONSE TOURNIER

In-16 avec 16 exemplaires musicaux dans le texte. . . 600 fr.

PLON

PLON

Collection Roman

dirigée par Pierre de LESCURE et Celia BERTIN

ANNE BODART

LA FOURMI A FAIT LE COUP

NOUVELLES

Un écrivain de quinze ans, la fraicheur de l'adolescence et une expérience humaine inattendue.
300 fr.

20 exemplaires numérotés sur pur fil .... 1 800 fr.

RENÉ DE OBALDIA

TAMERLAN DES CŒURS

ROMAN

Avec une lettre-préface de

JEAN CASSOU

Grâce, humour, fantaisie, gravité et lyrisme, il y a tout cela dans « Tamerlan des cœurs ».
480 fr.

20 exemplaires numérotés sur pur fil .... 1 800 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

PAUL LÉAUTAUD

publie le

tome deuxième 1906-1908

de son

JOURNAL LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE 750 fr.
TOME I (1893-1905)

PASSE-TEMPS 360 fr.

MADAME CANTILI - SOUVENIRS DE BASOCHE - LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE - UN SALON LITTÉRAIRE - MÉNAGERIE INTIME - VILLÉGIATURE - NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT - MADEMOISELLE BARBETTE - ADMIRATION AMOUREUSE - AD. VAN BEVER - MOTS, PROPOS ET ANECDOTES

PROPOS D'UN JOUR 300 fr.

AMOUR - NOTES RETROUVÉES - MARLY-LE-ROY ET ENVIRONS
GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE

VINCENT VAN GOGH

par

Henri PERRUCHOT

Le premier ouvrage retraçant, avec exactitude et chaleur, la vie prodigieuse du "Peintre aux Tournesols"

★

RUDYARD KIPLING

SERVITUDES ET GRANDEURS IMPÉRIALES

par

Robert ESCARPIT

Un livre qui replace Kipling dans son contexte politique et social et qui rend à son œuvre sa profondeur historique.

★

LA VIE QUOTIDIENNE

LA VIE QUOTIDIENNE DES AZTÈQUES

A LA VEILLE DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

par

Jacques SOUSTELLE

Une vivante étude de la civilisation Aztèque, résultat de vingt ans de travaux et de recherches sur place.

Chaque volume broché
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

PLON

JULIEN GREEN

JOURNAL

TOME VI

1950-1954

Ce qui nous est donné dans ce Journal est ce qui a en littérature une valeur incomparable : l'effort d'un homme pour saisir la vérité au sein du mystère de la vie.

André ROUSSEAUX

Collection l'**Épi**. In-8° écu. Tirage limité à :

18 exemplaires numérotés sur Japon................	10 000 fr.
25 exemplaires numérotés sur Hollande...........	5 000 fr.
40 exemplaires numérotés sur pur fil..............	2 500 fr.
550 exemplaires numérotés sur alfa mousse........	1 200 fr.
Édition ordinaire in-16	630 fr.

PLON

LA TABLE RONDE

publiera en 1955

DES CORRESPONDANCES :

Lettres de Barcos, abbé de Saint Cyran, présentées par Lucien GOLDMANN.
Lettres de Pouchkine, présentées par Henri TROYAT.
Lettres de Musset, présentées par Maurice ALLEM.
Lettres de Marcel Proust à Jacques RIVIÈRE.
Lettres de Bernanos.
Lettres de Paule Régnier.
Lettres d'André Suarès.
Lettres de Rilke.
Lettres de Nerval, présentées par Jeanne POIRIER.
Lettres de Francis Jammes.

DES ÉTUDES sur :

Jeanne d'Arc, par Jean GUITTON.
Montesquieu, par Roger CAILLOIS.
Madame de Staël et Voltaire, par Julien BENDA.
Sénèque, le philosophe, par Jules ROY.

DES JOURNAUX INTIMES ET DES TÉMOIGNAGES AUTOBIOGRAPHIQUES de :

Louis AGUETTANT.
ALAIN.
AMIEL, présenté par Léon BOPP.
BERENSON.
Noël COWARD.
Charles du BOS.
Julien GREEN.
NOVALIS, présenté par Clara MALRAUX.
Marguerite YOURCENAR.
VIRGINIA WOOLF, présenté par Germaine BEAUMONT.

DES SOUVENIRS DE THÉATRE de :

SIMONE.

DES IMPRESSIONS DE VOYAGE de :

Guido PIOVENE - Carlo COCCIOLI - Paul MOUSSET - Jacques PERRY.

DES POÈMES de :

Lucien BECKER.
Pierre-Albert BIROT.
Emily DICKINSON.
Jean LEBRAU.

DES NOUVELLES de :

Henry JAMES.
E. M. FORSTER.

DES PAGES ET DES ARTICLES de :

Jacques CHARDONNE : Murmures - La Femme de Monsieur Armand.
DANIEL-ROPS : Un anniversaire oublié; Lefebvre d'Etaples et le groupe de Meaux.
Romano GUARDINI : Lettres du lac de Côme.
Louis LAVELLE : Conduite à l'égard d'autrui.
Joseph MALÈGUE : Plan d'une prière pour l'acceptation de la mort.
Thomas MANN : Anton Tchekov.
MONTHERLANT : Un voyageur solitaire est un diable.
Max PICARD : L'atomisation dans l'art moderne.
Maurice SAVIN : Humeur de ma mère.
Mario SOLDATI : Lettres de Capri.
Maurice TOESCA : Éloge de l'amour.

et des textes de :

Raymond ARON - Martin BUBER - Dino BUZZATI - Jean COCTEAU - DOS-PASSOS - Jean GIONO - Julien GREEN - Jean GRENIER - Jean GUEHENNO Louis GUILLOUX - Franz HELLENS - Salvador de MADARIAGA - Gabriel MARCEL François MAURIAC - André MAUROIS - Tibor MENDE - Henry MONDOR Paul MORAND - Georges SIMENON - Denton WELCH

N.T. PÉRIODIQUES

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de a presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTO-RINA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A bibliofila : 102, Rua da Mésericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Marie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6).

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

J U L L I A R D

ROMANS FRANÇAIS Hiver 1955

LELLA ARNAUD
MARIE ASSISE SUR UNE PIERRE

GEORGES BALLINI
TEMPÊTE SUR LA LIGNE

PERNETTE CHAPONNIÈRE
TOI QUE NOUS AIMIONS

NGUYEN HUU CHAU
LES REFLETS DE NOS JOURS

JACQUES CHENEVIÈRE
LE BOUQUET DE LA MARIÉE

ARTHUR CONTE
LES ÉTONNEMENTS DE MISTER NEWBORN

LISE DEHARME
LE CHATEAU DE L'HORLOGE

RENÉE LOCOGE
MA CLASSE DE PREMIÈRE

FRANÇOISE MALLET-JORIS
LA CHAMBRE ROUGE

SIMONE MARIGNY
PRÉSENCE

SIMONE MARTIN-CHAUFFIER
LA PREMIÈRE PERSONNE

CHRISTIAN MÉGRET
FRANCHISE MILITAIRE

ANDRÉ PERRIN
MARIO

JACQUES PERRY
DIEU PRÉTEXTE

GABRIEL POBRANY
UN RÉVOLTÉ DU DIMANCHE

MAURICE PONS
VIRGINALES

JACQUES ROBERT
LE DÉSORDRE ET LA NUIT

RJ

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

La société des lecteurs

présente ici son choix mensuel :
- le LIVRE DU MOIS que tout " honnête homme " se doit d'avoir lu..
- les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.

LIVRE DU MOIS

NIKOS KAZANTZAKI

Le Christ recrucifié

LIVRES RECOMMANDÉS

PIERRE GASCAR	*Les femmes*
ROGER IKOR	*La greffe de printemps*
LEONCE PEILLARD	*La porte de la mer*
RAMON SENDER	*Le roi et la reine*
KYRA STROMBERG	*Le chas de l'aiguille*
RENÉ CHAR	*Poèmes des deux années*
BERNARD HEUVELMANS	*Sur la piste des bêtes ignorées*
FRANÇOIS NOURISSIER	*Lorca*
L. L. MATTHIAS	*Autopsie des U.S.A.*
DE VILLENEUVE	*Gilles de Rays*

RÉIMPRESSION

MARCO POLO	*La description du monde* (Ed Louis HAMBIS)

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe
Odéon 02-13

●

PAUL CLAUDEL

ART POÉTIQUE

CONNAISSANCE DU TEMPS
TRAITÉ DE LA CO-NAISSANCE AU MONDE ET DE SOI-MÊME
DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE
300 fr.

CONNAISSANCE DE L'EST

300 fr.

THÉÂTRE I

TÊTE D'OR
(première et seconde versions)

THÉÂTRE II

LA VILLE
(première et seconde versions)

THÉÂTRE III

LA JEUNE FILLE VIOLAINE
L'ÉCHANGE

THÉÂTRE IV

LE REPOS DU SEPTIÈME JOUR
L'AGAMEMNON D'ESCHYLE
VERS D'EXIL

chaque volume du théâtre vendu séparément . . . . 300 fr.

L'ÉCHANGE

nouvelle version
360 fr.

PIERRE ANGERS
COMMENTAIRE A L'ART POÉTIQUE DE PAUL CLAUDEL
360 fr. avec le texte de L'ART POÉTIQUE

PLON

LIVRE DU MOIS
DE LA
SOCIÉTÉ DES LECTEURS

NIKOS KAZANTZAKI

LE CHRIST RECRUCIFIÉ

ROMAN
Collection « FEUX CROISÉS »

Traduit du grec par
PIERRE AMANDRY

J'ai particulièrement admiré l'art avec lequel Nikos Kazantzaki évoquait par allusions l'histoire de la Passion. Ces allusions donnent au livre l'arrière fond mythique qui est l'élément essentiel de la forme épique.

Thomas MANN.

Aucun écrivain n'a fait sur moi une impression aussi profonde que Nikos Kazantzaki.

Albert SCHWEITZER.

990 F.

DU MÊME AUTEUR :

ALEXIS ZORBA. Prix du meilleur roman étranger 1954 . . . . 660 F.

TRAGÉDIES GRECQUES. Melissa-Thesée. *(Éditions du Rocher)* . . . . 450 F.

PLON

Chaque mois

LE JOURNAL MUSICAL FRANÇAIS

commente toute l'activité musicale et littéraire en France et à l'Étranger avec les meilleurs écrivains et critiques.

Abt. un an : 250 fr. — C.c.p. 8187-58

LE CLUB NATIONAL DU DISQUE

vous offre les avantages suivants :

— des disques du Club d'une très haute qualité artistique à un prix exceptionnel (1 500 frs pour les 25 cms - 33 tours — 2 000 frs pour les 30 cms - 33 tours) pour tout le répertoire classique.

— des disques d'initiation musicale par les plus grands spécialistes.

— des sélections des meilleurs disques de la production mondiale présentés dans des coffrets de luxe qui résolvent tous les problèmes de classement.

— tous les disques de grandes marques à des conditions très avantageuses.

— un électrophone semi-professionnel d'une extraordinaire qualité technique (haut-parleur 24 cms) au prix de 30 000 frs seulement.

— des fiches techniques extrêmement complètes sur tous les chefs-d'œuvre de la musique.

— le service du Journal Musical Français à tous les membres du Club.

DOCUMENTATION COMPLÈTE ENVOYÉE GRATUITEMENT SUR DEMANDE AU

CLUB NATIONAL DU DISQUE

SERVICE T. R.

33, rue du Louvre, PARIS (2e).

STOCK *publie :*

P. de MENDELSSOHN

MARIANNE DE MA JEUNESSE

roman

Un nouveau Grand Meaulnes

De ce roman, Julien DUVIVIER a tiré un grand film, qui passe actuellement sur les écrans parisiens.

ISAK DINESEN

SEPT CONTES GOTHIQUES

Une saison dans le fantastique. Une œuvre de renommée mondiale.

KRISHNAMURTI

LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

Préface d'Aldous HUXLEY

Une somme de l'enseignement de KRISHNAMURTI

Un des plus parfaits historiens de notre époque

J. CHASTENET
DE L'INSTITUT

LA RÉPUBLIQUE DES RÉPUBLICAINS

l'Aventure de Boulanger
le Scandale de Panama
les Français en Tunisie

Un volume 14 x 22,5 cm. de 384 pages broché . . . . . 900 »

HACHETTE

JEAN COCTEAU
de l'Académie française

CLAIR-OBSCUR

LIVRE DU MOIS
DE LA
SOCIÉTÉ DES LECTEURS
(FÉVRIER)

LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE . . . . 420 fr.
LE SANG D'UN POÈTE (Film).
In-8°. 50 photographies de Sacha Masom. . . . . 450 fr.
DROLE DE MÉNAGE.

A paraître prochainement : THÉATRE DE POCHE.

ÉDITIONS DU ROCHER • MONACO
DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS : PLON ET M.L.F. PARIS

Viennent de paraître

RICHARD BLUNCK

FREDERIC NIETZSCHE

Une biographie capitale basée sur des documents restés cachés jusqu'à ce jour.

JEAN SAVANT

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LES TÉMOINS DE SA VIE

LOUIS HASTIER

LE GRAND AMOUR DE JOSÉPHINE

H. E. JACOB

LES STRAUSS

ET L'HISTOIRE DE LA VALSE

Dom BEDE GRIFFITHS O. S. B.

LE FIL D'OR

L'itinéraire spirituel d'une conversion

ROMANS

PIERRE MOLAINE

Prix TH. RENAUDOT 1950

SATAN COMME LA FOUDRE

LÉONCE PEILLARD

Grand Prix du Roman Maritime

LA PORTE DE LA MER

DAPHNÉ ROOKE

L'ARBRE A FIÈVRE

CORRÊA

BUCHET / CHASTEL